

66e année, No 7

Montréal, 26 juin 1954

PER

S-400

CON

e Samedi

GAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- LE CENTENAIRE DE ROBERVAL
- L'HISTOIRE DE NOTRE HYMNE NATIONAL
par REMY LAURENT

NOS BRASSEURS D'AFFAIRES :

- LE COLONEL AMYOT
- LE CRIME DE MINUIT
Un roman policier par MAX-ANDRE DAZERGUES



Jeanine Mignolet



Il est si agréable

De jouer le dernier coup au 18e trou, pour ensuite entrer au chalet et couronner la partie avec les amis, dans l'aimable compagnie du "le fils favori de l'Ecosse". Pour les connaisseurs, rien n'est plus agréable que de partager le fin velouté du whisky Johnnie Walker avec de bons camarades.

Born 1820 . . .
Still going Strong



JOHNNIE WALKER

Un Vrai Bon "Scotch"

Se vend en bouteilles de différents formats

DISTILLÉ, MÉLANGÉ ET EMBOUTEILLÉ EN ÉCOSSE

Aux Quatre Coins du Québec

PAR CLAUDE DÉRY

Une compagnie de New-York tourne, à Montréal, un film sur Igor Gouzenko, membre de l'ambassade soviétique à Ottawa, qui a mis à jour un réseau d'espionnage au pays. La compagnie United Artists lancera cette pellicule de 85 minutes à la mi-juillet probablement. Des extérieurs sont tournés dans les Laurentides, au pont Jacques-Cartier à Montréal, à l'Oratoire St-Joseph du Mont-Royal et au marché Bonsecours.

Il y eut 105 ans en avril dernier, que l'édifice du Parlement fédéral, situé à Montréal, fut incendié par des groupes de fanatiques au cours d'une violente émeute. Le Parlement avait adopté le Bill d'Indemnité, une loi accordant des indemnités aux patriotes canadiens-français pour les pertes subies au cours des révoltes de 1837-38.

A Arvida, les caisses scolaires remportent un éclatant succès. Les élèves au nombre restreint de 3,243 ont déposé la forte somme de \$32,493, solde cumulatif à date... M. Maurice Lavallée, ingénieur professionnel, diplômé de Laval, a été nommé commissaire industriel de la Gatineau Power pour la région de St-Jérôme...

La cité de Chicoutimi a doté la région du Saguenay d'un Musée historique de belle valeur, et voici que le séminaire se prépare à fournir une chaire d'histoire régionale. La région possède un vaillant historien en M. le chanoine Victor Tremblay.

Les travaux publics invitent les conseils municipaux à des emprunts assez élevés. Voici les emprunts connus à date : Sherbrooke : \$1,050,000 ; Granby : \$250,000 ; Rouyn : \$500,000 ; Lac Mégantic : \$300,000.

Les restaurateurs de Drummondville sont invités à payer \$50 de taxe annuelle sur les machines à boules... Une nouvelle manufacture de vêtements, propriété de M. Noël Langlois, vient d'ouvrir ses portes à Victoriaville... Le Gouvernement fédéral construit au coût de \$15,000 un entrepôt frigorifique pour le beurre à St-Hyacinthe.

Alors que dans les autres provinces du Canada, des tribunaux civils règlent les questions de divorces, dans Québec et Terre-Neuve, ces cas de ménages désunis doivent se régler devant la Chambre à Ottawa. Or, de la mi-novembre à avril, les députés ont voté plus de 400 divorces. En tenant compte des vacances, des fins-de-semaines chômées, on doit conclure que l'on n'a pris que 40 jours environ pour régler ces cas. C'est un record qui n'est pas atteint à Reno, Nevada, le paradis du divorce.

Le Rév. Père Paul Eugène Charbonneau, prédicateur de retraites, vient de recevoir son doctorat en théologie de l'Université de Montréal, ayant soutenu avec brio une thèse sur le rôle de saint Joseph dans le mystère de l'Incarnation.

A Rimouski, le conseil municipal a fixé à 50 le nombre limite des permis de taxi... Le Conseil municipal de Malartic s'est adressé à Radio-Canada pour obtenir un poste émetteur de langue française dans ce secteur du nord-ouest québécois... M. Donatien Lauzier a été engagé comme contremaître de la ville de Drummondville au salaire de \$60 par semaine...

Depuis dix ans, le Gouvernement du Québec a dépensé pour les soins et l'hospitalisation des malades la somme de plusieurs millions. Cette année, on prévoit un budget de \$40 millions pour l'Assistance Publique. Il y a dix ans, il n'était que de \$8 millions.

La chaîne de radiodiffusion américaine Columbia (CBS) songe très sérieusement à retransmettre en anglais, aux Etats-Unis, la version des « Plouffe » de Roger Lemelin.

Les Caisses Populaires dans le Québec ont prêté \$142 millions pour aider le financement de la construction de 20,993 maisons au cours de la dernière année. Le Gouvernement provincial pour sa part a payé la moitié de l'intérêt exigé sur les prêts. A date les fonds gouvernementaux engagés à cette fin s'établissent à \$42 millions.

Le séminaire de St-Hyacinthe recevra probablement un octroi de \$150,000 du Gouvernement provincial à même les millions qu'on entend consacrer à l'enseignement, maintenant que le Québec possède son propre impôt sur le revenu.

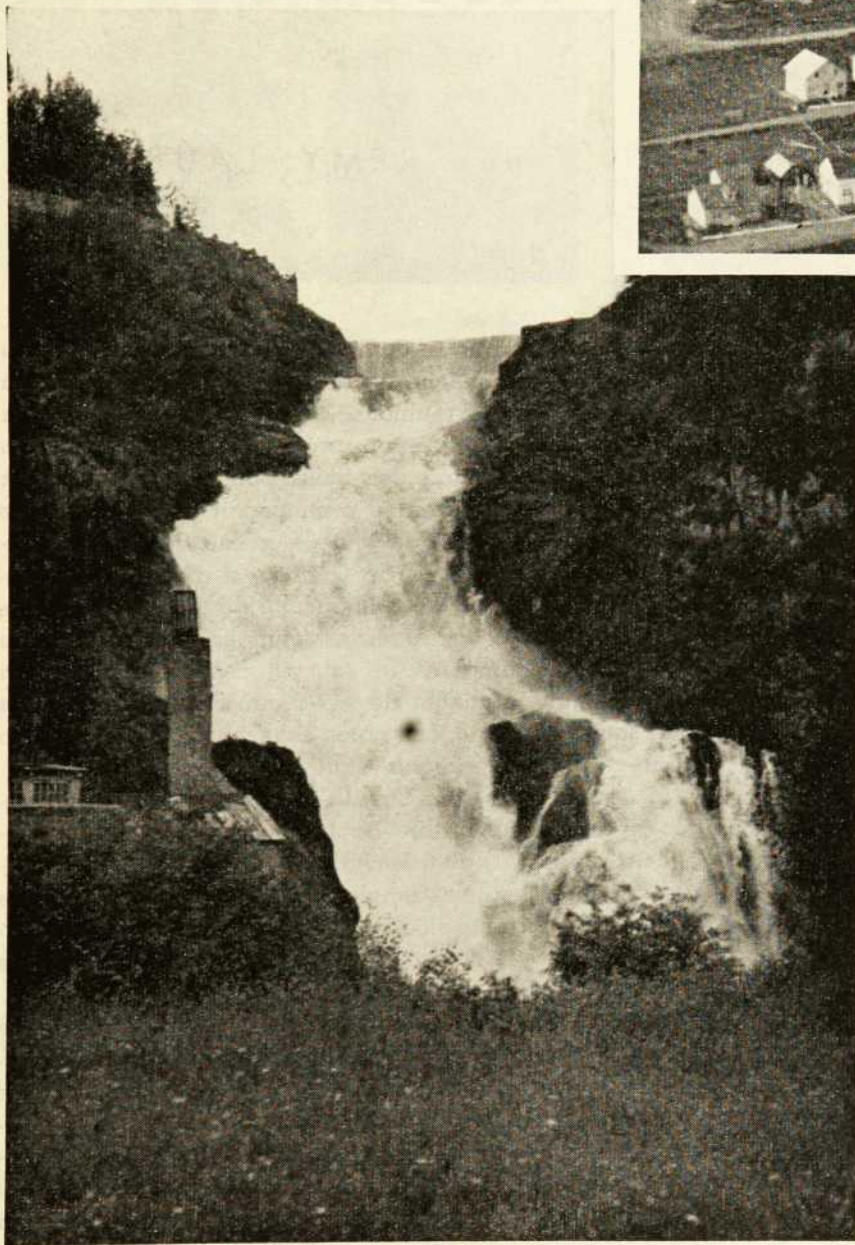
La poussière noire et lourde, qui s'échappe constamment des cheminées des grandes usines, forme toujours un sujet de constante animosité chez les résidents voisins de ces entreprises. A Sorel, le problème se pose, mais la Québec Iron étudie les procédés pour éliminer cette poussière s'échappant de son importante scierie.

A Shawinigan, un radiothon a rapporté plus de \$5,000 pour les oeuvres charitables locales. Durant 13 heures 24 minutes, les organisateurs conjoints, Marc-Edouard Déry et Fernand Robidoux, ont tenu le micro en alerte.

Le Conseil municipal de Grand-Mère a protesté d'un commun accord contre les propos trop souvent diffamatoires des journaux ou périodiques jaunes publiés à travers la province et qui, disons-le, se vendent comme des « pains-chauds ». Il se pourrait que des sanctions plus « onéreuses » soient prises contre les éditeurs.

L'aviation prend une envergure peu ordinaire au Saguenay. L'aéro-club, en moins d'un an, groupe déjà 125 membres de vol, dont une aile de 25 membres fut fondée récemment à Alma. Plusieurs élèves ont même déjà à leur crédit leur brevet de pilote et se préparent une carrière commerciale de pilotage.

DEPUIS LE
1er MAI
LES FETES
SE SUCCEDENT
POUR LE



Ci-dessus : vue aérienne de la ville de Roberval... — Ci-contre : chutes de Val-Jalbert, à quelques milles seulement de Roberval, endroit au panorama féérique. Lieu préféré de la combattive et unique ouananiche.

CENTENAIRE de ROBERVAL

Les principales manifestations se dérouleront cependant, le 24 juin, jour de la Saint-Jean, sous la présidence de M. Vincent Massey, Gouverneur Général du Canada.

ROBERVERAL n'est pas une bien grosse ville, mais c'est tout de même un centre important pour le district du Lac St-Jean, un centre commercial et administratif. Il doit son nom au premier lieutenant général du roi en Nouvelle-France : Jean-François de la Roque, sieur de Roberval.

En retraçant les grandes dates de cette ville que de courageux explorateurs allèrent fonder voilà cent ans, c'est toute l'histoire du Nord québécois et de sa pénétration par la modernisation civilisatrice que nous évoquons. Nous y retrouvons la fidélité aux traditions religieuses, ainsi que le goût du progrès et de la conquête par l'effort.

1854, c'est l'année de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception par le pape Pie IX. Notre-Dame sera donc la patronne de la nouvelle agglomération que fondent une poignée de défricheurs. Un an plus tard, les premières familles viennent s'établir, puis on construit une meunerie, on arpente la région et on établit une réserve indienne.

Les premières élections municipales se dérouleront dès 1859, année de la construction d'une première chapelle. En 1860, arrive le premier curé qui sera

suivi, 10 ans plus tard seulement, d'un notaire. Pour un médecin, il faudra attendre 1881. Mais, entre-temps, on s'organise. On a une église, encore debout, un journal, une école modèle. En 1883, Roberval sera érigé en village, en ville dès 1903. En 1894 on a le téléphone tandis que l'électricité se fera attendre jusqu'en 1897, année également marquée par la sensationnelle visite d'un cirque. En 1906, on voit arriver les premières automobiles, en 1919, les premiers hydravions. Depuis, Roberval est un centre pour la protection et la surveillance des forêts qui se fait partiellement au moyen d'hydravions.

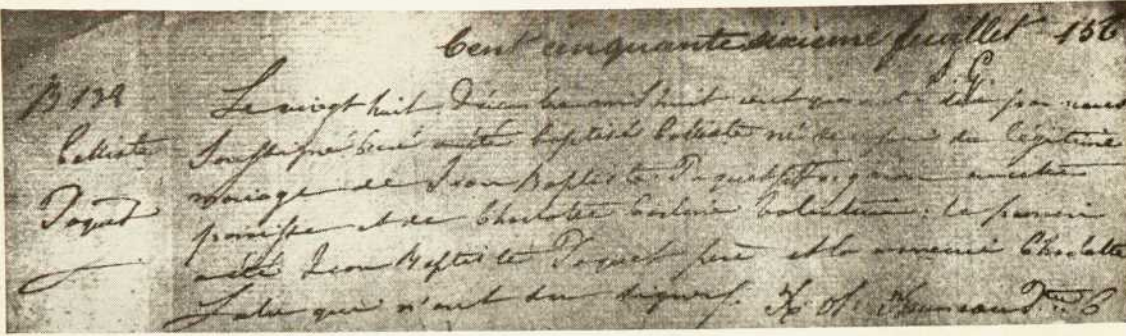
Si nous devons donner toutes les dates et tous les événements marquants relevés par la presse locale, nous n'en finirions pas. Il n'est d'ailleurs pas difficile d'imaginer ce que peut faire une collectivité active dans le nord québécois. Elle s'organise des loisirs, des fanfares, des routes, des voies ferrées (la première à Roberval sera pour 1888). Elle souffre d'incendies qui, périodiquement, viennent lui disputer ses conquêtes. Roberval, sur ce point, semble avoir été particulièrement mal partagé. On n'a pas oublié le feu qui fit périr 7 religieuses dans leur couvent, en 1897, ni celui de la manufacture de laine et du village Scott, l'année suivante. On n'en perd pas courage pour autant, puisque l'année suivante, en 1899, on creuse le port qui, durant les mois de navigation, permettra d'établir la liaison entre toutes les villes et villages qui se multiplièrent tout le long du Lac St-Jean.

Notons que le cinéma n'a pas été long à visiter la petite ville puisque la première représentation remonte à 1900.

L'hôtel brûlera en 1908, le collège en 1915, l'école ménagère en 1919. En 1928, ce seront des inondations qui entraîneront la construction d'une digue de protection. Mais, inlassablement, Roberval a montré sa volonté de vivre et de se développer. On reconstruit, on améliore sans cesse. En 1949, le poste CHRL entrera sur les ondes, en 1951 on ouvrira un nouvel hôpital.

Aujourd'hui, Roberval n'est plus seul dans sa région, loin de là. Au cours des 30 dernières années les centres industriels s'y sont multipliés pour exploiter les richesses naturelles, soit les immenses réserves hydro-électriques.

C'est une région très active, en pleine expansion, définitivement conquise par la civilisation que va visiter le Gouverneur Général, une population qui peut être fière de son effort et de ses résultats.



En haut : reproduction de l'extrait de naissance de Calixa Lavallée dans le registre de la paroisse de Verchères. Il s'agissait de Callixte Paquet, dit Calixa Lavallée. — Ci-dessus : photo de Calixa Lavallée, à trente ans, publiée en 1872 par l'Opinion Publique ; et le même en 1890, soit bien près d'une mort prématurée. (Photos-copies par E. Gariépy).

« O Canada... » notre hymne national !

Depuis 1880, date de sa composition, il est parti à la conquête du pays pour finalement symboliser le Canada partout au monde. C'est notre chant national *de facto* et non légal, car jamais aucun décret n'en a marqué l'adoption officielle. Mais, que nous importe ! Nous sommes sous un régime d'influence anglaise pour lequel la coutume fait force de loi.

En ce 24 juin 1954, nous sommes heureux de relater l'origine de ce chant national, origine romanesque que beaucoup ont certainement oubliée.

1880. Le Canada est en plein essor. On commence à organiser les territoires de l'Ouest, on parle d'un chemin de fer transcontinental. L'industrie canadienne prend forme et, naturellement, ravive le sens national.

1880. La Société Saint-Jean-Baptiste veut donner un éclat tout particulier à notre fête nationale. Elle invite toutes les Sociétés Saint-Jean-Baptiste du Canada et des Etats-Unis, crée nombre de comités et de sous-comités dont un pour la musique qui exprima le désir de voir composer un hymne national, mais ne sut à qui confier l'ouvrage. Au mois de janvier, l'abbé Napoléon Caron, des Trois-Rivières, suggère la mise en concours du chant national; son idée est appréciée, mais on ne lui donne pas suite.

Cependant, l'idée était dans l'air. Elle occupait les esprits et fermentait avant d'éclorre.

Un beau jour, le juge A.B. Routhier prit sa plume et écrivit les paroles de O Canada et les fit lire à M. Théodore Robitaille, lieutenant-gouverneur qui tenait une sorte de salon littéraire et artistique. Un soir Théodore lut O Canada devant Calixa Lavallée et lui demanda d'en écrire la musique. L'offre fut acceptée, mais encore fallait-il la réaliser.

Calixa, poème en main, se rendit donc le lendemain à la boutique d'Arthur Lavigne, son ami, et lui fit part de sa promesse. Le célèbre violoniste Jehim-Prume était présent. Tous

L'HISTOIRE DE NOTRE HYMNE NATIONAL

par REMY LAURENT

trois se donnèrent rendez-vous, le soir, au domicile de M. Lavallée. Il fallut huit ou dix réunions. A chacune d'elles Calixa exhibait un projet qui était rejeté. On gardait des idées pour un second choix et Lavallée commençait à se vexer mais travaillait tout de même. M. Nazaire Levasseur, de Québec, a raconté cette histoire avec beaucoup de détails. Il fut présent à une des réunions et s'y passionna

comme les trois compères. Un soir vint cependant où Calixa Lavallée fatigué sortit un de ses manuscrits au crayon et alla le jouer au piano. Les notes cette fois prenaient forme et couleur, *l'hymne national était né.*

M. Lavigne pria alors Lavallée de retranscrire sa composition à l'encre. L'honorable Robitaille, mis au courant, demanda à Lavigne d'éditer le chant.

La première édition, dont les exemplaires sont plus que rares, portait en frontispice le portrait du lieutenant gouverneur en pied et enguirlandé de feuilles d'érable selon le goût de l'époque.

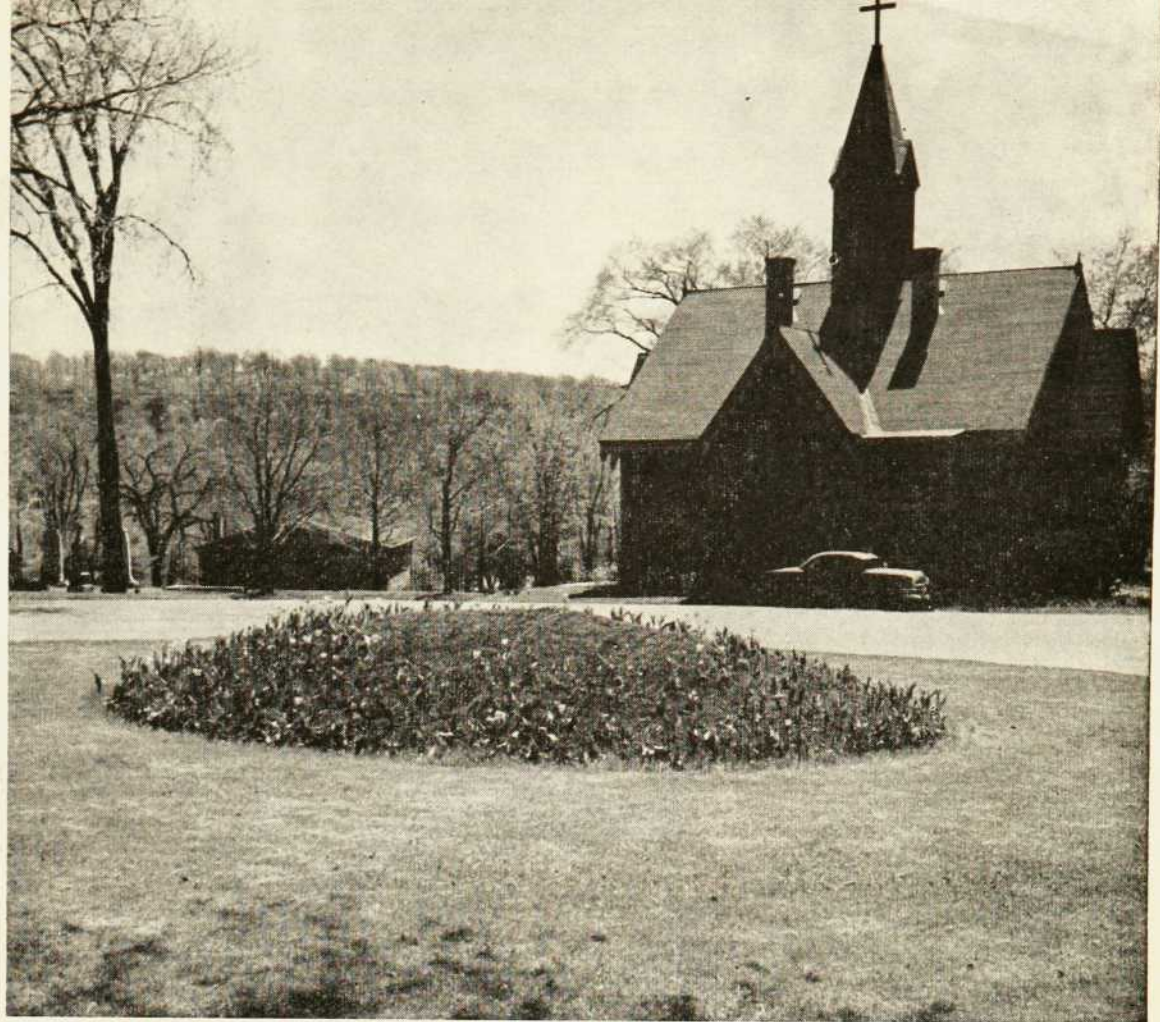
Aussitôt le comité de musique de la Saint-Jean-Baptiste se préoccupa de l'affaire. Il exprima cinq vœux dont le quatrième était une invitation officielle à M. Lavallée de vouloir bien composer l'air de l'hymne national pour le 24 juin suivant. Il voulait, connaissant le fait, donner un caractère officiel à l'initiative privée. M. Levasseur se rendit donc chez le compositeur et lui fit part de la requête. Lavallée accepta avec beaucoup de gentillesse et ajouta : " C'est fait".

Telle est la véritable genèse de l'hymne national.

Encore fallait-il le lancer avec beaucoup de soin et de cérémonie pour qu'il soit admis et vulgarisé d'emblée. Le jour de la fête sur les Plaines d'Abraham il y eut un coryphée de plusieurs centaines de voix. La foule écouta religieusement puis s'enflamma et reprit le refrain...

O Canada commençait une belle carrière, une carrière promise à suivre l'épanouissement de notre pays, à prendre place avec lui dans le monde. Un chant qui nous stigmatisait et nous met du baume dans le coeur. Une initiative du Québec qui rayonna rapidement sur tout le pays. Le chant fut traduit en anglais et admis par nos compatriotes comme leur hymne.

Une initiative québécoise qui enthousiasme tout le Canada et rayonne dans le monde entier.



Le 13 juillet 1933, le corps de Calixa Lavallée fut ramené de Boston, et le 14 du même mois on l'inhuma au cimetière du Mont Royal. Il est toujours sous la plate-bande ci-dessus, non loin de la chapelle, en un emplacement de choix. Malheureusement, il n'y a ni plaque commémorative ni monument. On en parle beaucoup depuis vingt ans dans les milieux intéressés et tout porte à croire que ce monument sera érigé l'an prochain. Souhaitons que tant de réflexion nous vaudra au moins une oeuvre digne de l'auteur de notre hymne national. **Enfant du Québec, protégé de la Société Saint-Jean-Baptiste, Lavallée imposa sa musique au monde entier, ne l'oublions pas ! Sa gloire dépasse notre province (Photo Raoul Cloutier).** — Ci-contre : la maison natale du musicien, à Ste-Théodosie, comté de Verchères, Calixa Lavallée depuis 1947. Au-dessus de cette photo on peut voir la plaque commémorative sur laquelle est écrit, en français et en anglais : Calixa Lavallée, auteur de l'hymne national "O Canada", est né dans cette maison le 28 décembre 1842. Mort à Boston en 1891.

(Photos E. Gariépy).

CEUX AUXQUELS NOUS DEVONS NOTRE HYMNE

SIR ADOLPHE-BAPTISTE ROUTHIER (1839-1920)

magistrat, professeur de Droit, avocat, administrateur, homme de lettres.

Il naquit à Saint-Placide, comté des Deux-Montagnes. Il fit ses études classiques au séminaire de Ste-Thérèse, en 1850, puis son cours de droit à l'Université Laval de Québec. En 1861, il est admis au barreau. Il échoua dans la politique mais fut nommé Juge pûné de la Cour Supérieure pour le district de Saguenay. En 1889 il est transféré à Québec. Le 21 mars 1897, il devenait juge de la Cour de l'Amirauté tout en occupant des chaires de droit à l'université. Le 30 mars 1904 et 1905 il agira comme administrateur en l'absence du lieutenant-gouverneur de la Province de Québec. Président de la Société Saint-Jean-Baptiste, décoré par le pape et par le roi. Il fut aussi président de la Société Royale du Canada.

Il a publié de nombreuses oeuvres : portraits, causeries, poèmes, récits de voyages, études historiques, essais. En 1880, il composa les paroles de O Canada.

CALIXA LAVALLÉE

(1842-1891) pianiste, compositeur, auteur, professeur.

Il naquit à Verchères. Son père, Jean-Baptiste, fut son premier maître. A onze ans il commença à toucher l'orgue à la cathédrale de St-Hyacinthe et à quinze notait ses premières compositions. En 1857, il alla étudier au Conservatoire de Paris où il eut les meilleurs professeurs de l'époque. Rentré au Canada, il fit ses débuts au Théâtre Royal, comme pianiste. En 1881, il alla donner plusieurs concerts aux Etats-Unis, y retourna en 1884. En 1888 il est délégué en Angleterre par la Société des professeurs de musique. Il mourut à Boston le 14 février 1891. C'est là qu'il fut inhumé. Son corps a été transféré voilà quelques années au cimetière de Montréal où un monument doit lui être édifié.

Calixa Lavallée est l'auteur de deux opéras, de plusieurs oeuvres notables et surtout de la musique de O Canada.

ERNEST GAGNON

(1834-1915) musicien, homme de lettres, biographe.

Il étudia au collège de Joliette et manifesta de bonne heure de grandes aptitudes pour l'art musical. En 1850, il se fit donner des leçons d'harmonie à Montréal et, en 1857, se rend à Paris, perfectionner son talent. Rentré au Canada il se livre successivement à l'étude de la littérature et de l'histoire nationale. En 1864, on le choisit comme organiste pour la cathédrale de Québec. En 1873, il repart pour l'Europe, comme correspondant du Courrier du Soir. En 1876, il est Secrétaire du Ministère des Travaux Publics de Québec et le restera 30 ans. Ses compositions musicales forment un répertoire considérable. Il a écrit, entre autres : Les chansons populaires du Canada (1865), Louis Jolliet (1902), Hommes et choses d'autrefois (1917).

C'est à titre de Président du Comité de Musique de la Société Saint-Jean-Baptiste qu'il eut, en 1880, un rôle définitif à jouer dans l'histoire de la création et de l'adoption de O Canada.

Grace Kelly

Une personnalité attachante, elle "accroche" tout de suite l'attention.

par Louise Gilbert-Sauvage
(Notre correspondante à Hollywood)



GRACE telle qu'elle nous apparaît dans "Dial M for Murder" en compagnie de Robert Cummings. Ci-dessous : Grace Kelly dans "The Country Girl" avec Bing Crosby.



APRÈS avoir vu Grace Kelly dans ses films, notamment dans « Mogambo », « High Noon » et dans quelques scènes de « Rear Window », filmé à Paramount, je ne m'étais pas fait d'impression définitive à son sujet. Il est des caractères qu'il faut étudier à plusieurs reprises avant de se former une réelle image de leur richesse.

Grace Kelly semble être de ces derniers. Et, ce n'est qu'au cours d'un programme télévisé que sa personnalité m'est apparue définitivement dans toute la limpidité de sa beauté naturelle. Elle apporta à ce numéro d'une série sans grande importance, une telle animation, une si franche interprétation dans ses ripostes et surtout une individualité si distinctement définie, que sans hésiter, mon mari aussi bien que moi-même qui la regardions sur le petit écran, reconnaissons son magnétisme peu ordinaire.

Grace possède cette sûreté d'elle-même qui n'a rien à voir avec de la témérité ou de la pose. Elle est le produit de la confiance en soi, de l'originalité sans extravagance, et qui n'enlève rien à une manière d'être tout à fait naturelle.

Aussi bien, décidai-je, in petto, d'aller interviewer l'intéressante actrice.

Cette jeune artiste, hier inconnue d'Hollywood, et maintenant refusant des rôles, parce que trop occupée, mit le temps avant de se décider à une carrière cinématographique. Bien qu'elle ne soit qu'au milieu de ses vingt ans, elle eût pu, si elle eût suivi l'exemple de sa famille, faire du théâtre dès sa tendre enfance. Deux de ses oncles étaient bien connus au domaine théâtral. L'un d'eux, George Kelly, était l'écrivain à qui l'on doit plusieurs pièces à la mode, dont « Craig's Wife », et « The Show-Off ».

Il faut reconnaître qu'il ne l'encouragea guère vers la carrière du « make believe ». C'est elle qui nous l'assure. L'autre oncle se nommait Walter C. Kelly, qui mourut lorsque Grace n'était qu'une adolescente, après s'être signalé dans le vaudeville, tout spécialement dans « The Virginia Judge ». Son frère Jack eut ses rôles-titres dans les sports. Il fut champion de ré-

gates anglaises et fut du « team » américain des Jeux Olympiques de 1948-52.

C'est à Philadelphie que la blonde enfant prit ses degrés scolaires. A l'Académie Raven Hill et à l'école Stevens. Au cours de ce stage d'études, elle parut dans une pièce intitulée : « Don't Feed the Animals » au théâtre « The Old Academy Players » de Philadelphie. Plus tard, elle y joua « Cry Havoc » puis « Wall Flower ». Cependant un tel titre ne devait avoir aucune influence sur la destinée de celle qui témoignait déjà des qualités prédominantes pour une carrière qui se dessinait presque à son insu.

Loin d'être de celles qui aident à la décoration murale, sa nature primesautière, ses sautes d'humeur qui n'ont rien d'un tempérament mal équilibré, mais qui accentuent une vivacité indispensable à qui doit faire métier d'amuser le public par une vocation théâtrale, lui ont valu la garantie de succès qui ne sont pas demeurés à l'horizon.

C'est après avoir terminé ses études que la jolie fille à la toison couleur de blés mûrs s'achemina vers la cité de l'Art américain par excellence : New-York. Elle y fréquenta l'Académie des Arts Dramatiques pendant deux années entières. Cet entraînement lui valut un rôle dans « The Father » après avoir été entendue par Raymond Massey qui dirigeait la pièce, et en était également l'étoile. Cette pièce connut un beau succès et fut jouée pendant trois mois. Ce qui lui valut son premier rôle à l'écran : « 14 Hours », en 1951.

En second lieu, elle fit partie de la compagnie de « To be Continued », éphémère, à Broadway.

Mais cette jouvencelle, enfin sûre de ses possibilités, ne devait pas laisser un premier insuccès la détourner de ses desseins vers une carrière où elle se sentait appelée. Elle profita de l'invitation de se joindre à une compagnie de tournée et parut tour à tour dans des pièces de banlieue, heureuse de connaître de nouvelles audiences, un peu plus de son pays, et d'acquiescer l'expérience sans laquelle le métier ne saurait être ce qu'il est.

[Lire la suite page 31]

Mario Duliani et Don Camillo

par RUBI ARDIZZON



Comme beaucoup d'écrivains, Duliani travaille sur un bureau surchargé de papiers et a une passion pour les chats.

DON CAMILLO, ce prêtre excellent à la mystique si moderne a fait la fortune de Guareschi, auteur du personnage, (actuellement en prison) et aussi en quelque sorte celle du journaliste et écrivain Mario Duliani. Depuis de nombreuses années, Mario Duliani s'est fait connaître en Italie, en France et au Canada par ses activités littéraires et théâtrales et voilà que, concrétisant toute sa science du dialogue, de la scène et de la radio, Don Camillo adapté à la radio est devenu le plus grand succès de Mario Duliani. Son oeuvre la plus populaire à Montréal et la plus longuement applaudie par la critique et le public non moins que par les autorités de Radio-Canada qui le reconnaissent comme un scripteur radiophonique et un « adaptateur » de grand talent. Il est bien probable qu'après ce succès, Mario Duliani, qui est surtout un journaliste, s'attachera définitivement aux productions de la radio ou peut-être même de la télévision.

Pour adapter l'oeuvre de Guareschi à la radio, il fallait une certaine connaissance psychologique du milieu où se meuvent les personnages, une grande connaissance de la phrase théâtrale et l'intuition des réactions du public. Nul mieux que Mario Duliani ne pouvait satisfaire à toutes ces conditions. Tout d'abord, il est Italien et, partant, comprend jusque dans ses subtilités les caractères des personnages décalqués de la vie réelle dans un paysage typiquement italien suivant une intrigue qui, très vraisemblablement, pourrait se dérouler au sein de n'importe quel village ou paroisse d'Italie. Les personnages de Guareschi sont, pour qui connaît les Italiens, des amis, des frères d'âmes, des parents. Pour Mario Duliani, Don Camillo n'a pas eu de secret.

Mario Duliani connaît l'art de présenter un personnage dont la mission est d'émouvoir le public. Tant en Italie qu'en France, Duliani a signé des pièces de théâtre qui furent jouées à l'Olympia comme aux Mathurins. Ce théâtre parisien vit un des plus marquants succès de Mario Duliani comme auteur dramatique. Il s'agit de la pièce intitulée : « La Rolls Royce » qui eut des critiques formidables dans tous les quotidiens de Paris. Antoine écrit dans « l'Information » du 7 avril, 1929 : « ... une des meilleures pièces que l'on ait vues cette saison qui, par sa finesse et son naturel, a des allures balzaciques ». Dans le Figaro, Gérard d'Houville affirme : « voilà un vrai et long succès ! » Et nous lisons Edmond See : « voilà de l'art dramatique et du meilleur. S'il y avait une justice au Théâtre, « La Rolls Royce » de monsieur Duliani connaîtrait une vogue égale à celle de Topaze et j'oserais même affirmer

[Lire la suite page 23]

L'auteur, le réalisateur et l'interprète (Guy Hoffmann) discutent d'un jeu de scènes.



Nos Québécois brasseurs d'affaires

Le Colonel AMYOT

Le Samedi publie cette chronique des "Brasseurs d'Affaires" québécois grâce à l'obligeante collaboration de "Commerce", la revue de l'homme d'affaires, que nous remercions au nom de nos lecteurs. Nous sommes heureux de mettre nos larges moyens de diffusion au service des Canadiens-français qui ont réussi et servent d'exemples à la jeunesse.

Si nous entrons dans le bureau du président de la compagnie Dominion Corset, le lieutenant-colonel Louis-Joseph Amyot, une immense peinture très vivante nous représente son père, Georges-Elie Amyot qui, en 1887, débutait humblement dans cette industrie devenue depuis la grande corseterie de tout l'Empire britannique.

M. Amyot père naquit à St-Augustin, Québec, en 1856. Contraint à gagner sa vie dès l'âge de 15 ans, il pratiqua les métiers les plus variés durant quelques années : sellier, vendeur, détaillant, etc.

1887!

C'est à cette date que M. Amyot entra en association avec un Français, M.Dyonnet, et ouvrit, avec quelques couturières, une petite fabrique de corsets. Deux ans plus tard, il rachetait les parts de son associé. Depuis lors l'industrie est toujours restée dans la famille Amyot. Grâce à ses qualités de persévérance et d'organisation, le fondateur perfectionna ses procédés de fabrication et élargit sa clientèle. Il fit tant et si bien que la renommée de ses produits couvrit rapidement le Canada tout entier.

Les affaires se développèrent au point que l'on dut songer à établir des succursales au Canada et aussi en Europe, en Australie et en Nouvelle-Zélande. M. Amyot père devint donc un industriel de tout premier plan, il fut président de la Banque Canadienne Nationale et, à sa mort, en 1930, il était directeur d'un nombre considérable de sociétés industrielles et commerciales, d'institutions sociales, éducationnelles ou philanthropiques.

Le président actuel de la compagnie est le fils aîné de son fondateur : Louis-Joseph Amyot qui naquit à Québec, en 1884. Le jeune garçon suivit d'abord des cours privés, puis alla à l'Académie de Québec et au Upper Canada College de Toronto perfectionner son anglais. C'est sous l'égide paternelle qu'il débuta dans les affaires. En 1904, il était secrétaire particulier de son père ; en 1907, il devenait gérant à l'exportation de la compagnie ; en 1912, il était nommé vice-président à Québec ; 1914 le vit en Angleterre, directeur de la compagnie.

Lorsque son père renonça à la présidence en 1929, les divers postes occupés par son fils le destinaient tout naturellement à la succession. Il fit d'ailleurs ses preuves.

Homme d'affaires très lancé, au courant de tout, M. Amyot est membre de nombreux conseils d'administration en tous genres. Il est vice-président du Trust Général du Canada, pour ne nommer qu'une entreprise. Il est aussi lieutenant-colonel honoraire du 22ème Régiment de Québec.

Héritier des qualités de son père, le colonel Amyot a pu reprendre la tradition. On peut dire que ses voyages lui ont fait connaître les principales villes de ce continent et de l'Europe. Durant la dépression comme durant les rudes années de la seconde guerre mondiale, il a su mener ses affaires à bien en dépit des difficultés qui ne manquaient pas de surgir à tout moment.

La force de la famille Amyot semble résider dans le soin qu'ont les pères à se former des successeurs compétents. Pierre Amyot, petit-fils du fondateur, est allé chez les Jésuites de Québec, à Canterbury et à l'université d'Harvard avant d'entrer dans la compagnie en 1942. Il y occupa divers postes avant de devenir secrétaire-trésorier et gérant général. Il a maintenant 35 ans.

La Dominion Corset est en somme une affaire canadienne qui a su progresser pour prendre place sur le marché national et international, une affaire québécoise, qui plus est. Nous sommes heureux de la mentionner car elle ne se contente pas de fabriquer et de vendre, elle a pour son personnel une organisation sociale de tout premier plan et ne manque pas une occasion d'améliorer son bien-être.



DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

En fouillant dans le courrier d'un chroniqueur sportif et d'un ancien joueur de baseball

La banalité de votre courrier quotidien vous paraît-elle insoutenable? Mêlez-vous bien vite de faire de la critique, si vous en avez le droit! Si, du jour au lendemain, vous n'êtes pas servi à souhait par l'entremise du facteur, vous pourriez, pour vous consoler, vous flatter d'être un sujet d'une très rare espèce.

Sérieusement, on n'imagine pas l'entraînement, avec lequel quantité de gens prennent la plume ou le clavignaphe pour faire part à l'auteur de tel ou tel article des impressions qu'ils ont ressenties, à la lecture de sa prose.

Après cela, il va de soi, que ces impressions sont curieusement contradictoires! C'est précisément cela qui fait l'agrément de la correspondance! En effet, pour les uns l'article en question mériterait, tant il abonde en propos sensés et profitables, d'être porté à la connaissance de tout le monde. Et pour les autres, il n'est que galimatias d'erreurs et de médisances. Somme toute, c'est l'oeuvre d'un fesse-mathieu ou d'une face de carême constipée! On ne peut pas plaire à tout le monde et son père!...

Tout cela est bien plaisant. Mais, à la longue, on finit par se blaser de recevoir, chaque jour ou presque, ces envois où les lauriers ne manquent point, mais où les orties foisonnent!

En vérité, l'amour-propre du destinataire n'en est pas plus flatté qu'il n'en souffre. Cependant, rassurez-vous! De temps à autre, le ton ordinaire de votre correspondance ne manquera point d'être relevée de certaines notes, dont votre rate se trouvera, fort agréablement chatouillée.

Un groupe de vieux piqués du baseball, après nous avoir lancé quelques coups d'encensoir, nous pose cette question: « Au cours de votre carrière de joueur de baseball et de chroniqueur sportif, quelle est la performance qui vous a le plus impressionné, frappé ou touché? »

Parmi notre collection de perles, voici celle qui mérite une mention honorable, à tel point qu'elle est homologuée dans le livre de records du fameux statisticien Al Munro Elias, à titre d'événement unique, qui s'est déroulé, à Montréal même, à l'ancien Parc Atwater, angle Ste-Catherine et Atwater.

Le 24 mai 1923, au cours d'un programme double de la Ligue de l'Est du Canada, une classe B du temps, qui serait aujourd'hui de classe A, les clubs Montréal et Québec gagnèrent chacun une joute de 9 manches par blanchissage, avec le même alignement. Les mêmes lanceurs et les mêmes joueurs bataillèrent pendant 3 heures 40 minutes, y compris les 20 minutes de repos, accordées entre les deux parties.

Sans doute, les amateurs de baseball de 50 ans et plus verront que le club Québec comptait, dans son alignement de cette journée sans pareille, six joueurs canadiens-français et trois joueurs américains, alors que le Montréal alignait seulement trois joueurs canadiens-français, Larry Carmel, Jos. Délisle et Eddie Singher et six joueurs américains. Sur l'équipe du Québec, vous aurez reconnu Ray Cutter, et Ubaldo Rose, décédés, Desrosiers, Proulx, Timonne Wingo (Edmond Larivière) et votre correspondant.

Première joute							
QUEBEC	AB	P	CS	R	A	E	
Major, ac	4	0	1	1	0	1	
Cutter, 2b	2	0	0	3	3	1	
Savage, cd	4	0	1	0	0	0	
Swentor, 3b	3	0	2	0	3	0	
Rose, 1b	4	0	0	9	0	0	
Desrosiers, cg	3	0	1	1	0	0	
Proulx, cc	3	0	0	1	0	0	
Wingo, r	4	0	0	6	4	0	
Schwab, l	3	0	0	3	4	0	
Totaux	30	0	5	24	10	2	

MONTREAL							
	AB	P	CS	R	A	E	
Grant, cg	3	0	0	1	0	0	
Dykes, 3b	3	1	1	1	3	0	
Carmel, cg	2	1	0	3	0	0	
J. Délisle, cc	3	0	0	2	0	0	
Hunnefield, 1b	4	0	1	10	1	0	
Shea, ac	3	1	3	3	3	2	
Singher, 2b	2	0	0	4	3	1	
Hopper, r	3	0	0	3	0	0	
Jones, l	3	0	1	0	4	0	
Totaux	26	3	6	27	14	3	

Pointage par manche :

Québec	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0-0
Mt'réal	0	0	0	2	0	1	0	0	0	x-3

Sommaire: Coup de deux buts: Shea. Sacrifices: Cutter (2), Carmel (2), Singher, Hopper. But volé: Shea.

Doubles-jeux: Singher-Shea-Hunnefield; Jones-Hunnefield-Hopper; Dykes-Singher-Hunnefield; Swentor-Rose-Wingo. Buts sur balles: Schwab (5), Jones (3). Joueurs retirés au bâton sur trois prises: 4 par Schwab et 3 par Jones. Laissés sur les buts: Québec 7, Montréal 8.

Deuxième joute							
QUEBEC	AB	P	CS	R	A	E	
Major, ac	5	0	0	1	1	0	
Cutter, 2b	4	0	0	4	4	0	
Savage, cd	4	1	2	1	0	0	
Swentor, 3b	4	0	1	1	1	0	
Rose, 1b	4	0	0	10	0	0	
Desrosiers, cg	4	0	0	3	1	0	
Proulx, cc	2	1	0	3	1	1	
Wingo, r	2	0	1	3	2	0	
Schwab, l	4	0	1	1	2	0	
Totaux	33	2	5	27	12	1	

MONTREAL							
	AB	P	CS	R	A	E	
Grant, cg	4	0	0	2	0	0	
Dykes, 3b	3	0	1	1	3	0	
Carmel, cd	1	0	0	4	0	0	
J. Délisle, cc	3	0	0	2	0	0	
Hunnefield, 1b	4	0	0	8	1	0	
Shea, ac	3	0	0	2	4	2	
Singher, 2b	3	0	0	5	1	0	
Hopper, r	2	0	0	2	1	0	
Jones, l	1	0	1	1	2	0	
Totaux	24	0	2	27	12	2	

Pointage par manche :

Québec	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0-2
Mt'réal	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0-0

Sommaire: Sacrifices: Carmel (2), Jones. Buts volés: Savage, Proulx, Dykes, Délisle, Jones. Double-jeu: Swentor-Cutter-Jones. Laissés sur les buts: Québec 8, Montréal 4. Buts sur balles: Schwab (4), Jones (3). Joueurs retirés au bâton sur 3 prises, par Schwab (4), par Jones (2). Joueurs attrapés au bâton: Dykes (par Schwab), Proulx (par Jones).

Lorsque vous aurez le bonheur d'être témoin d'une meilleure performance, au cours d'une même journée, dans le baseball organisé de n'importe quel calibre, vous nous le ferez savoir. Alors, nous accorderons le même espace à cet événement sportif. Est-ce un marché conclu?

CHOSSES ET AUTRES

■ Charles G. « Old Hoss » Radbourne, ancien lanceur du Providence et du Boston, de la Ligue Nationale, est l'artilleur des ligues majeures qui ait remporté le plus grand nombre de victoires en une saison, soit 62 gains, 12 revers, pour un pourcentage de .838, en 1884, il y a donc 70 ans. Cette année-là, le club Providence a gagné 20 victoires consécutives, record brisé par les Giants de New-York, en 1916 avec 26 gains de suite... Clarence « Ginger » Beaumont, un joueur franco-américain des ligues majeures, du Pittsburgh et du Boston, de la Ligue Nationale, d'il y a 55 ans, a cogné six coups sûrs en 6 apparitions au bâton, en une joute, le 22 juillet 1899. Alors, il compta six points, un autre record, qui ne sera pas égalé de sitôt, malgré la balle rapide, dont on se sert, depuis plus de 25 ans...

■ Réponse à M. L. Jolicoeur, Montréal.

Feu Ray Cutter, dont le véritable nom était Raymond Lecours, fut le meilleur joueur de second but que nous ayons eu, dans nos parages, chez les joueurs de baseball semi-professionnels. Edouard Singher, Rodolphe Papineau, Pamphile Yvon, Léo Dandurand, feu Tinoir Goudreault, pour les nommer par ordre de mérite, furent très habiles, au champ et au bâton, mais ils ne peuvent être comparés à Ray, qui gobait tous les coups en l'air, qu'on appelle « Texas-Leaguers », à cause de la maladresse d'un joueur d'intérieur ou d'un voltigeur, trop lent à se placer sous la pilule blanche... Les amateurs de baseball de 50 ans et plus savent, certes, de notre avis... Nous ajoutons: Ray Cutter a fait ses débuts, au sein du baseball semi-professionnel, à l'âge de 15 ans, pour le club Mascotte, en 1910, à l'ancien terrain du Shamrock, dans l'ancienne Ligue de la Cité, la plus forte ligue de baseball du Canada, après la Ligue Internationale, dont faisaient alors partie le Montréal et le Toronto... Johnny Flynn, un troisième-but, jouait pour les Athlétiques de Billy Innes et Arthur Normandin, à l'âge de 15 ans, en 1910... Larry Carmel, Tiley Duplessis et votre correspondant évoluaient alors sur les losanges de cette ligue, à l'âge de 16 ans seulement... De nos jours, on est trop enclin à porter aux nues un certain nombre de joueurs, endossant les uniformes des clubs juniors ou intermédiaires, alors qu'ils comptent vingt ans et plus! Capish?



Avant d'assister à leur première joute du baseball majeur, deux jeunes Roumains, récemment arrivés à Brooklyn, ayant été internés dans un camp de communistes, en Roumanie, ces deux dernières années, sont heureux de donner une franche poignée de mains à deux étoiles des Dodgers, dont ils ont lu les exploits dans plusieurs journaux. Nous voyons, de gauche à droite: JACKIE ROBINSON, PETER, 15 ans, M. VALERIU GEORGESCU, le père, CONSTANTIN, 19 ans, et PEE WEE REESE. Le célèbre arrêt-court du Brooklyn, depuis 14 ans, Harold Henry Reese, qui aura 35 ans, le 23 juillet prochain, fut affublé du sobriquet de Pee Wee, à la suite de son habileté à jouer aux marbres qu'on appelait alors, il y a 25 ans, des pee wees... M. Valeriu Georgescu a refusé, l'an dernier, de jouer le rôle d'espion communiste au détriment des Etats-Unis, son nouveau pays d'adoption. Le président Eisenhower lui-même obtint la liberté de ces deux jeunes, auprès du Gouvernement roumain.

Roman policier

Le Crime de Minuit 13

par MAX-ANDRE DAZERGUES

Je vous en demande humblement pardon, mais j'ai tout à fait oublié le nom du petit village d'Angleterre où se déroula la sombre affaire du crime de minuit 13!...

Aujourd'hui encore, je ne peux évoquer celle-ci sans éprouver une sourde angoisse rétrospective.

Evidemment, parmi les mystères éclaircis, durant sa longue carrière par mon célèbre ami, l'inspecteur Tom Flip, attaché à Scotland Yard, il en fut de plus sanglants que celui-ci, mais non de plus troublant, de plus complexe, de plus indéchiffrable et, pour tout dire, en un mot peu gracieux, de plus embrouillé...

Le hasard seul, d'ailleurs, conduisit Tom Flip à le tirer au clair.

Durant l'un de mes séjours en Angleterre, toujours assez brefs, mon ami Tom Flip avait bien voulu accepter de me piloter dans cette région admirable des lacs anglais, située entre Lancaster et Carlisle. Ce ne sont que montagnes escarpées, landes sauvages et désolées, parsemées de petits bois, de prairies, de rustiques villages, et tout cela n'est pas sans rappeler un peu, par certains côtés, les calmes horizons nordiques...

Ce sont semblables paysages qu'eut longtemps sous les yeux, avant de mourir, ce pauvre Sir Ardelton!...

Donc, Tom Flip et moi, joyeux ainsi que des écoliers en vacances, nous traversons, en touristes attentifs et comblés, cette merveilleuse région du Cumberland...

Nous redescendons sur Londres, et l'on imagine le long trajet que cela exigeait... Nous avons quitté Penrith pour atteindre Keswick et, de là, le lac Ullswater. La voiture à chevaux cheminait avec une lenteur appréciable dans l'enchantement de la nature toute blonde de soleil, et le lac bientôt apparut à nos yeux.

Que d'images successives ainsi enregistrées, que mieux que la mémoire, le cœur ensuite conserve!... Ayant vu tout cela, tant d'autres choses encore, ne suis-je pas excusable d'avoir oublié le nom du petit village qui vit mourir Sir Ardelton?...

Et nous étions repartis par la route de Penrith, foulant alors d'immenses plateaux tout recouverts de bruyères...

Peu à peu, nous approchions du drame...

...Et soudain, le petit village dont je vous parlais tout à l'heure, que je revois encore avec une netteté prodigieuse, sans pouvoir le définir d'un nom à tout jamais dérobé à ma mémoire, le petit village nous apparut enfin, avec sa vingtaine de maisons rustiques et basses, nichées dans la verdure, son vieux puits, son église aux vitraux lumineux, mais dont le clocher tombait en ruines, son unique rue au sol de terre battue, et surtout — oui, surtout! — son vieux manoir pareil à un nid d'aigle, juché sur la colline, le dominant et l'écrasant de sa masse admirable et sévère!...

La maison du crime, ni plus ni moins.

Non, je ne veux pas davantage m'étendre sur l'heure qui suivit... A quoi bon?... J'ai tant de choses à dire, et hâte d'évoquer la mort du château noir.

Il me suffira de vous apprendre que tout le petit village était en effervescence, et qu'il y régnait même la plus vive terreur. C'était si dramatique, si imprévu!...

La première chose que nous apprîmes donc en arrivant au village — et il était alors à peine 10 heures du matin — fut que Sir Ardelton était mort, la nuit même, à minuit 13 très exactement.

— Au moins, ils sont précis, dans ce pays!... gouailla Tom Flip.

Or, Sir Ardelton était le propriétaire, l'habitant solitaire de ce vieux manoir désolé, entre les murs duquel il se terrait, paraît-il, de son vivant, tel un ours dans sa tanière!...

« Montons!... »

Je savais ce que cela signifiait, et que, désormais, le grand détective ne connaîtrait de repos qu'il n'eût découvert l'auteur du crime de minuit 13...

Et je lui obéis avec enthousiasme.

Tom Flip — je l'ai dit souvent, et ça m'est agréable — veut bien m'honorer de son amitié. Il a lu plusieurs de mes romans d'aventures, genre d'ouvrage à conclusion fantastique, particulièrement prisés par les lecteurs de Grande-Bretagne, et il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut me dire, au cours de l'une de ses enquêtes, avec une lueur ironique dans ses petits yeux fureteurs :

« Alors, *old fellow*, où en êtes-vous de vos propres conclusions, et quelles hypothèses êtes-vous encore en train d'échafauder?... »

Ce fut le cas, ce matin-là, après tant d'autres...

J'éprouvai donc le besoin irréfléchi de résumer le peu que nous avions appris déjà du crime de minuit 13, et je le fis en ces termes :

— Ainsi donc, fis-je, tout en gravissant le petit sentier rocailleux conduisant au manoir, les habitants du village nous ont, par leurs bavardages, révélé ceci, dont nous saurons faire notre profit :

« Sir Ardelton, âgé d'une soixantaine d'années, possesseur d'une immense fortune et dernier descendant du nom, vivait depuis longtemps dans son château ancestral, où il menait l'existence monotone, oisive et solitaire, d'un homme que rebute la compagnie de ses semblables. Il ne sortait jamais, demeurant dans le parc en friche ou l'une des immenses pièces, sévèrement meublées, du manoir. Il ne comptait plus aucune famille et n'avait pas d'amis.

« Deux domestiques seulement se trouvaient à son service, depuis bientôt six ans, et résident encore au château : 1° une gouvernante, personne très dévouée, paraît-il, encore que peu communicative. Elle s'appelle Miss Suzy Bedford et compte une quarantaine d'années ; 2° un valet de chambre, sensiblement du même âge, que tout le monde au village appelle familièrement de son prénom : Edward.

« Or, ce matin, Sir Ardelton a été trouvé mort dans sa chambre. Il gisait au pied de son lit défait, le cœur transpercé par la lame d'un couteau de cuisine, qui avait chu à terre, à côté de lui. Enfin, son bracelet-montre, à la vitre brisée par sa chute, s'était arrêté à l'heure du meurtre, et ses aiguilles indiquaient minuit 13. Voilà. C'est tout. »

Je devais avoir l'air assez satisfait de mon petit exposé, car Tom Flip haussa les épaules.

Je ne pipai plus un mot. Nous achevâmes en silence de gravir le petit raidillon, fort escarpé, qui aboutissait à la porte monumentale du château.

Une minute, nous reprîmes haleine, puis agitâmes la cloche qui rendit un son fêlé.

Ce fut Edward, le valet, qui vint, au bout de dix minutes environ d'attente, nous ouvrir. Le portail grinça sur ses gonds rouillés, sinistrement. L'ombre du parc était humide.

J'ai su, plus tard, par les interrogatoires, qu'Edward avait 41 ans, et je dirai tout de suite qu'il ne me fit pas trop mauvaise impression, avec son visage grave encadré de favoris déjà grisonnants, son maintien correct et sérieux.

Il n'en fut pas tout à fait de même, un quart d'heure après, de Miss Suzy Bedford, la gouvernante du défunt.

Celle-ci était une femme petite et mince, maigre même, aux attaches davantage grêles que fines, aux yeux d'un bleu très clair. Mais elle avait un regard fuyant, une voix aiguë parfaitement désagréable et des dents jaunes — de ces grandes dents qui ont servi si longtemps aux caricaturistes à esquisser (souvent à tort) le profil des Eves britanniques.

Sir Ardelton gisait dans sa chambre, en *vêtement de nuit*, au pied de son lit défait, sur une vieille natte de raphia tressé. On voyait encore, sur le parquet de chêne, tout contre la natte, l'arme du crime, sanglante, un couteau. Le malheureux était mort sur le coup, le cœur percé.

La chambre était située au second étage. Son occupant n'en fermait jamais la porte, paraît-il, durant la nuit ; mais il couchait toujours la fenêtre close, même l'été.

LE REVE

*La vie est une fleur que je respire à peine,
Car tout parfum terrestre est douloureux au fond.
J'ignore l'heure vaine, et les hommes qui vont,
Et dans l'île d'Email ma fantaisie est reine.*

*Je n'y touche jamais qu'avec un soin profond ;
Et l'azur fin, qu'exhale en fumant mon thé blond,
En sa fuite odorante emporte au loin ma peine.*

*J'habite un kiosque rose au fond du merveilleux.
J'y passe tout le jour à voir de ma fenêtre
Les fleuves d'or parmi les paysages bleus ;*

*Et, poète royal en robe vermillon,
Autour de l'éventail fleuri qui l'a fait naître,
Je regarde voler mon rêve, papillon.*

ALBERT SAMAIN.

Sir Ardelton était un grand vieillard squelettique, au visage dur, avec, au coin des lèvres, un pli marqué d'amertume, qu'il conservait dans la mort pour l'avoir longtemps traîné dans la vie...

Puis, jusqu'à midi, notre temps fut absorbé par la visite de la police locale et celle du médecin du village appelé à constater le décès. Tom Flip se fit connaître, reçut, bien entendu, le meilleur accueil. Et le constable de l'endroit, un gros homme insouciant, hilare et rubicond, qu'on eût dit évadé d'une page joyeuse du *Punch*, parut enchanté d'accéder à son désir de s'occuper de l'enquête... Bientôt, les autorités locales se retirèrent.

Lorsqu'elle sut ainsi Scotland Yard au manoir, Miss Suzy Bedford ouvrit la bouche comme pour protester, ou bien dire quelque chose... Puis elle se ravisa et, à dater de cet instant, elle montra un visage fermé et garda les paupières obstinément baissées.

Après quoi, elle fit, aidée d'Edward, la toilette du mort et commença de le veiller...

Il pouvait être 4 heures de l'après-midi lorsque Tom Flip me prit à part dans un coin du parc et me dit à brûle-pourpoint, d'un air goguenard et sur un ton badin que je n'eusse pas supportés d'un autre que lui :

— Puisque vous aimez les discours, *old fellow*, et que nous avons le temps, je vais vous en faire un en résumant à haute voix, selon votre déplorable habitude, mes premières constatations. Nous allons bien nous amuser...

« 1° Sir Ardelton est mort à minuit 13, ainsi que nous le prouve son bracelet-montre, dont le verre se brisa et les aiguilles s'arrêtèrent lors de la chute de son corps, sous le choc de son poignet contre l'un des pieds du lit.

— Mais... objectai-je... Sir Ardelton était en toilette de nuit, et il a gardé son bracelet-montre...

— Pourquoi non ?... Il ne pensait sans doute pas s'endormir aussitôt couché...

— Tout de même, à minuit 13...

Tom Flip fit claquer sa langue d'un air excédé.

Puis il me dit :

— Ecoutez, Dazergues, veuillez ne pas continuellement m'interrompre. Je veux bien vous exposer les premiers résultats de mon enquête. Mais rien de tout cela n'est définitif, et tout reste à examiner. Je reprends : 2° les chaussures de Miss Bedford sont munies de talons en caoutchouc de la marque « Red Ship » ; je m'en suis assuré ; *yes*, j'ai visité sa garde-robe... Or, tout près de la porte du parc, j'ai relevé l'empreinte de ces talons « Red Ship ».

« Suivez-moi bien : d'après les dires des habitants du village, une forte averse est tombée hier soir, vers 9 heures, et elle a cessé vers 9 h. 45 environ. D'où je déduis que Miss Bedford est sortie dans le parc — jusqu'à la porte, au moins, de celui-ci — probablement avant minuit ; car évidemment, après minuit, ses traces ne se fussent point inscrites aussi profondément dans la terre moins humide, ni surtout avec une telle netteté. Et peut-être alors, à ce moment-là, a-t-elle ouvert la porte au futur assassin de son maître dont, hormis cette hypothèse, je ne parviens pas à comprendre comment il a pu pénétrer dans la place. Les murs de cette maison sont ceux d'une forteresse... »

Et le détective continua :

« 3° L'autopsie du corps, assez mal et trop rapidement effectuée, étant donné l'absence presque totale d'un centre policier organisé, dans cette région, et les moyens forcément limités dont disposa le docteur du pays pour s'y livrer, cette autopsie, dis-je, a révélé que la mort remontait vers minuit. Elle ne peut pas affirmer une heure exacte à une minute près. Fort heureusement, l'indice du bracelet-montre existe, et nous pouvons conclure de tout cela, sans crainte de nous tromper, que Sir Ardelton fut assassiné à minuit 13 ; cela, c'est précis... »

« 4° De l'interrogatoire d'Edward — ne l'oublions pas, celui-ci !... — il résulte que le valet de chambre, il y a trois jours, a entendu son maître dire à sa gouvernante, textuellement ceci :

« Non, Miss Bedford !... Vous avez tort, je vous le répète, d'agir ainsi, et cela ne pourra que vous attirer des ennuis. Pour ma part, tant que je serai vivant, et dans votre intérêt même, je m'y opposerai formellement. »

Je laissai échapper un petit sifflement et jugeai bon de commenter, répétant un passage de cette déclaration :

— « Tant que je serai vivant... »

Mais Tom Flip ne parut y attacher aucune attention, et il acheva :

— Questionnée par moi à ce sujet, la gouvernante a nié avec énergie — une énergie presque désespérée, mon cher ! — que son maître lui eût jamais tenu ce propos. Ah !... un petit détail en passant, que nous numérotions 5.

« 5° Il n'y a pas de cuisinière dans la maison : c'est Miss Bedford qui se charge des repas ; d'ailleurs, Sir Ardelton mangeait très légèrement. Il n'y a pas, non plus, de jardinier. Bref, les seuls habitants du manoir étaient, avec leur maître, Edward et la gouvernante. »

J'inclinai affirmativement la tête et me dispensai cette fois de toute interruption.

Le détective, dont les petits yeux brillaient d'ironie, poursuivit son exposé, lequel, touchait maintenant à sa fin :

« 6° Sir Ardelton a été tué (et les deux domestiques jurent n'avoir absolument rien entendu) la nuit dernière à minuit 13 à l'aide d'un couteau pris à la cuisine, car, dans le tiroir de la table de bois blanc située au centre de cette pièce du rez-de-chaussée — et la chambre du crime est au second étage — j'ai découvert huit autres couteaux exactement conformes à l'arme du meurtre.

« Attendez !... ça n'est pas tout... »

« 7° Le pommeau d'ivoire de la porte de la cuisine portait différentes empreintes digitales, que j'ai relevées, malgré, parfois, leur superposition. C'étaient celles de Miss Bedford — en plus grand nombre — [Lire la suite page 13]



Dans la vie, il faut savoir regarder.

En effet : regarder l'heure, regarder l'âme.

Dessin de JEAN MILLET

LE SAMEDI PRESENTE
LE FILM DES FILMS

"PRINCE VALIANT"

Un film à grand spectacle mettant en vedette
Robert Wagner, Donald Crip
et Mary Philips



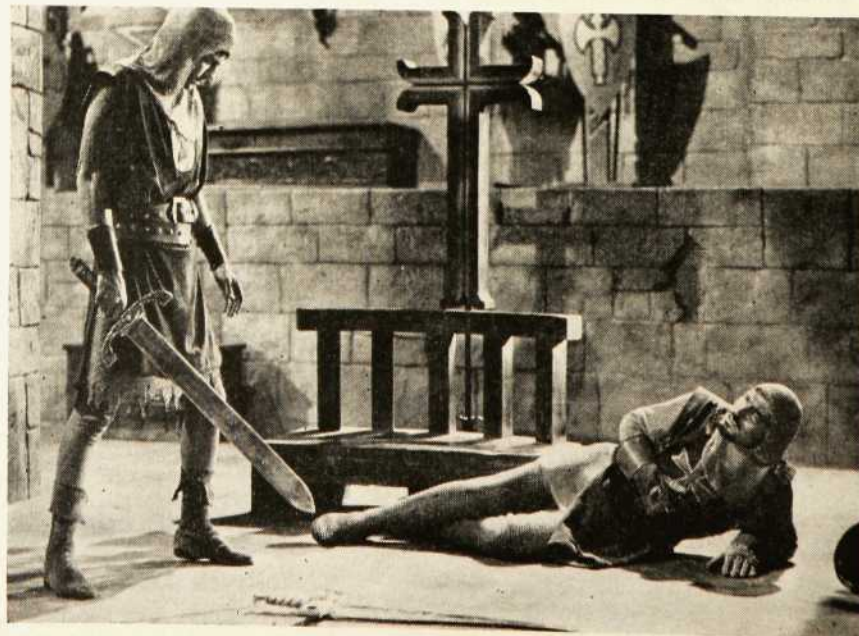
Le roi Aguar de Scandinavie (Donald Crip) et sa femme (Mary Philips) ont été détrônés. Avec leur fils, le prince Valiant (Robert Wagner), ils ont cherché refuge chez le roi Arthur de Bretagne (Brian Aherne). Puis, les parents disent adieu à leur fils qui part pour Camelot, avec l'espoir de devenir bientôt un Chevalier de la Table Ronde. — Sur la route, le prince rencontre des ennemis et leur livre combat. Pour le récompenser, le roi Arthur le fait écuyer de Sir Gawain (Stirling Hayden). C'est un maître sévère mais juste, et Valiant a bientôt pour lui la plus vive admiration. Il est désolé d'apprendre que pendant son absence son



maitre a été blessé par une flèche empoisonnée. — Un grand tournoi a lieu devant une foule nombreuse. Toute la cour y assiste. Le roi Arthur est accompagné de la reine Guinevere (Jarma Lewis) et du roi Luke (Barry Jones). Au premier rang on voit les deux charmantes filles de ce dernier: Aleta (Janet Leigh) et Ilene (Debra Paget). Celle-ci est éprise de Sir Gawain, tandis que sa soeur regarde souvent son nouvel écuyer. — Valiant, portant les couleurs de Sir Gawain, offre le combat à Sir Brack (James Mason) mais Sir Gawain intervient. Il consent



même à ce que son écuyer soit condamné à la prison pour avoir essayé de se faire passer pour un preux chevalier. Cependant, Valiant réussit à s'échapper de la prison. Aleta le suit dans sa fuite. — Après de prodigieuses aventures, le prince Valiant a découvert que le fameux Chevalier Noir, l'ennemi juré du roi Arthur, n'est autre que Sir Brack, le demi-frère du souverain. Le jeune écuyer se met à sa poursuite, le rejoint et le tue en duel. A la suite de cet exploit, il est fait chevalier et il peut alors épouser la belle Aleta.



LE CRIME DE MINUIT 13

[Suite de la page 11]

celles d'Edward; et, enfin — celles de Sir Ardelton lui-même. Pas d'autres. Donc, l'assassin, s'il est venu du dehors — mais ça n'est point certain — n'est, en tout cas, pas passé par la cuisine. La présence, en ce lieu, des empreintes digitales de la gouvernante et du valet de chambre s'explique par les exigences mêmes de leur service.

— Mais non, celles de Sir Ardelton!... m'exclamai-je. Qu'allait-il faire dans sa cuisine?...

— Ne vous énervez pas, *old fellow!*... Laissez-moi en terminer avec ce détail des empreintes digitales. J'ai découvert, dans la chambre du mort, sur sa table de chevet, un livre. Oh!... vous le connaissez certainement. C'est *La Machine à désintégrer et autres contes fantastiques*, de Sir Arthur Conan Doyle.

« Seules, mon cher, les dix premières pages de ce livre sont coupées.

— Ah?...

Le grand policier acheva d'une voix vibrante, triomphalement:

— D'où je conclus de façon formelle que ce n'est pas l'assassin qui a pris l'arme du crime à la cuisine, mais bien Sir Ardelton lui-même qui alla chercher ce couteau pour découper son livre. Il fut, dans cette occupation, surpris par son meurtrier; nous savons, en effet, qu'il ne fermait jamais à clef la porte de sa chambre, laquelle fut d'ailleurs trouvée grande ouverte lorsqu'on découvrit le cadavre. L'homme — ou la femme — enfin, l'assassin, lui arracha l'arme des mains et la lui plongea dans la poitrine, voilà!...

— Puissamment raisonné, Tom Flip.

— Taisez-vous!... 8° Enfin, près de la porte du parc, je n'ai pas relevé que les traces de pas de la gouvernante.

— Non?...

— Il y en a d'autres.

— Hein?... Que ne le disiez-vous plutôt!...

— ...D'autres qui ne sont pas celles du mort, ni celles de son valet de chambre, et qui apparaissent fort caractéristiques, car il s'agit de l'empreinte de semelles cloutées... Tenez, j'en ai fait le dessin.

Et le détective me tendit un rapide croquis, que j'examinai avec empressement. Je le devinais qui épiait, sur mon visage, une fugitive contraction. Il l'attendait. Et il la discerna bientôt, tandis que je m'exclamai:

— Mais... à l'une de ces semelles, si je vois bien... il manque des clous?

— Oui: quatre, exactement.

« La police régionale, sur mes indications, s'occupe actuellement de rechercher dans le pays un homme porteur de chaussures semblables, qui pourrait fort bien être l'assassin de Sir Ardelton...

— ...introduit dans la place par la gouvernante?...

J'avais, dans ce complément de phrase, mis une nuance d'interrogation.

Tom Flip ne parut pas s'en apercevoir et répondit seulement:

— Notez bien ceci, qui est irréfutable: à chaque question nouvelle, Miss Suzy Bedford fournit une réponse embarrassée, pas toujours claire, et elle se trouble considérablement. Au surplus, elle nie, contre toute évidence (n'oubliez pas les « Red Ship »!) être sortie dans le parc au cours de la soirée qui précéda le crime, entre l'averse et celui-ci, c'est-à-dire entre 9 h. 45 et minuit 13.

Je hasardai, timidement:

— Savez-vous si elle hérite de Sir Ardelton?...

— Je viens de m'en assurer, répondit Tom Flip.

— Et alors?...

— Yes, d'une petite somme, ainsi qu'Edward...

— Ah!... Edward également?...

— Insignifiant, *dear!*... Sir Ardelton n'a pas légué grand'chose à ses domestiques, en reconnaissance de leurs services. Il ne lui restait aucune famille, et son testament — rédigé depuis quatre ans déjà — a été fait en faveur du *Museum du Square Victoria*, de Liverpool. Et c'est tout.

— Comment?...

— Vous connaissez à présent les premiers, les élémentaires résultats de mon enquête. Vous en savez aussi long que moi!... Voilà où j'en suis...

— Mon opinion?... C'est que la gouvernante est parfaitement innocente, puisque tout l'accuse.

Il eut un petit rire, cette fois.

Puis, me tapant sur l'épaule:

— Vous remontez dans mon estime, Dazergues!... En tant que détective amateur, bien entendu, car nous sommes tous deux de vieux et chers amis... A tout à l'heure!...

Et il tourna les talons et s'en fut dans le jardin sans joie, les mains croisées derrière le dos, regagnant la maison du mort.

Il n'était pas au bout de ses surprises...

Resté seul, je me suis donc mis à errer un peu partout, parfaitement désœuvré. C'est ainsi que je finis par échouer dans le corridor du premier étage.

Là, j'entends sangloter derrière une porte, que je sus, la minute d'après, être celle de la chambre de Miss Suzy Bedford. Après une brève hésitation, je frappai.

Une voix faible me répondit d'entrer, et je découvris la gouvernante en larmes, affaissée dans un fauteuil Voltaire. Avec des mots entrecoupés et des sanglots incessants, elle dépara de nouveau la mort de son bien-aimé maître et me jura ses grands dieux qu'elle était innocente, en m'appelant « monsieur le policier », ce qui ne me fit même pas sourire, car elle m'inspirait à la fois de la méfiance et de la pitié, et m'intéressait beaucoup. C'était un sentiment assez complexe que j'éprouvais à son égard.

Mais j'eus beau l'interroger avec douceur et persuasion, je ne pus en obtenir aucun aveu, ni seulement une confiance. La vieille demoiselle se borna à me répéter dix fois, avec une énergie farouche:

— Je n'ai pas tué Sir Ardelton!... Je ne suis point sortie dans le parc! Je ne connais pas d'homme porteur de chaussures à semelles cloutées, et mon maître ne m'a jamais dit les mots qu'Edward a rapportés!...

Je me retirai sans la croire, en soupirant.

D'une part, ses talons « Red Ship » l'accusaient; d'autre part, rien ne prouvait que le valet de chambre eût menti.

Evidemment, rien ne prouvait non plus que celui-ci dit bien toute la vérité, ni qu'il n'eût pas intérêt à charger la gouvernante!...

Je redescendis dans le hall et m'arrêtai une heure dans la grande bibliothèque, admirant sans réserve, pour mon unique plaisir, les reliures précieuses et les éditions rares. Mais si Bernard Shaw côtoyait Shakespeare, Conan Doyle avec eux voisinait. Tout Conan Doyle, et je songai, évoquant *La Machine à désintégrer*:

« Il n'est rien de tel qu'un sédentaire pour adorer l'aventure... dans les livres. Ce pauvre Sir Ardelton ne craignait point de faire de mauvais rêve en s'endormant après *Le chien des Baskers*... »

En 1880



Calixa Lavallée (1842-1891), compositeur, pianiste de concert et professeur.

C'est en 1880 que Calixa Lavallée composa son "O Canada", reconnu aujourd'hui comme l'hymne national de notre pays. Il est aussi l'auteur de deux opéras, d'un oratorio et de trente études pour le piano.

Cette année-là, 1880, l'entreprise Willis & Co. Limited, existait déjà depuis neuf ans et les principes qui président à sa fondation sont encore scrupuleusement observés de nos jours. Ainsi le piano à queue Manoir de Willis est fabriqué avec le même soin qu'autrefois, ce qui lui assure une qualité insurpassable.

Le Manoir
5'11"

EN ACAJOU
OU FINI NOYER
TABOURET
APPAREILLÉ



WILLIS & CO. LIMITED

MONTRÉAL

ville !... Il me paraît même qu'il affectait particulièrement les oeuvres, souvent impressionnantes, de Conan Doyle... »

La venue soudaine de Tom Flip mit fin à cette réflexion. Le policier semblait très animé.

Jamais ses petits yeux brillants, qui faisaient le tour de la pièce, ne m'étaient apparus aussi fureteurs.

Je crus bon de lui rapporter mon entrevue avec Miss Bedford et de la commenter :

— Peut-être la gouvernante entretenait-elle des relations... sentimentales avec son maître ?... Peut-être au contraire — ou également ! — avait-elle une intrigue avec un quelconque habitant du village, porteur de chaussures à semelles cloutées ?... Peut-être enfin n'était-elle pas indifférente à Edward, que l'une ou l'autre de ces liaisons, sinon les deux, eût été capable de conduire au crime ?...

— Peut-être avez-vous de l'imagination !... rétorqua Tom Flip d'un air absent.

Visiblement, il pensait à autre chose et ne prêtait à mes suggestions qu'une attention très relative.

Ayant enfin découvert ce qu'il y venait chercher, il traversa la grande pièce d'un pas vif, atteignit la table de travail du mort, l'examina brièvement, releva la tête et me dit :

— Voici une garniture de bureau très ancienne, et vraiment remarquable !... L'encrier est curieux ; le sous-main très joli ; le tampon-buvard d'un goût parfait ; le plumier fort artistique ; et le tout exactement assorti ; quant au coupe-papier...

Il le tira triomphalement de sa poche et acheva :

— Le coupe-papier était dans la chambre du mort.

— Qu'est-ce que cela signifie ?...
— Par conséquent, pourquoi Sir Ardelton, qui avait sous la main, dans sa chambre, un coupe-papier tout à fait suffisant pour découper les pages de l'ouvrage *La Machine à désintégrer*, pourquoi a-t-il éprouvé le besoin, au milieu de la nuit, d'aller chercher un couteau dans le tiroir de la table de la cuisine ?...

Je passai la main sur mon front. Cela nous ouvrait un horizon nouveau, encore inexploré.

— Mon Dieu, fis-je, il a eu peur !...

— Quoi ?...
— Peur d'être attaqué !... Il se doutait de quelque chose... Et il est allé chercher une arme...

— Assez loin...
— Il n'avait pas le choix, sans doute !...

— Et l'assassin lui a laissé tout le temps nécessaire pour s'armer, n'est-ce pas ?...

J'eus un geste d'impuissance.
— Alors, quelle est votre conclusion ?... questionnai-je.

Tom Flip ne daigna pas me répondre et dit :

— Ce n'est pas tout... Suivez-moi !... J'obéis, très intrigué.

Sans plus prononcer une parole, Tom Flip m'entraîna au fond du parc désert, en un lieu diamétralement opposé au portail. Il y avait là une petite cabane vermoulue, dans laquelle achevaient de se rouiller quelques outils et instruments de jardinage. La porte en était entrouverte. Un coup d'oeil en passant me suffit à constater qu'au reste elle ne fermait pas à clef.

— Attention !... dit Tom Flip. Je viens de creuser un petit trou, dans la terre.

Je baissai les yeux et vis le sol remué.

Le policier m'expliqua :

— Oui... J'ai eu l'idée que peut-être on avait dérobé une cassette quelcon-

que, remplie d'argent ou de bijoux, et j'ai cherché un peu partout l'endroit le plus propice à sa cachette. Ainsi suis-je arrivé là, après plusieurs expériences vaines. C'était une idée qui en vaut bien une autre, n'est-ce pas ?...

— Oui, certes...
— Elle m'a traversé l'esprit...
— Cependant, rien, jusqu'à présent, ne la justifiait...

Tom Flip plongea la main dans la poche de son veston en disant :

— Voilà ce que j'ai trouvé, enterré dans cette cabane aux outils, en cherchant une problématique cassette, car toute hypothèse vaut d'être vérifiée.

Il me tendit un objet sombre, encore tout pollué de terre ; c'était un revolver.

— Yes, yes, reprit le détective. Un *bröwning*. Et chargé de six balles !... Il était enterré là, à une faible profondeur.

— Un revolver tout chargé...

— ...c'est-à-dire prêt à donner la mort.

— Quand avez-vous découvert cela ? lui dis-je.

— Il y a une heure environ...

— Ah ?... Ainsi donc, pour avoir choisi cette cachette, l'assassin connaissait bien les lieux... Endroit plus sûr que le tiroir d'un meuble quelconque !... Qu'il s'agisse de l'homme aux semelles cloutées ou d'un autre, le personnage, armé — et cela même indique la préméditation — a dû se raviser au dernier instant, préférant faire usage d'un couteau de cuisine afin d'éviter toute détonation...

— Ce n'est pas tout, dit Tom Flip.

Et il tira de son portefeuille, où il l'avait déjà soigneusement rangé, un minuscule fragment de dentelle ocre.

— Ceci, dit-il d'une voix grave, adhérait à la gâchette. Oh !... c'est insignifiant !... Un demi-centimètre carré de dentelle déchirée... Il n'y a pas beaucoup de femmes, dans cette maison, n'est-ce pas ?...

— Il y a Miss Bedford, et c'est tout.

— Exactly !... Ornement bien féminin qu'une dentelle, surtout celle-ci...

— Qu'entendez-vous par là ?...

— Que cette petite dentelle délicate-

ment ouvragée est conforme à celle dont sont confectionnés le col garnissant l'humble robe noire de Miss Bedford, et ses manchettes...

— En effet. C'est donc la gouvernante qui a enterré ici cette arme ?... Avant le crime — pour ne point s'en servir à cause du bruit ; ou bien après le crime — pour la faire disparaître...

— N'oubliez pas que, de toute évidence, ce revolver n'a pas servi...

— Alors ?...

— C'est Miss Bedford la coupable, à moins qu'au contraire...

— A moins que ?...

D'une voix sourde, Tom Flip compléta sa pensée :

— ...à moins que l'assassin, en procédant de telle façon, cherchât à faire peser les soupçons sur la gouvernante, voilà !...

— Ah !... je n'y comprends rien !...

— Moi, guère plus, dear... Remarquez bien ici, dans la terre meuble, l'empreinte très nette des talons de caoutchouc « Red Ship », des talons de Miss Bedford... Allons-nous-en, mon ami... Nous n'avons plus rien à voir ici !

Et Tom Flip prit mon bras, me poussant dans le parc, refermant doucement la porte de la cabane aux outils.

Nul, certainement, ne nous avait vus y pénétrer. Tout était désert. Ni Miss Bedford ni Edward ne se montraient. La journée s'achevait. La nuit viendrait bientôt.

— Vous allez interroger de nouveau la gouvernante, Tom Flip, la pousser dans ses derniers retranchements ?...

— Je m'en garderai bien, par exemple !... Pour ce qu'elle m'apprendrait !... Elle ne parlerait pas davantage que la première fois... Je préfère poursuivre méthodiquement mes recherches et ne lui parler que lorsque j'aurai réuni contre elle — s'il y a lieu — un faisceau de présomptions suffisantes. Je vous demanderai même de ne rien lui dire de tout cela, Dazergues.

— Il en sera fait selon votre désir. Vous croyez donc à la culpabilité de Miss Bedford, Tom Flip ?...

— Et vous ?...

Je ne répondis pas, cloué par ce coup droit.

Nous avions atteint la maison.

Le détective décréta :

— Nous passerons la nuit ici ; mais, personnellement, j'aimerais mieux coucher au manoir que de loger à l'auberge du village, où je n'éprouve nulle envie de redescendre en ce moment. Nous allons donc, à ce sujet, solliciter l'autorisation de Miss Bedford...

J'eus un petit rire ironique :

— Vous êtes un gentleman, Tom Flip !...

— Et vous un imbécile...

Il tourna brusquement les talons. Je le vis aborder la gouvernante, qui sortait du manoir, lui dire seulement quelques mots. J'entendis même celle-ci lui répondre, de sa voix dolente, et ne faire aucune difficulté pour accepter que nous passions la nuit sous le toit du défunt Sir Ardelton. Il la quitta tout souriant. Elle lui jeta un regard de bête traquée. Puis elle rentra dans la maison, à la recherche d'Edward, sans doute pour lui donner des ordres.

Je rejoignis Tom Flip en courant.

— Où allez-vous ?...

J'ai dit qu'il était poète à ses heures. Il eut un regard circulaire. Les premières ombres du crépuscule voilaient fantasmagiquement le jardin désolé et le château du mort.

— Je voudrais réfléchir en paix, me dit-il. Avez-vous remarqué que, de la chambre de Sir Ardelton, le coup d'oeil est splendide ?... A tout à l'heure !

Et il s'en fut contempler la campagne en compagnie du mort...

La nuit était tombée, violette avec une lune d'argent aux transparences d'opale, lorsque je gagnai la salle à manger où Edward, impassible et stylé, disposait deux couverts ainsi qu'un automate. Tout le parc était noyé d'ombre.

Et Tom Flip n'arrivait pas !... Que faisait-il donc là-haut, dans la chambre de ce mort que Miss Bedford, très fatiguée, avait renoncé à veiller, et quel plaisir trouvait-il — ou quelle utilité — à un si macabre tête-à-tête ?...

Il me rejoignit enfin, et ses yeux brillaient d'un éclat singulier. J'ai dit souvent quelle importance j'ai la faiblesse d'attacher à ce détail, qui m'a toujours prouvé que mon célèbre ami avait alors découvert quelque chose de nouveau...

J'attendis que le valet de chambre se fût retiré et questionnai en m'attablant.

— Miss Bedford ne descend donc pas ?...

— Non. Elle s'en est excusé tout à l'heure auprès de moi et ne quittera pas sa chambre...

— Ah !...

— Elle est très lasse...

— Je le comprends ; je le suppose ; je l'admets...

— Nous bavarderons plus à notre aise...

Edward parut, porteur d'une soupière d'argent dans laquelle fumait un potage à l'arôme fort appétissant. Il la déposa devant nous et se retira sans mot dire.

— J'ai une faim de loup !... dit Tom Flip. Servez-vous...

— Après vous !...

Nous remplîmes chacun notre assiette.

Au bout d'une minute, Tom Flip questionna, la bouche pleine :

— Quelle heure avez-vous ?...

— Mais... fis-je, interdit... il est bientôt 8 heures.

Il s'impatienta :

— Quelle heure exacte ?

Je tirai ma montre :

— 8 heures moins cinq minutes. Mais,

LA VIE COURANTE . . .



HOFRIED

— Et autre chose, jeune homme. Vous êtes prié de ne pas accaparer le salon tous les soirs. Je veux voir la TV.

de grâce, qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Tom Flip vérifia sa propre montre d'un coup d'oeil, et, négligeant son potage qui refroidissait, il répondit d'une voix soudain très grave, volontairement assourdie :

— Cela signifie, *dear boy*, qu'il est en effet exactement 8 heures moins 5 minutes, c'est-à-dire 7 h. 55, à votre montre et à la mienne. Le carillon Westminster — il est très beau, d'ailleurs — qui décore ce mur, là sous nos yeux, indique également 7 h. 55, comme, au reste — je l'ai vérifié — l'indiquent actuellement la pendule du salon et l'horloge de la cuisine.

— Et après ?

— Mais, soyez-en sûr, la pendulette qui est sur la cheminée de la chambre de Sir Ardelton marque en ce moment huit heures vingt-cinq minutes.

— Bon. Et après ?

— Après ? Mais, mon cher ami, si le bracelet-montre de Sir Ardelton n'était point arrêté avec son verre brisé, je crois bien, *by Jove*, qu'il marquerait également huit heures vingt-cinq minutes !...

— Hein ?...

— Yes. Exactement comme la pendulette de la cheminée de sa chambre. Vous ne comprenez pas ?...

— Mal. C'est-à-dire...

Le policier ne me laissa pas achever et conclut d'un air triomphant :

— Par conséquent, *quelqu'un*, ici, dans cette maison, a jugé bon d'avancer d'une demi-heure la pendulette placée sous les yeux de Sir Ardelton, et aussi — j'ai tout lieu de le croire, car il fallait nécessairement que l'illusion fût complète ! — sans doute son bracelet-montre.

— Mais pourquoi ?...

Je me pris la tête à deux mains.

— Pourquoi ?... fit Tom Flip. Procédons de déduction en déduction. Celui ou celle qui fit cela négligea de modifier également l'heure indiquée par les autres horloges et pendules de la maison — et il m'étonnerait fort que ce fût un oubli !... Donc, il s'agissait d'abuser Sir Ardelton sur l'heure exacte, mais après seulement qu'il eût regagné sa chambre...

— Après ?

— *Certainly* : car, auparavant, il eût pu, d'un simple coup d'oeil et par hasard, discerner l'heure exacte dans une quelconque autre pièce de la maison. Vous me suivez, n'est-ce pas ?...

— Oui, oui...

— Well !... Je poursuis : il y a, dans le grand vestibule du rez-de-chaussée, une vieille, *yes*, de très ancienne et remarquable horloge. Elle n'avance ni ne retarde, celle-ci !...

J'eus un rire nerveux :

— Elle va juste ?...

— No : elle est arrêtée.

— Comprends pas !...

— C'est clair, pourtant. Ayant examiné les unes après les autres toutes les horloges et pendules du château, j'en suis arrivé à étudier celle du grand vestibule ; j'ai rôdé autour d'elle un moment ; je l'ai regardée sous toutes ses faces. Et bref, dessous...

Une fois de plus, Tom Flip mit la main dans sa poche et s'écria :

— Regardez ce que j'ai trouvé, mon ami, sous l'horloge du grand vestibule.

Il me tendit un objet banal : c'était un petit tournevis, au manche clair de bois ciré.

Et il commenta :

— D'où je déduis que quelqu'un était occupé, à un moment indiqué, à dérégler l'horloge, et que ce personnage a été dérangé ; dès lors, il a glissé son tournevis sous l'horloge.

— Pourquoi ne l'aurait-il pas mis tout bonnement dans sa poche ?...

— Dans sa poche ?... Et si c'était une femme ?...

— Il n'y a pas plusieurs femmes ici...

— Je le sais bien, et vous ne m'apprenez rien !... Mais vous ne m'ôtez pas de l'idée que la pendule — ou la montre — de Miss Bedford doit, elle, marquer l'heure exacte !...

Je n'eus même pas envie de sourire de cette réflexion, tant le mystère me prenait à la gorge. L'enquête progressait-elle ?... Oui, vue sous un certain angle. Non, considérée sous un autre, les découvertes successives de Tom Flip ne faisant que l'embrouiller...

— Mais comment, interrogeai-je, vous êtes-vous aperçu de cette modification de l'heure dans la chambre de Sir Ardelton ?

— Oh !... c'est bien simple, répondit Tom Flip. Je regardais tomber la nuit... Cela n'en finissait plus... Un horizon splendide !... Mais c'était interminable, et je regardais l'heure aussi. J'ai trouvé la nuit très longue à venir, ce soir !... Evidemment, *puisque je me fais à la pendulette de Sir Ardelton* !... Ainsi me suis-je avisé, tirant machinalement ma montre, que cette pendulette avançait d'une demi-heure.

— Je comprends...

— Ça n'est pas compliqué !

— Non, mais...

La rentrée d'Edward me coupa la parole.

Le domestique portait un plat de poisson du plus agréable effet. Mais il manqua — et c'eût été vraiment dommage ! le laisser choir, tant son trouble fut grand en apercevant le petit tournevis, qui était resté sur la table !...

— Oh ! oh !... dit Tom Flip. Cet objet vous appartient, mon ami ?...

Edward recouvrit son sang-froid, déposa le plat sur la table, à la place de la soupière, se saisit de celle-ci et répondit d'une voix tranquille, sans timbre :

— Oui, monsieur l'inspecteur.

Sa première surprise, aggravée par l'état de nervosité dans lequel chacun se trouvait depuis le matin, venait de se dissiper.

— Eh bien ! je vous le rends, dit Tom Flip en le lui tendant.

— Je vous remercie, monsieur l'inspecteur. Je suis bien heureux de le retrouver. Sa perte m'ennuyait, car je possède toute une trousse de petits outils assortis à celui-ci. Et je me demandais vraiment ce que ce tournevis était devenu !

Je hasardai :

— Ne l'aviez-vous pas prêté à Miss Bedford ?

Tom Flip haussa les épaules et me foudroya du regard, tandis que le valet de chambre répondait à ma question :

— Non, monsieur... Jamais.

Le policier eut un mince sourire, assez sarcastique :

— Ainsi, dit-il, mon garçon, vous vous demandez, comme cela, ce que ce tournevis était devenu ? Eh bien ! je l'ai trouvé sous l'horloge du grand vestibule. Cela ne vous rappelle rien ?...

— Oh ! si, monsieur l'inspecteur !

Et le visage d'Edward s'illumina. Ce fut même la première fois que je le vis sourire, avec confiance et quiétude.

Il n'y avait pourtant pas de quoi !... Mais il paraissait si content de retrouver son tournevis !...

— Si, monsieur l'inspecteur, reprit-il, tandis que son visage glabre, aux favoris grisonnants, recouvrait sa gravité coutumière, et ses gestes leur composition. J'aime à m'occuper de ces petits travaux, lorsque j'en ai le loisir. Mais... ceci me fait souvenir surtout du terrible réveil de Miss Bedford, ce matin ! C'est elle, en effet, vous le savez, qui découvrit notre pauvre maître poignardé dans sa chambre ! Elle poussa un grand cri et m'appela. J'étais précisément occupé à essayer de réparer la vieille horloge, dont le mouvement s'arrête à chaque instant !

L'horloger du village est déjà venu deux fois à ce sujet ; mais ses réparations n'ont pas duré longtemps, et nous sommes si éloignés de toute grande ville, dans ce village perdu !... Le brave homme n'est qu'un artisan...

— Oui. Et alors ?...

— A l'appel de Miss Bedford, je montai immédiatement à la chambre de Sir Ardelton, abandonnant sur place mon tournevis. Par la suite, dans l'affolement général, je ne m'en suis plus soucié. Il est donc à supposer que quelqu'un, probablement un de ces messieurs de la police, ce matin, l'aura poussé du pied en passant, par inadvertance ; ainsi l'outil, oublié, glissa-t-il sous la grande horloge, où monsieur l'inspecteur vient de le découvrir.

— Well !... Reprenez-le, mon ami...

— Je remercie beaucoup monsieur l'inspecteur, dit Edward, en s'en allant de son pas mesuré.

La porte de la salle à manger se referma sur lui.

— Son explication est très plausible, très. Et si naturelle et spontanée !... Non, Dazergues, ne faites pas cette tête-là !... Je ne plaisante pas et n'en ai nulle envie. Car enfin, Edward, coupable de... comment dites-vous donc ?... abîmer vilainement l'horloge ?...

— Saboter !...

— Well !... Cet homme, en train de saboter l'horloge, eût glissé tout simplement l'outil dans sa poche, ainsi que vous me le faisiez remarquer tout à l'heure. Et maintenant, sa déposition appelle une question. *L'homme aux semelles cloutées ne serait-il point l'horloger du village ?*

— Oh !... Et par la même occasion, l'assassin de Sir Ardelton !... Mais oui, parbleu !... Je...

— Pourquoi voulez-vous que l'inconnu aux semelles cloutées soit nécessairement le coupable ?... Parce que Miss Bedford vous est sympathique et qu'Edward vous paraît correct ?...

Alors, à bout de patience, les nerfs noués depuis le matin, j'éclatai et m'écriai, tapant du poing sur la table :

— Mais enfin, Tom Flip, étant donné l'entourage du mort, la situation du château, les quelques détails et circonstances du meurtre que nous connaissons maintenant, enfin, par le diable, de l'homme aux semelles caoutchoutées, de la gouvernante ou du valet de chambre, il faut bien que le coupable soit *l'un des trois*, tout de même !...

Surpris de cet éclat, Tom Flip me contempla vingt secondes en silence, d'un air de souveraine pitié.

Et il laissa tomber, en reprenant du poisson :

— N'est-ce point dans un ouvrage célèbre d'un auteur de chez vous que les trois mousquetaires étaient quatre ?...

La nuit s'écoula sans incident. Dans le silence désolé de la campagne endormie, le manoir escarpé dressait sa sombre silhouette, hallucinante et fantastique.

Pour ma part, je dormis d'un sommeil de plomb, que ne vint troubler aucun cauchemar, ni hanter le fantôme de l'infortuné Sir Ardelton, en dépit de ce qu'on pourrait croire.

Il faut supposer que Tom Flip ne dort pas aussi paisiblement, car, le lendemain matin, à 7 heures, au *breakfast*, il me dit :

— Il était environ minuit lorsque j'ai aperçu une ombre qui rôdait pas très loin du portail, semblant attendre quelqu'un ou guetter quelque chose. Puis elle a disparu quand la lune s'est cachée ; je ne l'ai plus revue ensuite.

— Tiens !... fis-je. Etait-ce l'homme aux semelles cloutées ?...

**Vous vous sentirez MIEUX !
Vous paraîtrez MIEUX !**



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

**MYRRIAM
DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6880, rue Bordeaux

Case Postale, 1391, Place d'Armes,

Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

— Peut-être !... Nous allons nous en assurer, quoique le sol soit plutôt sec.

Dix minutes plus tard, nous dûmes bien nous rendre à l'évidence : des empreintes caractéristiques de semelles cloutées — avec quatre clous manquant à l'une d'elles — étaient inscrites en effet, assez nettement, dans la poussière de la route et non loin du portail.

— Tout cela devient très clair !... m'écriai-je impulsivement. Comme cela se produit souvent en pareil cas, l'assassin est venu rôder cette nuit sur le lieu de son crime.

Mais Tom Flip ne m'écoutait guère. Avisant Miss Bedford qui sortait dans le parc, il la rejoignit aussitôt et après s'être enquis presque ironiquement de la façon dont elle avait passé la nuit, il questionna :

— Pourriez-vous me dire, Miss, à quelle heure Sir Ardelton avait coutume de regagner sa chambre, et à quelle heure il se couchait ?

La gouvernante répondit sans hésiter, mais d'une voix faible, et en fuyant le regard incisif du détective :

— A 10 heures, monsieur l'inspecteur, mon maître rentrait dans sa chambre, et, après quelques minutes de lecture, il se couchait...

Elle avait l'air inquiet, cependant, et, lorsqu'elle releva la tête, tout son visage interrogeait.

Avec une brutalité qui me surprit un peu, Tom Flip alors lui lança :

— Savez-vous, Miss, qu'avant-hier soir, la pendulette posée sur la cheminée de la chambre de votre maître, et sans doute aussi son bracelet-montre, avançaient tous deux d'une demi-heure ?...

Elle se troubla davantage et balbutia :

— Non... euh... non, je l'ignorais, monsieur l'inspecteur. Je ne vois pas quel intérêt... un si léger détail...

Tom Flip n'insista pas.

— Parfait, dit-il. Et saviez-vous, Miss, qu'un revolver chargé était enterré au fond du parc, dans la réserve aux outils de jardinage ?...

Elle devint livide, mordit jusqu'au sang ses lèvres minces et répondit doucement :

— Non, monsieur l'inspecteur, je... je ne le savais pas non plus...

— Fort bien. Une dernière question, please : Sir Ardelton avait-il coutume de faire la sieste, l'après-midi, et vers quelle heure ?...

Elle n'en saisit sans doute pas toute la portée — moi non plus, au reste, du moins sur l'instant ! — car elle répondit d'une voix plus ferme, comme soulagée qu'on ne lui demandât que cela et que l'on parût la tenir quitte du reste :

— Oui, en effet, monsieur l'inspecteur, mon maître se reposait toujours de 2 à 4 heures...

— Je vous remercie, Miss. Vous pouvez disposer.

La gouvernante s'éloigna à grands pas, sans se faire prier. Je la regardai partir : elle titubait.

Lorsqu'elle se fut éloignée, Tom Flip me dit d'un air très satisfait :

— Cette excellente Miss Bedford s'est troublée à l'énoncé de questions embarrassantes, mais elle a répondu franchement à la seule — celle de la sieste — qui pût vraiment la compromettre.

— Je ne comprends pas du tout ! m'exclamai-je avec humeur.

— C'est encore trop confus dans mon esprit pour vous l'expliquer. Mais je crois que je touche au but. Vous saurez bientôt, lorsque j'aurai compris moi-même.

Sur ces mots, Tom Flip me quitta et j'eus l'impression très nette que je finissais par l'importuner. Je n'en questionnai pas moins :

— Où allez-vous donc ?

— Au village ! A tout à l'heure !

L'énigme se dénoua d'un seul coup. Tom Flip rentra deux heures plus tard.

J'étais dans la bibliothèque, et c'est là qu'il vint me rejoindre.

Je devais avoir l'air bien maussade, car il éclata de rire. Tout de suite, je compris qu'il savait. Mais je mis une sorte de point d'honneur — au reste parfaitement ridicule, je le reconnais volontiers — à ne pas l'interroger.

Il se laissa tomber, en face de moi, dans un profond fauteuil de cuir, s'étira avec volupté, croisa ses jambes et me dit, sur un petit ton négligent :

— Grande nouvelle, dear !

Je ne pus résister plus longtemps. En moi, la curiosité l'emporta sur l'amour-propre :

— Eh bien ?... Qu'avez-vous fait ce matin au village ?

— J'ai vu l'horloger. Je lui ai parlé. Un brave homme. Un vieil et honnête artisan. Etranger à tout, je vous le garantis ! Un innocent ! Cela vous déçoit ?

— A peine. Je ne sais plus.

— C'était si simple !

— C'est toujours très simple quand on sait.

— Yes ! Dans la vie, tout est simple et naturel ; mais il faut prendre les choses à leur début. La grande nouvelle que je vous apporte n'a rien d'extraordinaire. Et pourtant !... La voici : on a arrêté ce matin l'homme aux semelles cloutées...

— Allons donc !

— Yes. Sa trace a été retrouvée aisément dans la région ! ses chaussures l'ont trahi ; vous savez bien, les quatre clous manquants ? Mais je n'avais pas besoin de cette arrestation pour venir confirmer ma certitude intime des circonstances particulières dans lesquelles Sir Ardelton a trouvé la mort. Ma conviction était faite. Les aveux de l'homme ont comblé pour moi certaines lacunes, mis en lumière certains détails qui demeuraient obscurs.

— Ah !... il a fait des aveux ?

— Complète.

— Et la clef de l'énigme ?

Tom Flip acheva, les yeux brillants : — La clef de l'énigme, voyez-vous, était dans cette avance de l'heure...

Je haletai :

— Alors, l'homme aux semelles cloutées ?... Comment s'appelle-t-il ?

— Jimmy Bedford.

Je me levai d'un bond, en m'écriant :

— La gouvernante était mariée !...

— No, dit Tom Flip, sans se déranger.

— Quoi ? Jimmy Bedford n'est point son mari et complice ?...

— No ; c'est son frère.

Tom Flip appuya sur un timbre.

Edward parut bientôt.

— Mon garçon, lui dit-il avec douceur, veuillez dire à Miss Bedford de venir me parler.

— Vous reviendrez ici avec elle. Nous l'attendrions s'éloigner.

Je murmurai, dans un sourire :

— Une confrontation ?

— Si vous voulez ! approuva Tom Flip avec un étrange sourire.

Il y eut un court silence, puis il y eut un bruit léger de pas. Et Edward reparut, précédant Miss Bedford.

Jamais la gouvernante ne m'était apparue aussi blême, aussi tremblante, désemparée, et — je dois le dire — aussi pitoyable.

Elle serait tombée si Tom Flip, se levant, ne lui avait lui-même avancé un siège.

Tom avait repris sa place dans son fauteuil, en face de la gouvernante, Edward resta debout, et moi aussi, car j'étais trop énervé pour m'asseoir.

Enfin, Tom Flip prit la parole. Ce fut pour porter le coup de grâce à Miss Suzy Bedford. Il planta ses yeux dans les siens, qui ne se dérobaient plus, et il dit, simplement :

— Votre frère est arrêté, Miss Bedford.

Elle eut un frisson comparable à un spasme, qui parcourut tout son corps chétif. Sa petite figure, grosse comme le poing, se contracta. Ses narines se pincèrent étrangement, et il parut presque que ses traits s'amenuisaient. Mais

elle ne fut même pas surprise ; elle devait s'y attendre depuis si longtemps, à cette nouvelle !...

Elle balbutia seulement, mordillant son mouchoir en tampon :

— Jimmy !...

Ses yeux étaient secs. Elle eut souhaité de pleurer qu'elle n'eût pu y parvenir, tant elle souffrait !...

— Je l'ai questionné, reprit Tom Flip. Il ne m'a rien caché. Il a du remords... Alors, elle hoqueta :

— Monsieur l'inspecteur... Je... ça n'est pas possible !... Jimmy n'a pas tué Sir Ardelton... Mon petit Jimmy !...

— Ah ! vous aussi, vous l'avez cru coupable ?... s'exclama le policier d'un air positivement ravi... Parfait, parfait ; dès lors, je m'explique mieux votre attitude...

Elle le fixa d'un air égaré, et il lui dit, avec sollicitude :

— Soyez rassurée, Miss Bedford. Non ; Jimmy n'a pas tué Sir Ardelton. Tout de même, il n'en était pas capable !... C'est pour le reste qu'il a été arrêté et qu'il a fait des aveux...

La gouvernante fut transfigurée. Elle se mit à pleurer, nerveusement ; mais elle était si contente !... Et elle gémissait dans ses sanglots, eut un leit-motiv qui n'en finissait plus :

— Ah !... merci !... Merci, monsieur l'inspecteur !...

Je regardai Edward, qui me regarda. Il ne restait plus que lui, maintenant !... Lui, le coupable ?... Il paraissait très ému, mais ne bronchait pas. Enfin, il détourna la tête et reporta les yeux sur Miss Bedford.

Celle-ci écoutait parler Tom Flip en frissonnant.

— Jimmy !... disait celui-ci. Il m'a raconté son enfance, votre enfance, et son repentir me paraît sincère... Vous avez trente-huit ans, je crois, Miss Bedford ?... Jimmy en compte vingt-cinq... C'est votre frère, votre « petit frère »... Vous lui avez servi de mère, car vous fûtes tous les deux orphelins de bonne heure... Il avait de mauvais instincts... Ne pleurez pas... Mais vous l'aimez tant, n'est-ce pas ?... Vous fûtes son ange gardien, et il s'en souciait peu !... Vous aviez pour lui toutes les faiblesses, toutes les indulgences !

La gouvernante du mort eut un sanglot plus fort, plus déchirant que les autres, et Tom Flip dut s'interrompre une minute.

— Rassurez-vous, Miss Bedford... Votre frère reviendra dans le droit chemin, j'en suis convaincu ; j'ai trop bien compris à quel point vous l'aimiez pour le lui taire, comprenez-vous ?... En attendant, la police du comté le recherchait depuis quelque temps ; il avait à répondre de nombreux vols de poulaillers, du délit de bris de clôture, et aussi du cambriolage d'un cottage. Une petite fripouille !

Tom Flip se tourna vers moi, expliquant :

— Alors, traqué, sans argent, sans secours, affolé, perdu, Jimmy Bedford est venu implorer aide et assistance de sa soeur, de sa bonne et indulgente soeur ! Celle-ci lui fixa rendez-vous avant-hier soir, vers 10 heures, près du portail. Vers 10 heures : à ce moment-là, Sir Ardelton serait couché... Vous avez compris ? Car Miss Bedford n'avait pas le droit de recevoir son frère au manoir ; ou plutôt, elle ne l'avait plus ; c'est que Sir Ardelton n'ignorait rien de la situation, et... Edward !...

Ainsi interpellé, le valet de chambre sursauta, arraché au ronronnement des mots. Puis il montra un visage attentif, dans une attitude obséquieuse.

— Edward, mon ami, voulez-vous me répéter, pour mémoire, les mots, qu'un jour, vous entendîtes votre maître adresser à sa gouvernante ?...

L'autre récita :

« — ... Non, Miss Bedford, vous avez tort, je vous le répète, d'agir ainsi, et

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	4	2	6	5	3	7	4	2	6	5	3	8	4	2	6
U	S	O	V	U	C	G	O	N	O	N	H	N	Y	R	U
8	2	6	4	7	2	6	5	3	8	4	2	6	5	3	4
E	E	S	E	R	C	A	E	E	G	Z	O	I	V	Q	P
7	2	6	4	3	8	5	6	2	7	8	3	5	2	4	6
O	L	M	L	U	R	R	E	T	S	A	E	A	E	U	Z
7	6	4	7	2	8	5	3	6	4	2	7	5	4	3	6
S	L	S	E	C	N	I	O	E	A	E	S	E	M	P	C
8	4	2	6	5	3	7	8	2	6	4	3	5	7	2	6
D	B	Q	O	C	P	D	E	U	N	I	O	H	E	O	F
7	6	3	8	4	2	5	6	3	7	8	2	6	4	5	7
P	O	R	J	T	N	A	R	T	E	O	A	T	I	N	N
7	3	2	5	4	2	7	8	2	4	8	3	7	2	5	4
S	U	S	C	E	E	E	I	M	U	E	N	S	E	E	X

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller King Features, Inc.

cela ne pourra que vous attirer des ennemis. Pour ma part, tant que je serai vivant et dans votre intérêt même, je m'y opposerai formellement.» C'est tout, monsieur l'inspecteur.

— Well !... Il s'agissait de Jimmy Bedford, des subsides que sa soeur lui allouait, du désir qu'elle caressait de le faire admettre au manoir comme jardinier, et Sir Ardelton, qui avait jugé l'homme, ne voulait rien entendre. Est-ce vrai, Miss Bedford ?

— C'est bien cela.
— Yes ; vous n'auriez pas reconnu cela — ni d'autres choses sur quoi nous reviendrons dans un instant — pour tout l'or du Pérou ! Car, pour vous, il s'agissait de sauver Jimmy, et, longtemps, vous avez cru, en toute sincérité, qu'il était l'assassin de Sir Ardelton. Eh bien, dormez en paix, chère Miss Bedford : votre frère est innocent de cela... Ah !...

Tom Flip se tourna vers le valet de chambre impassible et acheva :

— Ah !... sur ce... à nous deux, Edward.

L'interpellé fit preuve, par toute son habitude, d'un intérêt poli.

— Pourquoi, lui demanda Tom Flip, n'avez-vous rien dit, au cours de l'enquête, sur l'existence de Jimmy Bedford, que vous n'ignoriez pas ? Cela eût activé les recherches, et, ainsi, nous aurions vu, presque tout de suite, qui était l'homme aux semelles cloutées ?

L'autre poussa un profond soupir et répondit :

— Miss Bedford m'avait supplié de n'en rien dire, monsieur l'inspecteur. Elle a tant pleuré ! J'ai eu pitié d'elle. Mais cela me répugnait néanmoins de garder le silence, de laisser impunie la mort tragique de mon maître.

— Ah ! oui ? Vraiment ? Comment conciliâtes-vous ces deux sentiments ?

— Comme Miss Bedford, j'étais convaincu de la culpabilité de ce mauvais garnement de Jimmy. Je promis à la gouvernante de ne rien dire jusqu'au quatrième jour, c'est-à-dire jusqu'à après-demain, laissant ainsi, au coupable, la faculté de prendre la fuite ; après quoi, au soir du quatrième jour, j'aurais révélé les visites nocturnes de Jimmy Bedford à sa soeur, sans toutefois l'accuser formellement du meurtre.

— Vous eussiez été mal inspiré de l'en accuser, Edward, puisqu'il était innocent.

— Sans doute, mais toutes les apparences étaient contre lui.

J'écoutais ce dialogue avec une stupefaction croissante, et je devais montrer un drôle de visage, car Tom Flip sourit en me regardant.

Puis il reprit l'entretien avec le valet de chambre :

— Agissant ainsi, par égard pour Miss Bedford, que vous connaissiez depuis longtemps, vous laissiez donc celui que vous croyiez sincèrement un assassin courir sa navrante et terrible chance !... C'est humain. Je ne saurais vous en blâmer, d'autant moins que vous vous étiez fixé un court délai pour libérer votre conscience. Vous êtes un bon garçon, Edward !

Le domestique s'inclina jusqu'à terre. J'étais sur des charbons ardents. Edward, un bon garçon ? Mais alors ? Tom Flip était en train de l'innocenter, lui aussi ! Au nom du ciel, qui avait tué Sir Ardelton ?

Le grand détective reprit :

— Vous avez rangé votre tournevis dans sa trousse, Edward ?

— Oui, monsieur l'inspecteur, et je vous remercie encore de me l'avoir restitué.

— Vous êtes un homme ordonné. J'ai plaisir à constater que vous n'avez pas menti sur le point de détail. Vous essayiez de réparer la grande horloge lorsque Miss Bedford, venant de découvrir le corps privé de vie et déjà re-

froidi de Sir Ardelton, vous appela. Vous vous élançâtes, et quelqu'un, le lendemain — vous, moi, quelqu'un, ça n'a pas d'importance ! — le poussa, sans y prendre garde, du pied sous le meuble où je l'ai retrouvé. Dites-moi, donc, Edward ?

— Monsieur l'inspecteur ?
— Si vous étiez parvenu à réparer l'horloge, l'auriez-vous avancée d'une demi-heure ?

Cette demande saugrenue parut étonner beaucoup et sincèrement le valet de chambre, qui y répondit de façon négative.

— Je m'en doutais, dit Tom Flip, car vous, mon ami, n'aviez aucun intérêt à abuser votre malheureux maître sur l'heure exacte.

Miss Bedford fit signe qu'elle voulait parler.

— Inutile, Miss ! lança Tom Flip. Il est trop tard, maintenant, pour avouer ; j'ai compris. Je vais vous dire ce qui s'est passé.

Et il exposa, sans se fâcher, d'une voix calme et douce :

— Vous aviez fixé rendez-vous à Jimmy vers 10 heures du soir, près du portail. Ce même jour, Sir Ardelton vous reprocha encore votre dangereuse indulgence à l'égard de votre frère. Vous ne pouviez décommander celui-ci, qui rôdait vous ne saviez où ; ni le faire trop attendre, car il ne se montrait pas toujours commode, même envers vous. Et si Ardelton l'apercevait, ce serait un esclandre ! Dès lors, mettant à profit la sieste quotidienne de votre maître, vous avez avancé d'une demi-heure son bracelet-montre.

— C'est exact, monsieur l'inspecteur.

— Vous couriez évidemment le risque que Sir Ardelton, en se réveillant, s'en aperçût par hasard, d'ici le soir. Petit risque, en vérité ! D'abord, votre maître eût plutôt consulté, le cas échéant, une pendule ou une horloge quelconque de la maison se trouvant sous ses yeux, qui, elle, marquait encore l'heure juste ; ensuite, s'il s'était avisé que sa montre avançait, il l'eût remise à l'heure, et le mal pour vous n'eût pas été grand, car, le soir même, avant le repas, vous gagnâtes la chambre de Sir Ardelton pour avancer également d'une demi-heure la pendulette de la cheminée.

Miss Bedford inclina affirmativement la tête.

Tom Flip conclut :

— Ainsi, tout se passa au mieux de vos desirs ; il n'était que 9 h. 30 au lieu de 10 heures comme de coutume, lorsque Sir Ardelton — vieillard maniaque et méthodique — gagna sa chambre, où il s'enferma. Dès lors, certaine de ne pas être surprise — et vous ne le fûtes pas — vous gagnâtes le parc et retrouvâtes près du portail votre mauvais sujet de frère...

La gouvernante acheva :

— Pauvre Jimmy !... Il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures. Je l'embrassai, lui remis quelque argent, lui fis un peu de morale... Il s'en alla enfin, se perdit dans la nuit du chemin et je rentrai furtivement...

— ...laissant dans le sol — puisque c'était juste après l'averse — l'empreinte très nette de vos talons de caoutchouc « Red Ship », à côté de celle des semelles cloutées des chaussures de Jimmy. Voilà.

Tom Flip s'interrompit cinq minutes. Il se renversa sur son fauteuil et me regarda d'un air goguenard.

Alors, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Tout cela est fort bien !... Mais n'oublions pas que Sir Ardelton est mort !... Qui l'a tué ?...

— Le quatrième mousquetaire... répondit Tom Flip.

Il ne riait pas.

Mais, cette fois, je m'assis.

Nous touchions la fin du drame. Le mystère était résolu.

L'inspecteur Tom Flip, de Scotland Yard, lissait ses ongles en silence. Il releva la tête enfin, regarda Miss Bedford et lui dit :

— Vous aimiez beaucoup votre maître, n'est-ce pas, et lui étiez très attachée ?...

— Oui, monsieur l'inspecteur... Sa mort m'a frappé beaucoup et causé un grand chagrin.

— Je n'en doute pas, Miss Bedford, je n'en doute pas !...

Il lissait toujours ses ongles et paraissait enchanté.

Puis il me dit :

— Allons, Dazergues, mon ami, saluez et songez aux Trois Mousquetaires ! Ils étaient quatre. C'est la même chose.

— Vous vous fichez de moi ?...

Il eut un sourire désarmant :

— Voyons, Dazergues, mon cher ami !... Vous êtes doté cependant d'une intelligence bien moyenne, honorable... Et vous ne comprenez pas ?...

Je serrai les poings.

Il acheva d'exprimer plus clairement sa pensée :

— Les Trois Mousquetaires étaient quatre. Ici aussi, dans cette affaire, ils étaient quatre, en paraissant n'être que trois...

— Comprends pas !

— C'est si simple ! J'ai dit trois : 1° Miss Bedford ; 2° Edward ; 3° l'homme aux semelles cloutées, c'est-à-dire Jimmy Bedford. Trois en cause. Trois que l'on soupçonnait. Rien qu'eux trois. Oui, mais... il y avait un quatrième...

— Ah ! pas vous, tout de même, Tom Flip, je suppose ?

— Je suis hors de cause.

— Pas l'horloger !

— Non, non, non !

Je passai la main sur mon front moite, balbutiai :

— Pas moi, j'imagine ? Hein ? Par exemple ! Pas moi, non !

— Mais non, mon ami, mais non.

— Alors, le quatrième ?

Tom Flip se dressa d'un bond :

— Le quatrième, c'était Sir Ardelton !

Puis le grand policier se mit à marcher de long en large en exposant, déchirant ainsi les derniers lambeaux intacts du voile du mystère :

— Que savions-nous de Sir Ardelton ? Que disait-on de lui dans le village ? Qu'il était un vieil original, vivant en reclus ; un taciturne ; un neurasthénique. C'est pour éviter qu'il attentât jamais à sa vie — ce maître que vous serviez depuis des années avec dévouement et affection ! — c'est bien pour éviter cela, n'est-ce pas, Miss Bedford, que vous avez enterré son brownie au fond du jardin, dans la cabane aux outils, cachette sûre connue de vous seule ?

La gouvernante avoua :

— Oui, monsieur l'inspecteur... J'avais peur.

— Ah ! ah !... fit Tom Flip. Comme c'était simple !... A 9 h. 30, Sir Ardelton rentre dans sa chambre. Se servant tout naturellement de son coupe-papier pris en passant dans la bibliothèque, il coupe les dix premières pages de *La Machine à désintégrer*, qu'il lira avant de s'endormir, tandis que Miss Bedford rejoint clandestinement son frère au fond du parc. Puis Sir Ardelton s'endort.

« A 11 h. 30 environ, il se réveille. Il est hanté de nouveau par son idée d'en finir avec la vie. Il a cherché partout son revolver, déjà, dans la journée, et a fort bien compris qu'on le lui avait caché, et dans quel but ! Alors, dans le grand silence de la maison en-



Rayonnez de Santé et Beauté

**DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?**

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....
Adresse.....
Ville..... Prov.....

LA PIEUVRE AUX YEUX DE VELOURS

par MAXIME VILLEMÉR

No 4

« PARVIENDRA-T-IL jamais à se laver de ce crime ! murmura la mère. — Ah ! Marianne, je le sens, je n'ai plus d'enfant... mon fils est mort pour moi !

Quand sa prière fut achevée, Marianne se releva, comme transfigurée ; sa physionomie s'était quelque peu éclairée, et son front coupé de rides profondes respirait le calme... presque la sérénité.

Elle gagna la fenêtre dont elle releva les rideaux... et ses yeux fouillèrent l'ombre, la nuit très noire.

Et se retournant, elle dit d'un ton tranquille :

— Il s'est enfui — mais j'ai le pressentiment que nous le reverrons un jour.

« L'enfant a eu un moment de folie ; — mais quand on s'appelle Abel de Burne, quand, pendant vingt-cinq ans, on a porté ce nom avec honneur, il est impossible qu'on devienne ainsi subitement un assassin !... à moins toutefois qu'on obéisse à une volonté plus forte que la sienne.

« Et c'est ce qui est arrivé pour Abel ; — une femme, une maudite, nous a pris le cœur de notre enfant, a fait de lui ce qu'elle a voulu qu'il devint !

— Parviendra-t-il jamais à se laver de ce crime ! murmura la mère. — Ah ! Marianne, je le sens, je n'ai plus d'enfant... mon fils est mort pour moi !

Et pendant que ces deux femmes désolées regagnaient lentement leur chambre, Abel s'enfuit dans la nuit.

Une joie profonde inonda son cœur à la pensée qu'il va la revoir, cette Huberte, qu'il va la surprendre, elle qui, comme tant d'autres, a cru sans doute à la réalité de son suicide annoncé par tous les journaux...

Il traverse plusieurs villages encore endormis : Tourquin, Lumigny — et maintenant le voilà sur la grande route conduisant à Marles.

Cinq heures sonnent à la petite église qui lentement sort de l'ombre, et qui bientôt lui apparaît baignée des premières lueurs du jour.

Des paysans déjà levés, et prêts à se rendre aux champs, le regardent passer en échangeant entre eux des propos malveillants pour le voyageur matinal : cette mise déguenillée, ce chapeau complètement déformé, ces souliers éculés... tout lui donne l'aspect peu sympathique d'un chemineau, à ses débuts.

Lui, indifférent, poursuit hâtivement sa route.

« Ce soir je serai à Epinal, pense-t-il, et j'y passerai la journée de demain. »

Il avait résolu de s'arrêter dans cette ville pour acheter d'autres vêtements et faire peau neuve — car jamais il n'eût osé paraître ainsi accourré devant Huberte.

Ensuite il se rendrait à Gérardmer.

Dans cette ville, il connaissait un modeste hôtel où il irait se réfugier pendant quelques jours en attendant que Huberte vint le rejoindre.

Et alors tous deux s'en iraient — Où ?...

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le comte Cyrille de Preuil est complètement ruiné, par suite de la vie extravagante de sa femme, Huberte, cette pieuvre aux yeux de velours, qui a un protégé, l'enseigne de vaisseau, Abel de Burne. Or, la vieille marquise de Preuil est mourante, et elle destine, par testament, toute sa fortune à Denise Duvernoy et sa fille Solange, déshéritant ainsi Cyrille, sa soeur Colette et le petit Jean. Aussi, Huberte, qui n'a d'autre passion que celle de l'or, ourdit-elle l'infâme projet de faire disparaître et la marquise et le testament pour hériter ensuite, légalement, de toute la fortune. Et l'instrument docile de toute cette machination sera naturellement Abel de Burne.

peu importe, pourvu qu'elle soit près de lui !

Abel n'avait qu'une pensée : reprendre la comtesse de Preuil et s'enfuir avec elle...

Il arriva à la gare de Marles juste à temps pour monter dans le train conduisant à Verneuil.

Là, il prit place dans l'express se dirigeant sur Epinal.

Dans cette ville, il s'arrêta et s'installa dans un hôtel situé en face de la gare.

Puis il se rendit dans un magasin où il acheta des vêtements et du linge.

Alors, complètement transformé, il repartit le lendemain pour Gérardmer.

Oh ! comme il sentit son cœur battre en revoyant cette petite ville où il était déjà venu plusieurs fois pour contempler le Val-Rouge — cette résidence d'été des de Preuil...

Huberte ignorait ce détail, car toujours Abel avait entrepris en cachette ces courts voyages.

Dès les premiers jours de son arrivée à Paris, Huberte lui avait tant parlé de cette résidence presque princière qu'il voulait la connaître.

Tout ce qui intéressait cette femme bien-aimée l'intéressait lui aussi ; — c'est pourquoi, alors qu'Huberte habitait le Midi, il était allé bien des fois admirer à Roquebrune la villa des Cygnes qu'elle habitait.

Et en cette minute de joie profonde causée par son retour dans ces Vosges où il va retrouver — et sans doute aussi délicieusement surprendre — celle qu'il aime, il oublie presque la dernière visite faite à sa mère... oublie le crime qui cependant pèse et pèsera toujours sur sa conscience !

Enfin il parvint à Gérardmer.

Comme il n'avait pas de bagages, il gagna à pied un modeste hôtel situé non loin de l'église — l'hôtel du Cheval-Blanc où il était déjà descendu une fois.

Là, il en était sûr, il ne risquait point de rencontrer des connaissances : l'hôtel du Cheval-Blanc, presque uniquement fréquenté par des voyageurs de commerce, était tout à fait inconnu des élégants.

Une petite servante très accorte accourut à sa rencontre, le débarrassa du paquet contenant ses vieux vêtements, et gaiement...

— Monsieur désire une chambre ? Nous en avons une superbe, dont la fenêtre donne sur la place de l'Eglise ; et si Monsieur compte passer ici quelques jours pour visiter le pays, nous pourrions mettre à sa disposition des voitures très confortables, attelées de chevaux vigou-

reux et calmes avec lesquels on peut passer partout sans danger.

Abel avait écouté tout ce verbiage sans répondre.

Machinalement il suivit la servante. Arrivée au premier étage, la Vosgienne s'arrêta devant une porte et dit :

— C'est là, Monsieur désire-t-il voir cette chambre ?

Tout en parlant elle avait ouvert la porte.

Abel entra, jeta un coup d'oeil rapide autour de lui, et parut satisfait ; comme il ne devait rester là que fort peu de temps, cette installation, bien que modeste, était parfaitement suffisante.

— Je serai très bien ici, dit-il en se tournant vers la servante qui venait de déposer le ballot d'effets sur une chaise ; maintenant veuillez, je vous prie, m'apporter de quoi écrire.

Qu'allait-il donc écrire à Huberte ?... Maintenant qu'il avait devant lui le papier et l'encre apportés par la servante, il hésitait ; une peur dont il ne pouvait s'affranchir serrait son cœur comme dans un étouffement.

Et cependant il fallait se presser de prendre une résolution !... Bien que l'affaire fût classée, le Parquet pouvait se raviser et recommencer une nouvelle instruction.

Il écrivit donc à Huberte les quelques lignes suivantes :

« Je suis arrivé ce matin à Gérardmer, et je me suis installé à l'hôtel du Cheval-Blanc.

« Je suis fou de joie à la pensée que je vais vous revoir...

« Je vous attends aujourd'hui, entre trois et quatre heures, à l'observatoire du Phény. Là, mon Huberte bien-aimée, nous trouverons l'ombre et le silence qui nous sont nécessaires pour nous aimer et nous le dire — j'ai le cœur si troublé, si triste depuis que je ne vous vois plus !...

« Abel ».

Il cacheta la lettre, écrivit l'adresse et appela la servante qui accourut aussitôt.

— Voici une lettre que je voudrais faire porter au Val-Rouge, dit-il.

La Vosgienne prit la lettre que lui tendait Abel ; et souriant finement...

— C'est pour la comtesse de Preuil et naturellement il ne faut remettre cette lettre qu'à la comtesse elle-même ?

— Parfaitement. Connaissez-vous un gamin intelligent qui se chargerait de cette commission ?

— Oh ! il ne faut pas se fier à nos montagnards, fit la servante : ces gaillards-là s'amuse toujours en route, et votre lettre ne serait pas remise aujourd'hui.

« Ah ! si ce n'était pas si loin, Kichom-pré...

— Mais ce n'est qu'à un quart d'heure d'ici ; — et si vous vouliez...

— C'est que, voilà... on a besoin de moi à l'hôtel.

Abel prit vingt francs dans sa poche et les tendit à la servante.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la chambrière ; — et sans demander maintenant d'autres explications, elle partit.

Neuf heures sonnaient à l'horloge du château quand elle arriva au Val-Rouge.

Sans rien demander au concierge — le vieux Merluche — elle s'engagea dans la longue allée de pins conduisant à la vieille demeure des de Preuil.

Assise dans l'ombre, Colette avait vu venir la servante, avait aperçu l'enveloppe qu'elle dissimulait dans sa main ; — et elle allait s'avancer pour se faire remettre cette lettre — sans aucun doute une lettre d'un fournisseur — quand Huberte apparut tout à coup au détour d'une allée.

La servante reconnut la comtesse, et lui tendit la lettre.

Pas un mot entre ces deux femmes.

Huberte eut tout de suite l'intuition que cette missive lui apportait quelque fâcheuse nouvelle.

Avant de l'ouvrir, elle éprouva comme un éblouissement... elle venait de reconnaître l'écriture d'Abel de Burne.

« Oh ! ce suicide... simple comédie ! et défaillante, elle tombe sur un siège bas placé près de la fenêtre qu'elle ouvre, car elle se sent étouffer.

Elle lit et relit les lignes que nous connaissons... et ce cri s'échappe de sa gorge enfiévrée :

— Il vit !... Il vit !... Il vient me retrouver !... Il m'attend ! Il veut me reprendre ; je suis désormais la proie qu'il convoite !

Alors, elle a un mouvement de révolte :

« Eh bien ! soit !... J'irai ! » pense-t-elle.

Quand elle descendit pour déjeuner, elle avait repris son visage calme de tous les jours ; aussi vainement Colette chercha-t-elle à découvrir sur ce front pur la trace des émotions ressenties tout à l'heure.

Après le déjeuner, elle alla, comme tous les jours, faire une promenade au parc en compagnie de Cyrille et du petit Jean.

Devant eux l'enfant courait, heureux ; mais bien vite il revenait vers son père et sa mère en poussant des cris de joie s'il avait le bonheur de prendre un papillon ou de cueillir une odorante fleur.

Mais toute cette gaieté de l'enfant ne suffisait point à faire sourire le père.

A la suite des événements tragiques qui s'étaient déroulés à l'hôtel de la rue de Babylone, Cyrille avait éprouvé une telle commotion que sa santé déjà chancelante s'altéra davantage.

Ni le brillant héritage qui venait de lui échoir — héritage qui lui enlevait à tout jamais ses soucis d'argent — ni les tendresses de Colette et les affectueuses caresses de Jean, ne parvenaient à déridier ce front plein de sombres pensées.

Commencé dans l'édition du 5 juin 1954.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Huberte ne lui demandait point la cause de toute cette tristesse — elle la connaissait.

Depuis le terrible drame elle se retirait chaque soir dans sa chambre, fermant sa porte à ce passionné qui se consumait du désir de prendre sa femme dans ses bras.

Résolument elle s'était affranchie d'un tel amour ; son cœur desséché, qui n'avait encore battu pour personne, s'était à jamais fermé pour l'homme dont elle portait le nom...

La Pieuvre n'avait d'autre passion que la passion de l'or ; et c'est pour assouvir cette soif de luxe qu'elle n'avait pas hésité à perdre complètement deux hommes : Abel de Burne d'abord, Pascal Aubertot ensuite — car elle savait bien que ces malheureux, dont la conscience était rongée par de tels remords — étaient condamnés à une mort prochaine...

Très calme, les yeux obstinément fixés devant elle, c'est à toutes ces choses qu'elle songeait, et dans son esprit s'ébauchaient des plans machiavéliques.

Tout d'abord, il fallait aujourd'hui même se débarrasser d'Abel de Burne ; ensuite viendrait le tour de Pascal Aubertot. Oh ! celui-là — elle en était sûre — ne survivrait pas à ses dédains ; peut-être n'en arriverait-il pas au suicide, mais il quitterait certainement Gérardmer... et dès lors, elle n'entendrait plus parler de lui.

Dans son égoïsme féroce, elle ne songeait point à cette délicieuse Geneviève, à cette gentille petite Micheline, qui seraient alors réduites l'une et l'autre à un complet abandon, à une affreuse misère ! peu lui importait !... Elle était parfaitement résolue à briser tous les obstacles qu'elle rencontrerait sur sa route !...

La soif de l'or et le désir de briller dans les salons du faubourg Saint-Germain allaient lui donner toutes les audaces.

Puis, qui sait... peut-être serait-elle bientôt veuve... Cyrille s'affaiblissait si rapidement ! Alors, elle serait maîtresse de cette immense fortune et pourrait en disposer à sa guise... tout au moins jusqu'à la majorité de son fils dont elle serait certainement nommée tutrice.

Et c'est à toutes ces choses qu'elle songeait près de ce mari qui l'adore et qui la couve des yeux.

De ses bras, elle s'échappe maintenant tous les jours. Le souffle empoisonné de ce malade la dégoûte, lui donne des nausées ; elle rêve à d'autres amours, aux affolantes passions qu'elle peut encore inspirer et qu'elle voudrait, ne fût-ce qu'une fois, ressentir.

Deux heures sonnèrent.

Huberte rebroussa chemin.

— Vous rentrez déjà ? fit Cyrille avec un triste sourire ; on est si bien, cependant, dans ce parc, parmi ces sapins et ces sources...

— Il faut que je sorte, mon ami, que j'aille à Gérardmer, j'ai de nombreuses commandes à faire chez divers fournisseries.

— Vous emmenez Jean ?

— Je préfère vous le laisser, fit-elle avec indifférence, vous êtes toujours si seul...

Cyrille ne répliqua rien ; il prit Jean par la main et continua sa promenade.

Elle, très pressée, regagna sa chambre et procéda hâtivement à sa toilette.

Une demi-heure après, vêtue d'un très élégant costume de crêpe noir, — car elle portait le deuil de la marquise de Preuil, — elle sortit et, sans rencontrer personne, gagna la route de Kichompré à Gérardmer.

Parvenue à la jolie petite ville, elle prit une voiture et se fit conduire au pied de la montagne au sommet de laquelle se trouve l'observatoire du Phény.

La elle paya son cocher et le renvoya.

Puis elle commença à gravir les rudes sentiers conduisant à l'observatoire.

Ce but enfin atteint, une vue superbe frappa ses regards : des montagnes s'enchevêtraient dans un désordre sauvage, des ravins aux pentes abruptes, des champs brûlés par les vents, des chaumières, les unes perchées au sommet des monts, les autres blotties au fond des vallées...

Depuis longtemps Huberte connaissait ce superbe panorama s'étendant tout là-bas, jusqu'aux crêtes dentelées des Alpes ; aussi n'y jeta-t-elle qu'un regard de profonde indifférence.

Blotti dans l'ombre, Abel l'avait tout de suite aperçue.

Tremblant, il s'approcha.

Elle le vit venir, et se redressa vivement.

— Ah ! c'est vous ! dit-elle — c'est vous !...

Et d'une voix âpre...

— Vous me donnez là un singulier rendez-vous ; — vous n'avez donc pas songé qu'en cet endroit les promeneurs sont nombreux, et que nous pouvons être le point de mire de tous ces désœuvrés.

Il lui prit la main ; et tous deux descendirent un sentier rocailleux conduisant à une cahute à moitié démolie par les vents.

Effrayée, Huberte recula.

— Comme je suis arrivé à l'observatoire longtemps avant vous, expliqua Abel, j'en ai profité pour chercher dans les alentours un endroit où nous puissions être seuls, bien seuls — et alors j'ai découvert cette cabane où je m'empresse de vous conduire.

— Pour me raconter votre mystérieux suicide ? fit Huberte avec un sourire de froide ironie ; pour me dire toute l'histoire de cette mort qui n'était qu'une odieuse comédie...

— Je ne vous comprends pas. Il y a quelque temps, je le sais, une note a paru dans les journaux annonçant mon suicide ; j'ai eu connaissance de cette note, mais je n'ai pas jugé utile de la démentir... et vous savez aussi bien que moi pour quelles raisons j'ai agi ainsi.

Assise à l'ombre, sur un banc de bois vermoulu accoté à la muraille, Huberte maintenant demeurait silencieuse, re-

gardant distraitemment autour d'elle cette cabane à demi effondrée, cet homme qui, immobile devant elle, la buvait des yeux.

— Ainsi vous êtes vivant, bien vivant, fit-elle en se redressant ; je vous en fais tous mes compliments.

« Et cependant pour tout le monde, Abel de Burne est mort et enterré. Vous voilà donc rayé du nombre des humains, et désormais vous êtes à l'abri de la justice ; — vous pouvez donc braver l'opinion publique et recommencer une nouvelle vie, sous un autre nom.

— Mais pour vous, je suis et restera toujours Abel de Burne ! fit-il, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme — car de suite il avait compris que cette femme se dérobaient, cherchait le moyen de s'enfuir.

Huberte ne répliqua pas.

— Grâce à moi, vous êtes riche, reprit le jeune homme après un long silence. Aussi bien que moi, vous savez ce que j'ai fait pour vous ! Pour vous que j'adorais, que j'adore encore, je suis devenu criminel, j'ai étranglé une vieille femme ! Sans pitié, j'ai assisté à son agonie, n'ayant qu'une pensée : vous... toujours vous !

« La promesse que je vous avais faite, je l'ai tenue ! Vous vouliez ne pas déroger, vous vouliez être riche... et pour parvenir à ce but il suffisait tout simplement de prendre un testament !...

« Alors, je l'ai pris, ce testament, et je vous l'ai donné !

— C'est parfaitement exact.

— Et sans doute vous connaissez les clauses que renfermait ce testament ?

— Je les connais...

— Moi aussi je les connais : sitôt en ma possession, je l'ai ouverte, cette enveloppe noire contenant ce testament qui allait me coûter toute une vie de remords, toute une vie d'honneur !...

— Et vous avez lu ?

— J'ai lu. Mais après en avoir pris connaissance, j'aurais dû envoyer ce testament au parquet, car en vous le donnant je déshéritais en même temps une femme que j'avais aimée autrefois, et une adorable enfant... ma fille à moi !

« J'étais donc deux fois coupable ; — pour vous, Huberte, j'ai été deux fois criminel !

Elle haussa les épaules et eut un sourire de cruelle ironie.

— Où voulez-vous en venir ? fit-elle en se levant ; que voulez-vous de moi ?

— Ce que je veux de vous ?

— Oui... parlez, mais parlez donc !

— Et vos promesses ? s'écria-t-il en lui serrant le bras avec violence. Vous demandez ce que je veux de vous ?... mais ne vous souvenez-vous donc plus du pacte que nous avons conclu ?

— Il y a tant de choses que l'on promet et que l'on ne peut tenir ! fit-elle avec violence. D'ailleurs je ne vous ai pas dit d'assassiner, je ne vous ai pas commandé ce crime, moi — et jamais je n'aurais pensé que vous en arriveriez là...

— Que n'aurais-je point fait pour vous... je vous aimais tant ! Certes non, vous ne m'avez pas dit de tuer ; mais vous m'avez inculqué l'idée du crime en faisant luire à mes yeux l'amour qui en serait le prix en inondant mon cœur d'une joie intense et profonde à la pensée de la vie à deux qui désormais serait la nôtre !...

— La vie à deux !... la vie à deux !... mais je suis mariée... moi !

— C'est au moment où il s'agit de payer votre dette que vous vous souvenez que vous êtes mariée ! Cependant vous n'y songiez guère autrefois quand, blottie dans mes bras, vous me juriez un amour éternel !...

« Ah ! vous ne savez pas ce que j'ai encore fait pour vous, Huberte ! — Eh bien, je suis allé voir la marquise de Burne, ma mère, et je lui ai demandé de me rendre des comptes...

« Pressé de questions, le cœur bourrelé de remords, je lui ai avoué mon crime ! — et peut-être ne survivra-t-elle pas à ce monstrueux aveu !

« Et je l'ai quittée après avoir reçu de ses mains une soixantaine de mille francs qui me revenaient de mon père. Avec cette somme, Huberte, nous pourrions refaire notre vie ; — nous quitterons la France, nous irons nous réfugier dans un pays où je saurai bien trouver une situation... et nous connaissons encore le bonheur !

— Vous êtes fou ! — Mais alors, cette fortune que votre crime m'a procurée... à qui donc profiterait-elle ?

— A votre enfant. — N'était-ce point à lui que vous songiez quand vous me montriez le chemin de l'hôtel de la rue de Babylone ?

« Je crus, moi, que vous seriez heureuse d'arracher votre petit Jean à la misère — heureuse aussi de fuir avec moi... sans regrets et sans remords, puisque vous ne laisseriez derrière vous que des heureux !

— N'espérez-vous pas tout simplement qu'il me serait possible d'emporter avec moi la moitié de cette fortune ainsi reconquise ? fit-elle d'un ton acerbe. Je crois, quant à moi, que vous n'auriez certainement pas commis ce crime si vous n'aviez pas supposé qu'il pouvait vous profiter, à vous aussi. Ah ! vraiment, vous avez pensé à tout !...

— Huberte !...

Et, la rougeur au front, il tombe sur un siège, accablé.

— Huberte, reprit-il en essayant lentement la sueur qui coulait sur son visage, vous venez de m'accuser d'une pensée déshonorante... plus déshonorante encore que le crime que j'ai commis !

« C'est la folie de la passion qui m'a rendu criminel, mais non la cupidité !

— Soit, je veux bien croire que vous étiez fou ; — mais rien ne m'oblige maintenant à associer ma vie à celle d'un fou !

« L'amour, que je sache, n'est pas éternel — et maintenant je ne vous aime plus ! D'ailleurs, moi aussi je suis bourrelé de remords ; — et pour racheter le crime que vous avez commis je veux rester avec mon mari et mon fils.

« Rien n'est plus naturel, rien n'est

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Un individu, accusé de vol, peut-il être condamné sur le seul témoignage d'un complice ?

Trois suspects comparaissent devant un Jury des Assises. On les accuse du vol d'un coffre-fort.

Toute la preuve de l'accusation consiste dans le témoignage d'un autre individu. C'est un chauffeur de taxi. Il affirme avoir été requis par les trois accusés de transporter le coffre-fort volé. Dans le taxi du témoin, en dessous du siège avant, on a retrouvé des billets de hockey pour une valeur de \$80. Ces billets se trouvaient précisément dans le coffre-fort avant le vol. N'ayant pu expliquer leur présence, le témoin devient par le fait même également suspect. Il n'a pas été accusé cependant. Le procureur des accusés ne tarde pas à mettre en relief cet aspect de la cause.

Sous le feu roulant des habiles questions de cet avocat, le témoin accusateur reconnaît également avoir été condamné déjà pour vols avec effraction et pour batterie.

Deux des accusés témoignent aussi. L'un d'eux jure ne jamais avoir vu ni connu ses coaccusés ; pas plus que le témoin de l'accusation. Un autre accusé le corrobore.

Ces accusés doivent-ils être déclarés COUPABLES ou NON du vol du coffre-fort ?

NON-COUPABLES ! a décidé les Jurés, dans un verdict rendu à Montréal, le 19 mars 1954.

LE COIN DU BRICOLEUR.

Un lampadaire

par GERARD DE MONTIGNY,
ELEVE de 4^e ANNEE, ARTISANAT
ECOLE DU MEUBLE

Pour celui qui aime le style moderne, voici un lampadaire conçu de manière à servir de table de bout et aussi d'étagère, dans une salle de jeux ou une chambre d'enfant.

Procédé de construction.

Cette lampe devra être fabriquée en bois dur, érable, merisier ou cerisier, de préférence, en tenant compte des principes de la menuiserie. Pour en rendre l'exécution plus rapide, un plan préparé en vraie grandeur sur papier d'emballage est l'idéal.

Exécution.

On commence à assembler le dessus de la table avec la petite étagère puis viennent les pieds de devant et le montant de la lampe qui supportera l'abat-jour. Toutes ces pièces sont assemblées avec colle, goujons et vis, tel qu'indiqué sur le plan. A noter que le soin apporté à ce travail rehaussera l'apparence du meuble. La construction du montant de la lampe, qui sert à la fois de pied et d'armature, nécessite donc une perforation pour faire passer le fil électrique qui doit être recouvert d'un bon isolant. Pour cela, il faudra pousser une rainure de $\frac{1}{4}$ " de profondeur par $\frac{1}{4}$ " de largeur à l'aide d'un bouvet. Quant aux autres parties où devra passer le fil on se servira d'une mèche à bois.

Outillage nécessaire.

Egoïne de travers, egoïne à refendre, rabot, villebrequin, mèche, trusquin, équerre, ciseaux à bois, maillet, serre-joints, bouvet.

Liste de débit.

1	pièce	de	$\frac{7}{8}$ "	x	19"	x	25"
2	"	"	1"	x	3"	x	19"
1	"	"	1"	x	3"	x	59"
1	"	"	1"	x	5"	x	11"
1	"	"	$\frac{3}{4}$ "	x	9"	x	19"
1	"	"	$\frac{3}{4}$ "	x	8"	x	19"

Finition.

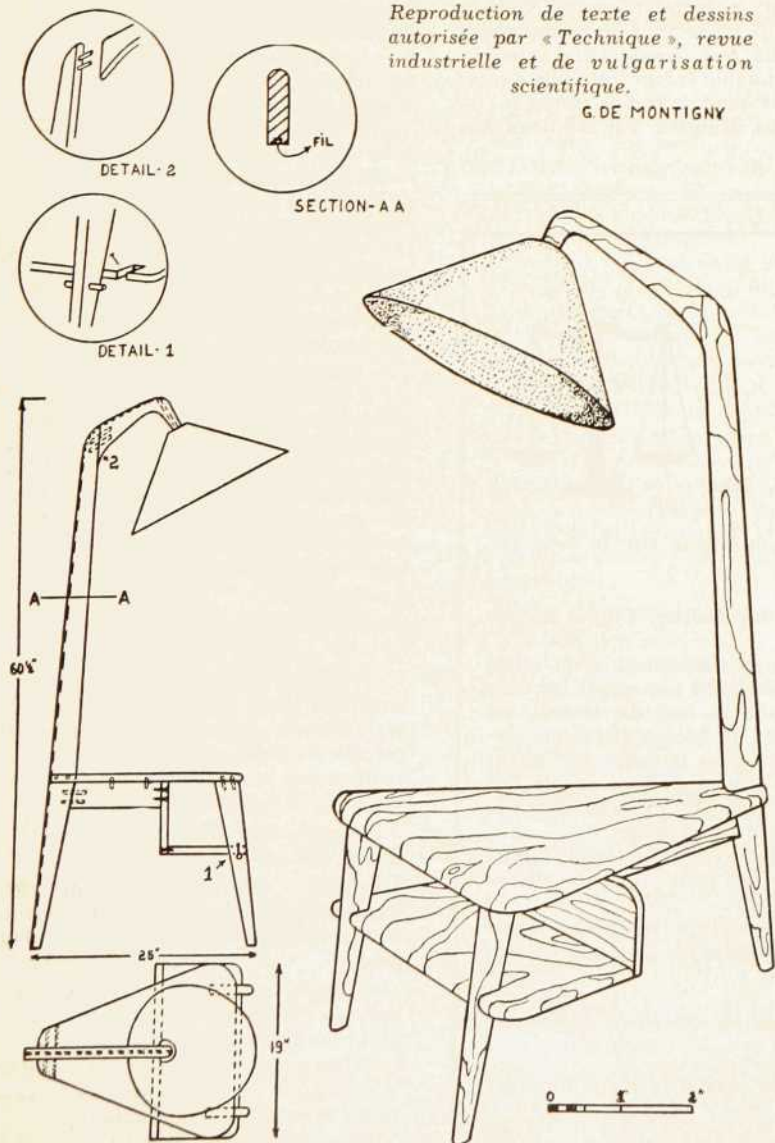
Après un bon polissage au papier sablé $\frac{1}{2}$, 0, 00, 000, on pourra finir le lampadaire au shellac blanc et le cirer ensuite, après que les surfaces auront été bien polies à la laine d'acier très fine. On peut utiliser de la cire à plancher ordinaire ou de la cire d'abeille diluée dans de la térébenthine.

Abat-jour.

On peut se le procurer dans la plupart des magasins ou encore le fabriquer soi-même pour un prix modique.

Reproduction de texte et dessins autorisée par « Technique », revue industrielle et de vulgarisation scientifique.

G. DE MONTIGNY



plus logique — et vous ne pouvez blâmer ma détermination.

« Croyez-moi, séparons-nous, suivons chacun notre route. Partez, quittez la France et gagnez le Nouveau Monde. Là vous vous referez une vie nouvelle, vous vous marierez, vous aurez des enfants... et cette période néfaste de votre vie sera bien vite oubliée, ne sera qu'un affreux cauchemar auquel vous ne songerez plus !

Et comme elle voulait partir...

— Non, non, s'écria-t-il en la saisissant dans ses bras, ne m'abandonne pas... reste avec moi ! Cette nuit nous quitterons Gérardmer, et demain la France ; — sois à moi, toujours... je t'aime !...

Il la serre passionnément contre sa poitrine ; mais elle résiste à ses étreintes, fuit ses baisers.

Tout à coup un bruit de pas frappe leurs oreilles.

Brusquement ils se séparent.

Et Huberte murmure :

— On nous écoutait... nous sommes perdus !

— Qu'importe ! fit-il d'une voix sourde, qu'importe... si tu es perdue avec moi !

— Oh ! j'ai peur !... j'ai peur ! Quelqu'un était là, blotti derrière cette muraille... et il nous a vus, nous a entendus ! Ah ! maudit, maudit... c'est toi qui m'as perdue ! — Je te hais ! s'écria Huberte.

Elle partit en lui criant ces paroles qui résonnèrent lugubrement dans le silence de la nuit commençante.

Longtemps il entendit le bruit des pas de cette femme sur les pierrailles du chemin — puis plus rien.

Alors, il se laissa tomber, accablé, sur l'unique banc de la masure, et il enfonça sa tête dans ses mains.

Maintenant il ne craignait plus rien, plus rien. On pouvait venir l'arrêter là... il ne se défendrait même pas : la souffrance qu'il venait d'éprouver le laissait indifférent à tout !

Longtemps il resta dans un état de complète prostration ; — puis enfin il sentit s'apaiser peu à peu la surexcitation de ses nerfs.

Qu'avait-il donc dit à la jeune femme pour qu'elle se soit ainsi enfuie, lui criant sa haine !...

Sa haine ! — et cependant cette ravissante créature l'avait aimé ! Ne l'avait-il pas serrée bien des fois dans ses bras ? Ne s'était-elle pas donnée toute, là-bas, dans cette petite chambre de Villefranche où chaque jour elle venait le retrouver ?...

Elle mentait donc alors ? — elle avait donc toujours menti !...

Puis, qui sait... peut-être ne cherchait-elle tout simplement qu'à passer son temps, qu'à tromper son cœur !...

Et c'est pour cette femme qui toujours s'était moquée de lui, qui toujours lui avait menti, qu'il avait brisé sa vie, foulé aux pieds son honneur, qu'il avait brisé le cœur de sa mère — cette noble femme qu'il avait désespérée, et qu'il avait quittée sans promesse de retour !...

Mais la passion qui le dominait encore complètement jetait un voile sur l'acte abominable qui l'avait conduit à une telle déchéance morale.

La nuit était venue.

Abel voulut faire quelques pas, sortir de la cabane ; — il ne le put : ses pieds semblaient rivés au sol glaiseux de la hutte.

Il resta là longtemps, des heures sonnèrent, lentes aux églises environnantes, sans qu'il parvint à se ressaisir.

Puis, vaincu et terrassé par la fatigue, il ferma les yeux et s'endormit profondément.

Ce repos lui fut salutaire.

Quand il s'éveilla il essaya de se souvenir, de revivre la scène tragique de tout à l'heure ; — mais son esprit enfiévré ne répondit point aux efforts de sa volonté, et ce n'est que très vaguement qu'il put se rappeler à la suite de quelles circonstances il s'était rendu

dans cette hutte de bûcheron blottie au fond d'un ravin.

Confusément il se souvenait de sa fuite de Paris, de sa descente du train à la gare de Guérard, de ses courses folles dans les villages qu'il devait traverser pour arriver à la Celle-en-Bas... chez sa mère !

Puis, en quittant la maison de la marquise de Burne, sa marche rapide en pleine nuit, son arrivée à la gare de Marles... et sa joie en s'installant, en gare de Verneuil, dans le train qui devait le conduire vers les Vosges !

Quelle ivresse, alors, de courir rejoindre cette femme adorée qui certainement devait l'attendre...

Et quelle ivresse aussi en arrivant à Gérardmer, en se rendant à cet observatoire du Phény où il avait donné rendez-vous...

Dans l'esprit du malheureux tous ses souvenirs se heurtent, se confondent — la lumière ne se fait point encore.

Puis enfin, il reprend lentement conscience de la réalité ; — et alors il lui semble être près d'une tombe à peine refermée... la tombe d'Huberte !

Sur un lit de bruyère disposé dans un coin de la cabane il est tombé éperdu et il sanglote, sanglote, jusqu'au moment où, brisé par tant d'émotions, vaincu par la fatigue, il s'endort profondément.

Quand il s'éveille, les premières lueurs du jour commencent à illuminer la crête des monts.

D'un coup d'oeil il explore l'intérieur de la cabane — et alors, dans l'ombre il aperçoit allongée à même le sol, une forme humaine auprès d'un panier renfermant quelques croûtes de pain.

La loque humaine ne bouge pas ; — c'est un tout petit corps de femme, chétif et menu comme celui d'un enfant.

Abel de Burne se redresse, se met sur ses jambes encore quelque peu tremblantes, et regarde cet être dont il perçoit distinctement les ronflements légers — et il ne peut se défendre d'un sentiment de pitié.

« Allons, pense-t-il, il est temps de regagner Gérardmer — il ne faut pas que cette femme me voie ! »

Déjà il va l'atteindre lorsqu'il sent tout à coup une main se poser sur son épaule.

Il se retourne brusquement. La loque humaine s'est redressée — et une voix douce murmure :

— Je ne dormais pas, mais je faisais semblant. Je vous regardais... et dans l'ombre votre visage semblait être de la cire... et votre corps tremblait.

« Certainement, pour arriver là, pour être tombé dans un tel accablement, il faut que vous ayez été bien malheureux.

« Depuis que vous êtes entré dans cette hutte, qui est à moi, je vous suis des yeux.

« Puis aussi, hier, près de l'observatoire du Phény, dans l'ombre des pins, je vous ai vu en compagnie d'une jolie dame que je connais bien... et que vous avez conduite ici.

— Alors, c'est vous qui avez entendu notre conversation ? fit Abel subitement rassuré — c'est vous qui nous écoutiez, cachée derrière la muraille ?

Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, ce n'est pas moi ; — une autre femme était là, blottie dans l'ombre de ces pins.

— Et quelle est cette femme ?

— Je ne la connais pas. Je n'ai remarqué que sa taille élancée, et sa lourde chevelure blonde. D'ailleurs elle n'est pas restée longtemps, et bientôt je l'ai vue s'enfuir à pas pressés, et descendre le sentier en courant, comme si elle avait été poursuivie par quelque fantastique fantôme.

— Et... bien vrai... vous ne la connaissez pas ?

— Je n'ai pas vu son visage ; — quand elle est arrivée ici la nuit tombait déjà.

Et dans un geste large montrant le ciel couvert d'épais nuages noirs...

— Quand le temps est aussi sombre qu'aujourd'hui la nuit vient de bonne heure.

Abel, toujours immobile, ne pouvait maintenant trouver une parole; — il avait peur!... — Qui donc était cette inconnue qui avait surpris l'odieux secret du crime commis... qui donc?

Et qui donc aussi était cette femme qui en ce moment se tenait devant lui, cette misérable qui certainement avait, elle aussi, entendu sa conversation avec Huberte?... —

— Et vous, demanda-t-il, nous avez-vous écoutés?

Elle leva sur lui un regard chargé de reproches; — puis elle secoua la tête... et très bas:

— Vous vous trompez étrangement, dit-elle. J'avais bien autre chose à faire qu'à venir écouter vos propos — doux propos d'amour, sans doute; j'avais à entendre le murmure des sources, le chant des rossignols et les derniers cris des oiseaux de passage.

Elle parlait comme dans un rêve, cette femme; — et lui, toujours blotti dans l'ombre, examinait attentivement cette tête nue, ces cheveux gris ébouriffés par le vent, cette pâle figure éclairée par deux yeux d'un noir de ténèbres.

Très bas il demanda:

— Vous vivez là, toute seule?

— Toute seule, avec les souvenirs d'un passé de misère, fit-elle; et vous... qui êtes-vous?

Elle interrogeait maintenant — et lui ne s'en formalisait pas.

— Qui je suis? dit-il — je suis un homme bien malheureux, bien à plaindre.

— Chagrin d'amour sans doute! murmura-t-elle en haussant les épaules; — croyez-moi, jeune homme, vous guérez bien vite: à votre âge tout s'oublie...

Tout en causant, elle avait allumé une petite lampe qu'elle venait de sortir d'un vieux buffet disloqué, remisé dans un coin; — puis elle éleva cette lampe à la hauteur du visage d'Abel de Burne, et un sourire plein de tristesse crispa sa bouche édentée.

— Voulez-vous me donner votre main? fit-elle. Je vais vous dire votre avenir, vous dire aussi ce que deviendra l'amour dont votre cœur est plein.

Elle prit la main que machinalement il lui tendit, examina attentivement les doigts, le pouce en particulier... et poussa un cri de surprise, effrayée.

— Oh! fit-elle — Oh!...

Et, penchée vers lui, d'une voix sourde, elle murmura:

— Vous êtes un assassin... votre pouce l'indique. Vous avez tué... ou vous tuerez un jour! — croyez-moi, jeune homme, vous n'échapperez point à votre destinée!

Très pâle, Abel de Burne se redressa; — d'un geste brusque il jeta à terre la lampe qu'il tenait à la main et il quitta la cabane.

Il dévala les pentes abruptes de la montagne sans oser regarder en arrière, se bouchant les oreilles pour ne plus entendre cette voix qui lui arrivait encore lointaine, lui criant: « Vous avez tué... ou vous tuerez un jour! »

Sitôt parvenu à l'hôtel du Cheval-Blanc, il monta vivement à sa chambre et se fit servir à dîner; — et le soir même il reprit le train pour Marseille.

Qu'allait-il faire à présent? — il l'ignorait lui-même.

X

SUR le seuil de la grille du Val-Rouge, Colette, tout en surveillant les jeux du petit Jean, attendait le retour d'Huberte.

— Comme vous rentrez tard! dit-elle à sa belle-soeur qui arrivait tout essoufflée par une marche rapide; — l'heure du dîner est passée — et Cyrille

s'étonne que vous ne soyez pas de retour.

— Chaque fois que je vais à Gérardmer, je rencontre des amis — et avec eux je m'oublie dans le feu de conversations intéressantes.

— Ah! vous venez de Gérardmer?...

— Vous le savez bien.

Colette ne protesta pas; — tenant le petit Jean par la main, elle descendit l'allée de pins conduisant au château où Huberte, qui avait hâte de se dévêtir, les avait précédés.

Quand elle pénétra avec l'enfant dans la salle à manger elle trouva Cyrille et Huberte déjà à table.

Sur le visage de la comtesse ne se reflétait aucune émotion pouvant faire comprendre qu'elle venait d'avoir une explication orageuse.

Elle dina de fort bon appétit, raconta les visites qu'elle avait faites à plusieurs fournisseurs, et finalement parla de sa courte excursion à l'observatoire du Phény, où elle s'était fait conduire par un cocher de Gérardmer.

Toutes ses précautions étaient bien prises, et maintenant elle n'avait plus peur. Ses craintes s'étaient évanouies devant le calme regard de Cyrille et de Colette.

Le bruit entendu derrière la masure où Abel et elle s'étaient réfugiés, ne l'inquiétait plus; — c'était sans doute une hallucination causée par la terreur qu'ils éprouvaient tous deux dans cet abri ouvert à tous les vents, et où il était si facile de venir les surprendre.

Elle mentait, elle mentait effrontément; — et Cyrille, confiant, la regardait avec amour. Elle était si belle, si captivante, cette femme! — comment pourrait-on résister à cette sirène aux yeux de velours... Après le dîner, qui dura plus longtemps que d'habitude, le comte et la comtesse de Preuil descendirent au parc et, bras dessus bras dessous, se promènèrent longtemps dans les allées ombrées.

Huberte, à cette heure, supportait presque volontiers les tendresses de son mari, car depuis l'entretien décisif qu'elle venait d'avoir avec Abel de Burne elle se sentait revivre.

Néanmoins, vers neuf heures, elle remonta à son appartement.

Comme elle arrivait sur le seuil de sa chambre, elle trouva Colette qui, immobile, l'attendait.

— Je désirerais vous parler, dit la jeune fille.

— A moi?

— A vous!...

— Si tard? — ne pouvez-vous donc remettre à demain l'entretien que vous me demandez?

— Ce que j'ai à vous dire est extrêmement grave.

— Mais vous me faites peur! fit Huberte en riant nerveusement.

— Votre terreur est justifiée: — votre conscience doit être troublée par bien des remords!

Et toutes deux, face à face maintenant, dans la chambre close, s'examinèrent en silence.

— Supprimons tout préambule, dit enfin Colette. Je sais où vous êtes allée aujourd'hui, car je vous ai suivie. J'ai vu la servante de l'hôtel du Cheval-Blanc vous remettre une lettre — et aussitôt j'ai eu le pressentiment que par cette lettre on vous donnait un rendez-vous au cours duquel devaient être traitées des choses fort graves.

— Alors?...

— Alors j'ai quitté Val-Rouge presque en même temps que vous et j'ai, moi aussi, gagné Gérardmer.

« Vous avez pris une voiture... j'en ai fait autant; et je suis arrivée cinq minutes après vous à l'observatoire du Phény.

« Cachée dans les sapins, j'ai vu l'homme qui vous attendait; l'homme qui, vous prenant par la main, vous conduisit à la masure de la mère Maheude — une

La BIÈRE rêvée des hommes



← Une bouteille de Labatt I.P.

ON RÊVE BEAUCOUP de nos jours à la bonne bière d'antan, celle qui vous donnait du cœur au ventre et que buvaient nos aïeux. Mais pourquoi vous contenter de rêver? Vous n'avez qu'à demander une Labatt* I.P. . . . la bière rêvée des HOMMES. Prenez une Labatt I.P.—la bière qui PLAÎT aux HOMMES—aujourd'hui. Dégustez-en une chez vous—ou demandez-la à l'hôtel ou chez l'épicier. La Brasserie Labatt.



LABATT

*N'Y A RIEN QUI LA BATTE!

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME!

UNE DATE À RETENIR

Mercredi, le 30 JUIN prochain, vous pourrez vous procurer, chez tous les marchands de journaux et magazines du Québec et d'ailleurs, VOTRE numéro de juin de

LA REVUE *Populaire*

Vous y trouverez, en plus de la chronique mensuelle de Lucette Robert "Ce dont on parle", de nombreux articles illustrés, et un magnifique roman d'amour:

L'AMOUR SANS FARD

par LOUIS DERTHAL

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Oeufs au fromage à la St-Germain

2 tasses de sauce moyenne au fromage

2 c. à tb. de beurre
1 petit oignon

1 boîte de pois verts
5 oeufs cuits durs

Faire chauffer le beurre et y faire blondir l'oignon haché finement. Ajouter le contenu d'une boîte de pois verts bien égouttés. Laisser cuire en brassant 4 à 5 minutes. Passer en purée. Mettre dans une assiette en pyrex bien graissée. D'autre part, faire cuire les oeufs, les séparer en 2 sur la longueur et les mettre sur la purée de pois le bout rond en haut. Faire une sauce au fromage avec 2 c. à tb. de beurre, 4 c. à tb. de farine et 2 tasses de lait. Laisser cuire en brassant jusqu'à épaississement et y ajouter 1/2 tasse de fromage râpé. Brasser dans la sauce chaude pour faire dissoudre le fromage. Bien assaisonner et verser sur les oeufs. Saupoudrer au-dessus un peu de fromage râpé et faire gratiner à four chaud juste assez pour fondre le fromage et le dorer légèrement. Servir brûlant. 6 services.

Pain de viande

1 livre de boeuf maigre haché
1 livre de porc haché entrelardé
1 tasse de mie de pain pressée

1 petit oignon haché finement
1/2 tasse de lait
2 c. à thé de sel
1 oeuf
1 c. à thé d'épices à farce
1/2 c. à thé de poivre
6 tranches de bacon

Bien mélanger tous les ingrédients à l'exception du bacon. Graisser généreusement un plat en pyrex et y mettre le mélange. Disposer sur le dessus les tranches de bacon qui peuvent être remplacées par de petites tranches de lard très minces. Cuire à 350° F. 1 heure. Servir avec pommes de terre et carottes au jus. 6 services.

Pommes de terre et carottes au jus

2 grosses carottes ou 4 moyennes
4 pommes de terre moyennes

1/2 tasse d'eau chaude
1 petit oignon
1 c. à thé de sel
1 cube d'oxo

Peler 4 pommes de terre et les tailler en cubes. Ratisser les carottes, les couper en rouelles minces. Mettre ces légumes avec l'oignon dans une casserole épaisse bien fermée. Ajouter 1/2 tasse d'eau chaude, le sel et un cube d'oxo ou à défaut, 2 c. à tb. d'un corps gras. Faire cuire au four en même temps que le pain de viande. 6 services.

Chou rouge et betterave à la vinaigrette

2 tasses de betteraves cuites

1 chou rouge moyen
2 c. à tb. de vinaigre
1 c. à tb. de sucre
2 c. à tb. de beurre
1 c. à tb. d'oignon râpé
1 c. à thé de sel

Hacher le chou en lanières et le faire cuire 5 minutes dans l'eau bouillante salée. Brosser soigneusement les betteraves et les faire cuire dans l'eau bouillante jusqu'à ce que la peau s'enlève facilement. Passer à l'eau froide pour les peler. Tailler en filets très minces. Mélanger au chou et assaisonner avec la sauce vinaigrette chaude. Le chou rouge se décolore souvent à la cuisson; en le mêlant à des betteraves, il reprendra sa couleur. A défaut de chou rouge, on peut employer du chou blanc ou vert. 6 services.

Tarte à la citrouille au miel

1 tasse de purée de citrouille en conserve
1/2 c. à thé de gingembre

1 croûte de tarte
1 tasse de lait
2 oeufs
1/2 tasse de miel
1/4 de c. à thé de sel

Faire cuire de la citrouille à la vapeur ou au four sans mettre d'eau. Quand elle est bien tendre, passer au tamis ou utiliser de la citrouille en conserve. Ajouter le miel, les épices et le lait. Séparer les oeufs, battre les jaunes et les ajouter à la préparation. Verser dans une assiette à tarte recouverte d'une bonne pâte et faire cuire à four chaud 450° F. 10 minutes. Abaisser la chaleur à 325° F. pour continuer la cuisson à feu doux. Autrement, la crème à la citrouille se séparera et il se formera de l'eau. Battre les blancs en mousse ferme avec 2 c. à tb. de miel. Garnir la tarte et remettre au four encore 1/4 d'heure pour faire dorer la meringue à 325° F.

Gnocchis à la parisienne

2 c. à tb. de beurre
2 tasses de pommes de terre en purée
1/2 tasse de fromage râpé
2 oeufs
2/3 de tasse de farine

Mélanger le tout, en former de petites boules légèrement aplaties, et jeter dans l'eau bouillante salée 10 minutes, sans laisser bouillir. Bien couvrir la casserole. Egoutter et mettre dans un plat à gratin, saupoudrer de fromage râpé et arroser de beurre fondu. Faire gratiner à four chaud 400° F. 4 services.

vieille sorcière qui vit là entre quatre murs crevassés et menaçant ruine.

— Ah! vous m'espionnez! fit Huberte en marchant vers Colette qui recula.

« Ah! vous m'espionnez? reprit-elle en menaçant sa belle-soeur de ses poings fermés; — mais qui vous dit que cet homme soit mon complice? »

— Il est votre complice!

— Mensonge!...

— J'ai tout entendu, et quoi que vous fassiez, vous ne pourrez jamais me convaincre du contraire. Je sais tout! Je sais que vous êtes non seulement la complice d'un meurtrier, mais encore que vous vous êtes donnée à ce meurtrier!

« Et cependant j'ai compris à votre langage que vous n'aimiez point cet homme, ce malheureux dévoyé certainement bien à plaindre!

« Mais lui vous adore, lui n'a d'autres volontés que les vôtres! Et s'il a tué, c'est parce que vous lui avez dit de tuer! Et alors, sans hésitation, sans remords, il a étranglé une vieille femme pour s'emparer d'un testament dont la destruction nous a enrichis tous, au détriment d'héritiers que l'abominable machination ourdie par vous a dépossédés!

— Et puis après? — cet héritage ne devait-il pas nous revenir légitimement? D'ailleurs, n'êtes-vous point allée, vous aussi, supplier la marquise de Preuil d'anéantir ce testament qui nous ruinait?

« Puis aussi ne vous rappelez-vous pas que votre vieille parente vous chassa presque de sa maison? — alors, moi, j'ai voulu venger cet affront!... j'ai voulu nous enrichir tous!

« Vous n'avez pas fait étrangler, vous, notre tante — mais vous avez profité de ce meurtre!

— Misérable!...

— Nous en avons tous profité, moi comme les autres, reprit Huberte en scandant ses paroles; — mais il n'y a plus à revenir sur ce passé maudit!

— Alors, s'écria Colette transfigurée et comme grandie dans sa robe de deuil, alors vous croyez que nous allons nous servir de cette fortune?... Vous avez pensé que vous pourriez vivre sous le toit du comte de Preuil, de cet honnête homme qui jadis vous a sortie du ruisseau, mais qui cette fois n'aura point pitié de vous!

« Autrefois il n'a pas eu la force de résister à l'amour fou qu'il éprouvait pour vous — pour vous qui en étiez cependant si peu digne! — mais aujourd'hui ce ne sera pas l'amour qui le guidera dans son oeuvre de justice... ce sera la haine... ce sera le dégoût!...

— Cyrille n'a pas cessé de m'adorer, fit Huberte avec un sourire de triomphe.

— Mais croyez-vous que cet amour puisse résister à l'horrible confidence que je vais être obligée de faire à mon frère? demanda Colette très grave. Croyez-vous que cet or ne lui brûlera pas les mains quand il saura à quel prix il a été acquis?... »

« Et croyez-vous donc aussi qu'il ne vous maudira pas, vous, la cause de ce désastre, vous seule responsable de la perte de notre honneur!... »

« Ah! madame, il est impossible de se relever d'une telle chute! Vous portez un nom que vous avez déshonoré et souillé; — mais mon frère vous le reprendra ce nom... un divorce vous désunira pour toujours!

— Et vous garderez la fortune que je vous aurai donnée! fit Huberte, les yeux injectés de sang.

— Nous ne la garderons pas, et nous vivrons du peu que nous avons encore. Ici, dans nos montagnes, je possède une petite maison — mon frère et moi nous nous y retirerons avec Jean, — que la loi nous laissera certainement.

— Alors, je sais ce qu'il me reste à faire, dit Huberte, un mauvais sourire aux lèvres; — j'en serai quitte pour finir par où j'aurais dû commencer — je suis

assez belle pour me refaire bien vite une autre situation...

Et agressive...

— Ainsi, vous me chassez?...

— Oui, madame... je vous chasse!

Quand vous serez partie à tout jamais je raconterai à Cyrille la scène que nous venons d'avoir toutes deux; — je lui dirai tout, et j'espère que ces confidences — quelque douloureuses soient-elles à entendre — apaiseront son désespoir.

« Je connais mon frère: pour vous il éprouvera une telle haine, ressentira un tel dégoût, qu'il vous sera impossible de le reprendre jamais!

— Il ne survivra pas à mon éloignement, fit Huberte dans un rire mauvais — mais son sort me laisse parfaitement indifférente, car maintenant je vous hais tous!

« Oui, je vous hais — et je tiens à vous le dire; je tiens aussi à vous dire que je ne vous redoute point: ce n'est pas vous qui dénoncerez jamais le meurtrier de la marquise de Preuil!

— Je ne le dénoncerai pas, puisque vous fûtes sa complice; — vous seriez arrêtée, vous aussi, jugée, condamnée... envoyée au bain! — Alors notre nom, ce nom qui est aussi celui de votre enfant, serait à tout jamais déshonoré!...

« Disparaissez de notre vie... partez demain, et dès cette nuit préparez-vous à quitter pour toujours cette maison!

— C'est bien, fit Huberte.

Colette se retira et remonta à son appartement, situé au deuxième étage du château et contigu à celui de Jean.

L'enfant dormait.

Sur le petit lit, Colette se pencha, et elle effleura de ses lèvres le front du chérubin.

Jamais elle ne s'était sentie si sombre et si triste: elle se laissa glisser à genoux sur l'épais tapis, prit une des mains de l'enfant et y appuya doucement ses lèvres.

Puis tendrement Colette murmura: — Tu nous restes, toi! Tu ne seras jamais riche, mon mignon, mais tu vivras dans nos montagnes, et je ferai de toi un homme prêt à entreprendre toutes les luttes, à subir toutes les amertumes de la vie!...

« Dès maintenant, tu n'as plus de mère; tu la pleureras sans doute... Mais ton père et moi, nous te consolerons.

Près de Jean, elle veilla toute la nuit; l'aube la trouva debout, les yeux rougis par les larmes versées en silence.

Huberte, elle non plus, ne s'était point couchée.

En ce moment, elle regrettait presque de n'avoir point suivi Abel de Burne; et s'il était revenu, elle eût été la première à se jeter dans ses bras.

Mais, très mobile dans ses sentiments, cette impression s'effaça bien vite; et résolue, elle se prépara à s'enfuir.

Dans un sac à main, elle glissa quelques billets de mille francs, ses bijoux et aussi ceux provenant de la marquise de Preuil, ces derniers estimés à cinq cent mille francs par un expert de Paris.

Puis, dédaignant d'emporter ses effets personnels, elle partit.

Personne ne s'aperçut de sa disparition. Seuls, quelques domestiques virent bien la jeune femme s'engager dès le matin dans la longue avenue de sapins conduisant à la route; mais ils pensèrent que, légèrement fantasque, la comtesse s'était décidée à faire une promenade matinale qu'elle prolongerait peut-être jusqu'au déjeuner.

A midi la cloche convia les habitants du Val-Rouge à la salle à manger.

Mais Huberte ne parut pas.

Cyrille s'inquiéta, demanda à sa soeur des explications sur ce retard dont elle devait certainement connaître le motif.

— Huberte est allée à la Bresse, dit-elle, et elle ne rentrera que ce soir.

— Comment se fait-il qu'elle ne m'ait point prévenu?

— Elle est partie de très bonne heu-

re ; tu dormais encore, et elle n'a pas voulu t'éveiller.

— Ah ! la chère femme ! J'aurais été cependant si heureux de l'embrasser — et peut-être serais-je allé avec elle.

Ces paroles d'amour révoltèrent bien quelque peu Colette ; mais elle se contenta. Avant tout elle voulait gagner du temps, voulait se recueillir, afin de mieux préparer Cyrille à l'horrible confidence qu'elle serait obligée de lui faire le soir même.

Cyrille, confiant en la parole de sa soeur, mangea de fort bon appétit.

Depuis leur retour au Val-Rouge, la santé du comte de Preuil semblait s'être sensiblement améliorée, ce qui faisait espérer aux médecins que, le mal étant enrayé, il serait peut-être possible de sauver le malade.

Avec cela plus de soucis d'argent. La succession de la marquise laissait aux héritiers directs, après liquidation, une fortune de six millions de francs, sans compter l'hôtel de la rue de Babylone, qui serait mis en vente plus tard, et sans compter aussi les magnifiques bijoux dont Huberte, avec le consentement de Cyrille et de Colette, s'était emparée.

La vie semblait donc sourire au pauvre malade. Délivré de tous ses ennuis, rassuré sur leur avenir à tous, et en particulier sur l'avenir de Jean, Cyrille se sentait revivre.

Colette, constatant tous ces heureux changements, se réjouissait ; et pour Huberte, qu'elle n'aimait pas cependant, elle avait mille attentions.

Hélas, il fallut que tout à coup une horrible découverte vint détruire et briser à jamais la vie de joie et de sécurité qu'elle avait si longtemps rêvée !...

Oh ! ce tête-à-tête avec ce frère tant aimé, dans la vaste salle à manger du Val-Rouge, au milieu de ce luxe reconquis... et reperdu !...

Longtemps ils s'attardèrent ainsi, face à face.

Cyrille, quelque peu inquiet malgré

tout, faisait des projets d'avenir. D'abord il avait décidé qu'ils iraient tous s'installer à Roquebrune pour passer deux mois d'hiver — ce séjour en face de la grande Bleue lui avait été si profitable l'année précédente, et Huberte y avait été si heureuse !...

— Te rappelles-tu, Colette, combien Huberte était admirée à Roquebrune et à Nice ? Te rappelles-tu aussi quels éloges lui décernèrent les choniques mondaines pendant les brillantes et inoubliables fêtes données en rade de Villefranche ?...

Il dit cela d'une voix très émue, les yeux fixés sur cette soeur qu'il adorait. Colette se taisait. Les yeux clos, elle fuyait les regards de Cyrille ; avec angoisse elle voyait venir le moment où elle allait éclater, dire tout ce qu'elle avait sur le coeur...

Elle se leva, prit Jean par la main et sortit ; — Cyrille, lui, resta et s'occupa à lire des journaux près de la large baie de la salle à manger.

Mais tout en lisant, son esprit s'envolait vers cette femme qui était sortie sans le lui dire, et dont il attendait impatientement le retour.

A ce moment la cloche retentit, annonçant une visite ; et aussitôt une voix joyeuse cria du jardin :

— C'est moi... c'est moi — ne vous dérangez pas, monsieur le comte.

— Bonjour, Pascal — bonjour...

— Vous êtes seul ?

— Tout seul ; — vous pouvez donc monter... sans doute vous avez quelque chose à me dire ?

Un pas léger se fit entendre dans le corridor conduisant à la salle à manger, dont bientôt la porte s'ouvrit doucement.

Avant de pénétrer dans le château, Pascal avait exploré le parc, espérant rencontrer Huberte et lui annoncer, à elle d'abord, la bonne nouvelle qu'il apportait ; — mais ne l'apercevant pas, il s'était enfin décidé à se rendre auprès du comte, se berçant bien de l'espoir que

tout à l'heure il faudrait que la jeune femme parût pour apposer sa signature sur différents papiers qu'il avait à lui soumettre.

— Je vous dérange peut-être, dit-il en jetant avec indifférence, sa serviette sur la table ; — mais les affaires sont les affaires, et je tenais à vous remettre sans plus tarder l'argent provenant de certaines valeurs que j'ai vendues par votre ordre.

— Perdons-nous dessus ?

— Vous y gagnez.

— C'est étrange ; — maintenant nous allons gagner de l'argent, nous qui jusqu'ici n'avons fait qu'en perdre...

Tout en écoutant le comte, Pascal Aubertot, debout près de la table de la salle à manger, venait d'ouvrir sa serviette et d'en tirer deux liasses de billets de mille qu'il avait triomphalement posées près de Cyrille.

En ce moment Pascal pensait :

« Comme Huberte va être heureuse tout à l'heure ; c'est pour elle que je travaille... »

— Peste, il y a là trois cent mille francs ! fit Cyrille en tournant et retournant dans ses mains les deux précieuses liasses.

— Bah ! une misère pour vous qui possédez une fortune évaluée à six millions, sans compter les immeubles et les bijoux.

— Pauvre tante ! — j'eusse de beaucoup préféré qu'elle vécût ; — et quand je songe qu'elle a été assassinée, eh bien, Pascal, sa fortune me devient un bien lourd fardeau !...

Et désignant de la main au notaire un article de journal, Cyrille ajouta :

— Vous le voyez, mon cher Aubertot, la série rouge continue : un financier a été égorgé dans son lit, en pleine nuit, et son cadavre n'a été découvert qu'au matin seulement par le valet de chambre venant apporter le petit déjeuner.

« La police n'est point encore sur la trace des coupables ; et le public, devenu sceptique, se demande si elle les découvrira jamais et si, un de ces jours, elle ne classera pas l'affaire — comme elle a classé l'affaire de l'hôtel de la rue de Babylone, dont le meurtrier est resté introuvable.

« Ah ! Pascal, pendant tout le temps que durèrent les recherches de la police, Colette et moi nous avons passé de bien mauvaises heures !... »

— Mais à présent, monsieur le comte, vous êtes parfaitement tranquille.

— Sait-on, Pascal, ce que nous réserve l'avenir ? Le testament dont Colette et vous connaissiez l'existence a disparu — et cela m'a toujours semblé, et me semble encore, bien étrange...

Pascal se sentit atrocement gêné... ces paroles de Cyrille l'inquiétaient. Il connaissait la droiture du caractère du comte, et il tremblait à la pensée qu'il pouvait apprendre un jour le rôle qu'il avait joué dans la disparition du testament de la marquise.

Il ferma sa serviette ; et malgré Cyrille qui voulait le retenir il fit quelques pas vers la porte.

— Mais, fit le comte en riant, vous partez sans même attendre un reçu attestant le versement que vous venez de faire entre mes mains.

— Peu importe...

— Vous serez obligé de revenir si vous avez besoin de la signature de Colette ; — ma soeur est sortie avec Jean.

Cyrille ne parlait point d'Huberte.

« Où donc est-elle ? pensait Pascal. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas accourue à la salle à manger pour s'enquérir au plus vite des motifs de ma visite au Val-Rouge ?... »

Et, soucieux, il restait immobile près de la porte qu'il ne se décidait point à ouvrir.

Timidement il hasarda.

— Je ne vois pas madame la comtesse ; serait-elle donc malade ?

MARIO DULIANI ET ...

[Suite de la page 7]

qu'en bien des parties cette pièce est supérieure à celle de Pagnol ». De tels témoignages ne laissent aucun doute quant à la valeur des connaissances théâtrales de Duliani même dans l'esprit de ceux qui n'auraient pas admiré la mise en scène des nombreuses pièces que Mario Duliani « monta » à Montréal lorsqu'il était directeur de la troupe du MRT français. Il fut le premier à utiliser le Chalet de la Montagne pour un grand spectacle, lorsqu'on y donna « Cyrano de Bergerac ». Spectacle éblouissant qui émerveilla le tout Montréal d'avant-guerre.

Parallèlement à ses activités artistiques, monsieur Duliani a toujours suivi sa carrière de journaliste. Il a fait partie de la rédaction de plusieurs quotidiens en Italie, en France et au Canada. Notamment à Paris, il fonda, avec monsieur Eugène Berthiaume, ce grand quotidien qui existe encore : « Paris-Soir ». Venu à Montréal il y a une vingtaine d'années, Duliani a fait partie de la rédaction d'un bon nombre de journaux. Il a consacré quatre longues années à fonder et implanter de façon solide et durable le seul véritable journal italien à Montréal (et au Canada) journal dont toute la colonie est très fière : « La Verità ». Nous n'hésitons pas à écrire que sans Mario Duliani, journaliste véritable et travailleur acharné, les Italiens de Montréal n'auraient pas encore et n'auraient peut-être jamais eu un organe officiel digne de les représenter et de les renseigner. Il ne suffisait pas d'investir des capitaux, il fallait le savoir-faire de Duliani pour créer de toutes pièces cette « Verità ».

Ce métier de journaliste qui oblige à l'observation, uni à l'expérience radiophonique de monsieur Duliani, auteur de programmes tels que « Célestes et Valentin » (Radio-Canada) et de nombreuses comédies (CKAC), l'avait bien préparé à entreprendre l'adaptation de Don Camillo.

Après le repos estival, l'émission « Don Camillo », reviendra sur les ondes de Radio-Canada et, pour cette seconde série, Mario Duliani adaptera les péripéties de « Retour de Don Camillo ». Ce sera sûrement un succès qui s'ajoutera à la liste des réalisations de ce journaliste et homme de théâtre. Le mot réalisation nous rappelle le magnifique travail de Guy Baulne et la part que lui fait Duliani du succès de Don Camillo. Dans un récent interview, Duliani nous répéta à maintes reprises : « J'ai été infiniment heureux de travailler avec Guy Baulne comme réalisateur de l'émission. C'est un artiste qui a une très subtile compréhension de la situation dramatique et qui sait à merveille en retirer tout l'effet radiophonique possible. C'est pour moi un collaborateur précieux ».

Ceux qui connaissent Duliani personnellement savent combien il est « chic » pour ses amis et la charmante façon qu'il a de toujours apprécier le travail des autres. Aussi ne serons-nous pas surpris d'entendre les éloges qu'il fait de tous ses interprètes qui, d'ailleurs, ont été choisis parmi les meilleurs comédiens. Le jeu de Guy Hoffmann, de Jean Gascon, de Jean Dalmain, de Germaine Giroux est fort apprécié des auditeurs.

RUBI ARDIZZON.



Mothersills

Agit rapidement pour prévenir et soulager les maux en voyage. Pour adultes & enfants. Aux pharmacies.



PAR TOUT LE MONDE

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE.** C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

Si vous avez aux alentours de Montréal... **PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre**

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 1250, rue Villaray, Montréal

VITESSE MOINDRE ET MOINS D'ACCIDENTS

Les derniers rapports reçus par la Ligue de Sécurité de la province de Québec sur le nombre des accidents survenus dans la région de la ville de Québec démontrent que le taux des accidents a tendance à diminuer maintenant que les nouveaux règlements concernant la vitesse des véhicules-moteur sur les grandes routes ou dans les villes sont mieux respectés. La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Dans le cas qui nous occupe présentement, c'est la crainte de l'officier de circulation qui est le commencement de la sagesse pour l'automobiliste. A la demande des autorités provinciales, l'officier de circulation est plus sévère que jamais pour les auteurs de vitesse et cette sévérité se traduit par une diminution du nombre des accidents. Le chauffeur COURTOIS AU VOLANT respecte les règlements. Et rappelez-vous que la COURTOISIE AU VOLANT est un gage de sécurité sur la route.

— Subitement l'idée lui est venue de faire une excursion à la Bresse.

« Elle est partie ce matin dès l'aube sans me prévenir.

« A la Bresse, pensait Pascal Aubertot ; elle est allée à la Bresse !... »

Et tout en quittant la salle à manger, il se sentit envahi par une vague inquiétude.

Lentement il descendit le large escalier de pierre du château, traversa la cour et gagna l'allée de pins.

Sur un banc couvert de mousse il se laissa tomber, les yeux fixés sur les profondeurs des chemins par où il espérait voir Huberte accourir à sa rencontre.

Il eut été si heureux de lui dire : « Je viens de vous apporter la forte somme : trois cent mille francs en billets de banque !... »

Alors elle lui eût souri, lui eût peut-être tendu la main... et quelle ivresse de sentir cette petite main dans la sienne !

De longs instants s'écoulèrent — et Huberte ne parut point.

Alors, très triste, Pascal s'en alla.

A la grille extérieure du château il rencontra Colette qui rentrait avec Jean ; mais, il n'osa point l'interroger, lui demander ce qu'était devenue la comtesse de Preuil.

Rêveur, il regagna Gérardmer. Il passa devant son étude, mais n'y pénétra point : il ne voulait pas montrer à Geneviève l'angoisse qui se lisait sur toute sa physionomie.

Il longea le lac, puis s'enfonça dans la forêt, et vint s'asseoir à l'ombre d'un pin au pied de la cascade de la Merelle.

Longtemps il resta là, se demandant s'il ne devenait pas fou...

Ah ! c'est que depuis hier, il avait appris beaucoup de choses !...

D'abord, la rencontre d'Huberte et d'Abel de Burne était connue : — le cocher qui avait conduit la jeune femme à l'observatoire du Phény avait parlé ; et maintenant chacun, à Gérardmer et à Kichompré, s'entretenait de cette entrevue dans la vieille mesure de la Maheude.

Pascal, lui, avait été averti des premiers ; et c'est pourquoi il était accouru aujourd'hui au Val-Rouge, espérant bien apprendre de la bouche même d'Huberte que tous ces racontars de village, tous ces potins de petite ville n'étaient que d'odieuses calomnies.

Huberte était à la Bresse — mais avec qui donc y était-elle allée ?

Une jalousie intense et profonde tennaillait déjà le cœur de ce malheureux.

Lentement, alors que la nuit commençait à tomber, il regagna sa maison où Geneviève l'attendait.

Des clients, convoqués par Pascal, étaient venus, ils étaient partis, mécontents.

Timidement, Geneviève fit observer à son mari que de si longues absences, alors qu'il avait lui-même fixé des rendez-vous, pouvaient lui nuire ; — il ne répondit pas, il gagna son bureau où il s'enferma.

Geneviève était maintenant habituée à toutes ces colères, à cette indifférence pour toutes choses ; — elle ne chercha donc point à interroger Pascal... à quoi bon ?

Depuis quelque temps déjà, ce ménage, autrefois si uni, était perdu ; — la Panthère noire avait passé, volant à Geneviève le cœur de Pascal, brisant cette vie jusqu'alors impeccable, et maintenant déshonorée.

Mais Geneviève ne se plaignait pas ; elle acceptait cette vie nouvelle avec courage.

Pour Micheline seule, pour sa fillette bien-aimée, elle demeurerait au foyer conjugal, parfaitement résolue à se sacrifier pour son enfant, à boire jusqu'à la lie la coupe d'amertume...

Pascal, lui, ne soupçonnait point toute cette détresse ; — il n'avait de pensées

et n'éprouvait d'amour que pour Huberte !

Peu lui importait qu'elle fût souillée et criminelle ; — pourvu qu'elle lui restât, qu'elle laissât tomber sur lui des regards de tendresse, qu'elle voulût bien lui sourire... Il n'en demandait pas davantage. Sa seule ambition était de se faire tout petit et de ramper à ses pieds, mendiant la caresse de ses yeux !...

Ce soir-là, n'y tenant plus et voulant la revoir quand même, il quitta l'étude vers huit heures et reprit le chemin du Val-Rouge.

Il ne pénétra point dans le château, mais alla se blottir dans un sentier qu'il connaissait pour l'avoir suivi bien des fois — et là il se prit à examiner attentivement les fenêtres du second étage, surtout celles de la chambre d'Huberte.

Mais ces fenêtres restèrent plongées dans l'ombre, ne s'ouvrirent point ; — seules celles du premier étage s'illuminèrent une à une.

Il resta là longtemps — puis enfin il partit.

Le vieux gardien du château se promenait sur la route : — Pascal l'interpella.

— Vous n'êtes donc point encore couché, père Merluce ?

— J'attends Madame, qui ne rentre pas. M. le comte est au désespoir ; — on ne sait pas ce que Madame est devenue, et on craint qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Puis il reprit en bourrant sa bouffarde...

— Elle ne rentrera pas... c'est sûr.

— Vous savez donc quelque chose ? fit Pascal devenu blême.

— Beaucoup de choses.

— La comtesse avait quelqu'un d'autre ?

— Tout juste.

— Et elle s'est sauvée avec cet homme ?

— C'est plus que probable — c'est certain.

Pascal eut un tremblement ; ses regards devinrent durs — et l'idée lui vint d'étrangler cet homme qui osait formuler une telle pensée ; — il ne voyait point le sourire mêlé de pitié et de mé-

pris qui errait sur les lèvres du vieux gardien.

Depuis longtemps le père Merluce connaissait l'amour fou que Pascal Aubertot éprouvait pour Huberte. Maintes fois il avait suivi des yeux les promenades du notaire dans les allées solitaires du parc, maintes fois il l'avait aperçu rôdant dans les environs du Val-Rouge.

Et alors le vieux serviteur s'était alarmé, avait plaint de tout son cœur Geneviève et Cyrille — ces deux êtres si dignes d'être aimés et si odieusement trompés !

L'occasion se présentait aujourd'hui de venger le comte de Preuil — Merluce ne la laissa point échapper...

Il reprit, tout en allumant sa pipe...

— Mme la comtesse est sortie ce matin de très bonne heure, soi-disant pour faire une excursion à la Bresse ; mais en réalité elle s'est rendue à la gare, où elle a pris le premier train pour Paris.

— Qu'en savez-vous ?

— Je l'ai suivie.

— Vous avez eu cette audace ?

— Parfaitement. J'avais comme un vague soupçon, et je me demandais si elle aurait le toupet de partir en compagnie du jeune homme avec qui bien des gens ont pu la voir en haut de la montagne, près de l'observatoire du Phény.

« La vieille Maheude elle-même a dit à tous ses voisins que dans son cabanon étaient venus se réfugier, pour mieux se cacher, la dame du château et un beau jeune homme arrivé tout récemment de Paris et logé à l'hôtel du Cheval-Blanc, à Gérardmer — cet hôtel situé tout près de l'église... vous savez bien ? »

Pascal écoutait cette confidence avec une émotion qu'il ne cherchait point à dissimuler ; — de grosses gouttes de sueur perlaient à son front.

Et le vieux gardien, qui comprenait toute cette détresse, riait, heureux de venger son maître.

Ne voulant pas en entendre davantage, Pascal partit.

Trébuchant, comme ivre, il traversa Kichompré ; — puis il revint sur ses pas, soutenu par l'espoir que le vieux Merluce avait menti, et que tout à l'heure il allait revoir Huberte.

Partie avec un autre... elle ! — Oh ! non... oh ! non !

Alors elle s'était non seulement donnée à lui, mais elle s'était également donnée à un autre !

Et à cet autre elle fixait des rendez-vous... elle l'aimait donc !

Mais alors que lui avait-il promis ce-lui-là, que lui avait-il donné en échange d'un tel amour !

Et dans son esprit enfiévré mille pensées tumultueuses se heurtaient.

Pendant de longues heures il erra aux alentours du Val-Rouge, écoutant les bruits de la nuit, croyant toujours voir apparaître la silhouette de la jeune femme.

Pascal n'était pas seul à attendre ainsi impatientement.

Là-haut, dans le petit salon du château, un homme, assis dans l'ombre près de la fenêtre ouverte, prêtait l'oreille au moindre bruit.

C'était Cyrille qui attendait, lui aussi, le retour de la comtesse.

Neuf heures, puis dix heures sonnèrent.

Alors, de plus en plus troublé, il manda près de lui Colette.

— Je suis mortellement inquiet, dit-il. Il faut faire atteler la voiture et partir de suite pour la Bresse — chose que nous eussions dû faire depuis longtemps d'ailleurs.

Et il ajouta :

— Seul, un accident survenu en cours de route peut être cause de ce retard...

Depuis quelques instants cette pensée le hantait ; — mais Colette ne voulut pas lui laisser plus longtemps cette illusion.

Ce qu'elle avait à dire était si grave, si grave, qu'en ce moment encore elle se demandait si elle aurait le courage de parler.

Immobile près de la large baie toujours ouverte, les yeux perdus à l'horizon, elle n'avait pas la force d'articuler un son.

Un long silence se fit.

Puis une demie sonna à l'horloge du château.

Ce tintement léger fit tressaillir Cyrille.

Sur Colette, qui n'avait pas bougé, il leva des regards fatigués et anxieux, dans lesquels il eût été facile de lire un reproche.

Cyrille se leva et fit quelques pas vers la porte.

Colette le retint brusquement par le bras.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Je vais donner l'ordre d'atteler ; — deux fois je t'ai priée de le faire... et tu n'as pas bougé.

Et, face à face maintenant avec Colette, il murmura :

— Tu as certainement, je le comprends, quelque chose à me dire.

— Oui, Cyrille, j'ai une communication très grave à te faire.

Il chancela.

— Parle... Parle ! s'écria-t-il.

Puis s'avançant vers sa soeur, et lui saisissant le bras avec colère.

— Il est arrivé malheur à Huberte, n'est-ce pas ? Tu le sais... mais tu hésites à me le dire ! Oh ! je t'en prie, Colette, parle... mais parle donc !

Colette garda le silence.

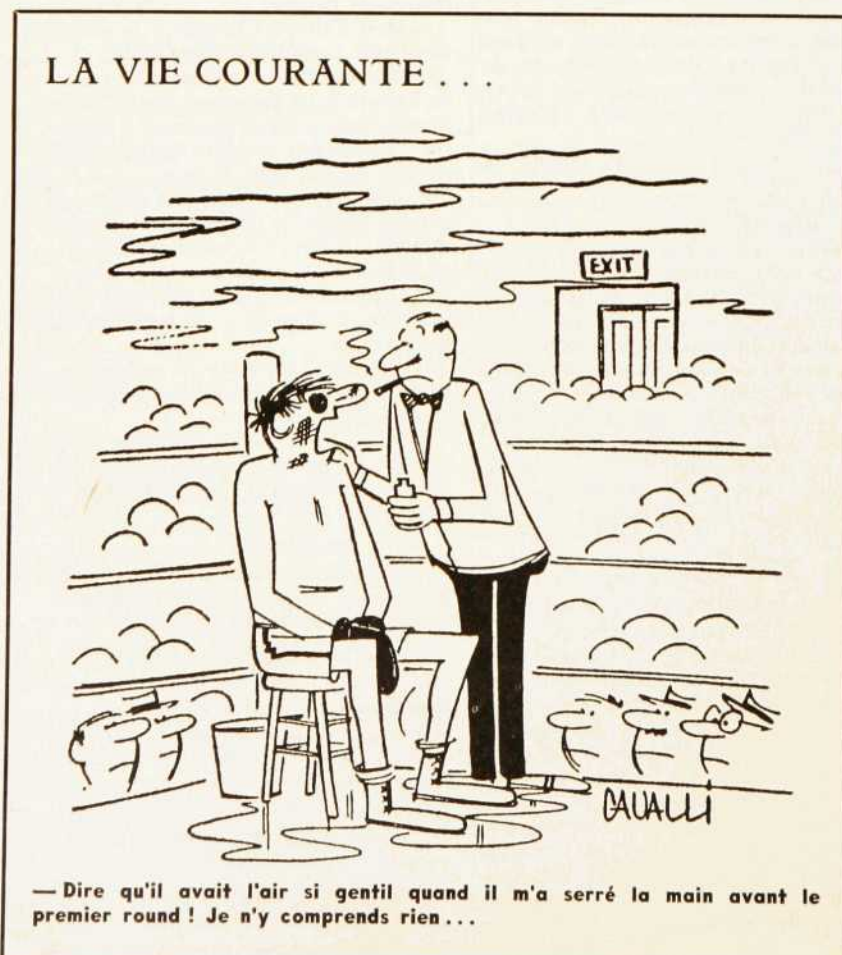
— Ah ! mon Dieu, s'écria Cyrille, Huberte est morte !

Un sourire navré erra sur les lèvres de la jeune fille.

Elle dit d'une voix douce :

— Rassure-toi, mon frère, Huberte n'est point morte. Et cependant il vaudrait mieux qu'elle le fût ! — une créature comme celle-là doit être à jamais rayée de la famille des de Preuil : tu as donné ton nom, le mien, celui de toute une race impeccable, à une misérable !

— Tu mens ! Depuis longtemps, depuis toujours tu détestes ma femme ; et si j'avais voulu ajouter foi à toutes tes insinuations, je me serais séparé d'Huberte.



— Dire qu'il avait l'air si gentil quand il m'a serré la main avant le premier round ! Je n'y comprends rien...

te dès les premiers jours de notre mariage.

« Que t'a-t-elle donc fait ? Ne t'a-t-elle pas toujours entourée d'affection et de prévenances ? Mais, je le sais, tu as sans cesse repoussé cette affection et ces prévenances !... »

— Cyrille !...

— Que vas-tu encore me dire contre elle, sinon des calomnies et des mensonges ! — Qu'on attelle... je veux partir pour la Bresse... je veux ramener Huberte pour te confondre.

Toujours immobile près de la large baie, les yeux obstinément fixés sur le paysage reposé, Colette demeurait sans force pour révéler à ce frère adoré l'horrible secret qu'elle avait surpris, alors qu'elle était blottie, là-bas, derrière la mesure de la Maheude !

Elle tourna enfin la tête et regarda Cyrille, écroulé sur son fauteuil. Son visage devenu livide se détachait nettement de l'oreiller de soie ; ses yeux brillants comme des escarboucles animaient seuls cette figure ravagée par la maladie et l'angoisse.

Colette connaissait tous ces symptômes : c'était l'hémorragie qui s'annonçait...

Doucement, elle passa son mouchoir sur la bouche de Cyrille, à la commissure des lèvres ; — et elle sentit qu'il mordait la fine batiste, qu'il eût voulu la déchiqueter dans un de ces moments de froide colère dont il était coutumier.

Et elle, toujours très douce, de cette voix exquise qui la rendait si séduisante...

— Calme-toi, pense à notre petit Jean ; tu ne dois point oublier qu'il est à nous, bien à nous, et qu'il nous restera toujours.

Cyrille ne répondit pas ; — la tête renversée en arrière, il gardait un farouche silence.

Et elle, profitant de ce silence, murmura :

— Il ne faut plus songer à Huberte — elle ne reviendra jamais au Val-Rouge !

Alors il se dressa et, terrible :

— Pourquoi ?...

— Parce que je l'en ai chassée !

— Tu as eu l'audace, toi, de chasser la comtesse de Preuil d'une demeure qui est non seulement la mienne, mais encore la sienne ! Tu l'as chassée... et elle est partie, mais alors... alors...

Il n'achève point sa pensée. En cette minute de suprême confiance il sent ses forces l'abandonner complètement ; il ne peut ressaisir les idées qui se heurtent dans son cerveau prêt à éclater.

Et ce cri s'échappe de sa gorge :

— Je deviens fou, mon Dieu, — je deviens fou !

— Calme-toi...

Maintenant, Colette voit venir le moment où elle ne pourra plus reculer, où il lui faudra dévoiler l'horrible secret qui l'étouffe.

D'ailleurs ne vaut-il pas mieux briser tout de suite, d'un seul coup, ce cœur d'homme, plutôt que de l'écraser petit à petit.

Et, penchée vers lui, si près que leurs cheveux se frôlent :

— Mon pauvre Cyrille, tu as donné toute ton âme, toute ta vie, à une femme qui te trompait.

— Tu mens !...

— Je t'en prie, laisse-moi te parler sans m'interrompre, car ce que je dois te révéler encore est bien plus terrible que toutes les trahisons d'amour ; — et si Huberte n'avait eu à se reprocher que de t'avoir trompé, je me serais tue, dévorant en silence l'affront fait à ton nom, tentant l'impossible pour que tu ne connaisses jamais l'odieuse conduite de cette femme.

Et comme il veut l'interrompre :

— Je t'en conjure, laisse-moi tout te dire, — quand je t'aurai instruit de tout, tu nous jugeras, Huberte et moi...

« Si tu pardones à Huberte, si le fol amour que tu éprouves pour elle te por-

te à l'oubli, — eh bien, tu pourras la rappeler au Val-Rouge... Mais moi, Cyrille, j'en partirai, car entre cette femme et moi un abîme infranchissable s'est creusé !

« Inutile d'ajouter, reprit-elle après un court silence, que je t'abandonnerai toute la fortune dont nous venons d'hériter. »

— Tu en as la moitié, — et je n'accepterai pas ce qui ne m'appartient point.

« Mais en ce moment il ne s'agit pas d'argent, — c'est à Huberte que je songe... rien qu'à elle ! »

— Et cependant tu ne dois plus y songer, fit Colette très grave. Tu dois effacer à tout jamais de ta mémoire le souvenir des quelques années passées avec elle, parce que cette femme est indigne de toi, indigne du nom qu'elle porte, et qu'elle a déshonoré.

Il veut protester, défendre Huberte ; — mais Colette, d'une voix lente et impressionnante, murmure doucement :

— Ecoute-moi attentivement et ne m'interromps pas. Je puis parler sans crainte : nous sommes seuls ; tous nos domestiques sont couchés ; notre vieux gardien lui-même — le dévoué Merluiche — a depuis longtemps fermé les grilles du Val-Rouge ; — autour de nous tout dort ; le parc est désert, la montagne est silencieuse ; tous les bruits des scieries se sont éteints ; c'est l'heure du repos, l'heure où on peut tout se dire, l'heure où on n'a plus comme témoin que Dieu qui nous entend et ces étoiles qui nous éclairent...

« Eh bien, — écoute-moi, Cyrille, — Huberte ne s'est point rendue à la Bresse ; — elle est partie parce que — et j'avais le droit de le faire — je l'ai chassée de ce foyer familial !... »

« Où est-elle ? Sans doute elle s'est hâtée d'aller rejoindre son amoureux, mais après avoir pris grand soin toutefois d'emporter tous les bijoux provenant de la succession de notre tante ; — elle a donc de quoi vivre et tu peux être tranquille sur son compte... »

— Tais-toi !... Tu mens !... tu mens ! Il s'était redressé, livide, les mains étendues comme pour chasser quelque horrible vision.

Mais elle, poursuivant l'oeuvre de justice reprit :

— Je les ai vus tous deux dans la mesure de la vieille Maheude.

« Lui, un tout jeune homme, est cet Abel de Burne, dont le nom — tu dois te le rappeler — a été bien des fois prononcé par Huberte devant nous... »

— Mon Dieu... mon Dieu, ayez pitié de moi ! murmura Cyrille en enfouissant dans ses mains son pauvre visage ravagé par la honte et l'angoisse.

« Elle me trompait ! — et cependant, Colette, je ne peux m'empêcher de lui pardonner sa trahison ! Regarde-moi... et tu comprendras qu'elle m'en ait préféré un autre ! Ah ! ces de Preuil... race maudite, atrophiée, minée par ce mal infernal que nous nous transmettons de père en fils !... »

« Ah ! pauvre Huberte, pauvre femme jeune et belle qui a cru trouver en moi un homme fort et sain, et qui n'a trouvé qu'un dégénéré esclave de ses nerfs, un malade avide d'amour... et que l'amour tue ! »

« Quoi de plus naturel alors qu'elle se soit enfuie de mes bras pour ne pas puiser sur mes lèvres et dans mon soufuffle le germe d'un mal qui l'eût fait mourir !... »

— Cyrille !... ainsi tu la plains, tu lui pardones de t'avoir trompé ! s'écria Colette en se dressant irritée devant son frère. Oublies-tu donc qu'elle te devait tout ! Qu'était-elle quand tu l'as épousée, sinon une misérable créature ramassée dans un de ces lieux où on s'amuse ! Et tu n'as pas hésité à lui donner ton nom — ce nom qu'elle eût dû respecter... et qu'elle a odieusement déshonoré !



Franchement, la bière de riz CROWN & ANCHOR est une bière de la plus haute qualité!

Si vous êtes de ceux qui aiment une bière de goût fin et exquis, vous direz certainement: "C'est MA bière."

La bière de riz CROWN & ANCHOR est un produit MOLSON

Le Samedi

est conçu pour passionner toute la famille.

Chacun y trouve de quoi lire agréablement. Chaque semaine vous y trouverez des portraits de nos vedettes et pénétrerez dans leur intimité, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles de fond. Chaque semaine il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par ses nouvelles et ses romans illustrés.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

IMPORTANT: — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

CANADA
1 an \$3.50
6 mois 2.00

ETATS-UNIS
1 an \$5.00
6 mois 2.50

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

— La trahison d'une femme ne déshonore pas le nom qu'elle porte.

— Soit... j'en conviens. Mais persiste-tu à excuser cette femme, cette Huberte, si je te dis que, outre l'adultère dont elle s'est rendue coupable, elle s'est faite l'instigatrice d'un crime qui nous a profité à tous ; qu'elle a inculqué à son acolyte une pensée de meurtre en lui disant : « Tue la marquise de Preuil, dérobe le testament qui nous ruine tous... et je serai à toi pour toujours, j'irai là où tu voudras que j'aille ! »

« Voilà cependant ce qu'a fait la comtesse de Preuil... ta femme ! »

« Et lui a obéi ! — il a tué, a étranglé notre tante... il a volé le testament qui nous déshériterait tous deux ! »

— Oh ! mon Dieu, je sens que je vais mourir ! Oh ! je t'en conjure, tais-toi, tais-toi !

— Non, non — il faut que tu m'écoutes jusqu'au bout. Après, crois-le bien, quand la réflexion te sera venue tu haïras cette femme autant que tu l'as aimée ! Je te connais : tu ne pardonneras jamais pareille infamie !... dit Colette.

« Abel de Burne a été confronté avec Denise Duvernoy et la petite Solange — et l'enfant a reconnu l'assassin... cet assassin qui n'était autre que son père ! »

« Alors le malheureux, terrifié par cette accusation monstrueuse et vraie, s'est enfui du Palais de Justice... »

« Où est-il allé tout d'abord... je l'ignore ; — mais tout récemment il est venu ici retrouver Huberte, est venu lui rappeler le pacte conclu entre eux... »

« Et comme elle refusait de le suivre il l'obligea à se souvenir de l'odieuse tragédie de l'hôtel de Preuil, lui raconta cœur contre cœur, bouche contre bouche, l'horrible assassinat qu'il avait commis pour elle... »

— De grâce... assez !

Alors Colette se tut — elle avait tout dit ; — et maintenant elle était comme transfigurée à la pensée du grand devoir qu'elle venait d'accomplir.

Ne pouvant plus se tenir debout, elle se laissa tomber accablée sur un siège ; — sa tête se renversa en arrière, ses yeux se fermèrent — et sous les paupières abaissées des larmes apparurent, mais ne coulèrent point.

Elle murmura très bas...

— Je ne peux pas pleurer ! — J'étouffe... oh ! j'étouffe ! Ah ! si nous étions seuls sur terre, nous pourrions tous deux nous évader de ce monde, et notre mort laverait cette honte — car n'est-ce pas une honte que de profiter et de jouir d'une fortune ne nous appartenant pas !

— Cette fortune... il faut la rendre !

— A qui ? mon Dieu ! — A qui ? Puis, repousser cette fortune ce serait éveiller bien des soupçons, et l'affaire, quoique classée, serait aussitôt reprise. — Y as-tu songé ?

— Ainsi cette femme, fit Cyrille toujours maître de lui, cette femme, avait combiné avec Abel de Burne ce crime odieux ! — Ah ! je comprends maintenant pourquoi tu as dû subir un douloureux interrogatoire !

Et avec une amertume profonde...

— Une de Preuil au Palais de Justice ! Une de Preuil forcée de comparaître devant un juge, un greffier et des gardes ! Toi conduite là par le soupçon qui un instant a plané sur toi, sur ta vie si simple et si calme !...

« Et Huberte n'a point protesté ! Elle connaissait le nom du coupable ; — mais, complice de ce misérable, liée par cette complicité même, elle ne t'a point défendue !... »

« Ah ! crois-le bien, Colette, jamais je ne lui pardonnerai cette action infâme de sa vie... jamais ! Et même, si tu le voulais, nous irions dès demain la dénoncer : — le rôle odieux qu'elle a joué atténuerait certainement la culpabilité du meurtrier.

— Et Jean ?... notre petite Jean ? — tu ne songes donc point que ce serait le déshonorer à jamais !

— Tu as raison, ma soeur, nous devons garder le silence ; — mais de cette fortune qui n'est pas à nous, nous ne profiterons point... nous en donnerons les revenus aux pauvres !

— Qui sait ? fit Colette. — Peut-être trouverons-nous un jour les héritiers de la marquise de Preuil...

Cyrille ne répondit pas. Sa tête roula sur l'oreiller de son fauteuil — et Colette près de lui, immobile, Colette, inquiète et redoutant quelque crise terrible, l'entendit sangloter, éperdument.

XI

A GÉRARDMER et aux environs il ne fut bruit pendant quelques jours que de la disparition de la comtesse de Preuil partie, disait-on, avec un fort beau garçon, affirmait la Maheude.

Geneviève, une des premières, apprit la catastrophe qui venait de s'abattre sur le Val-Rouge — car pour beaucoup de gens la fuite de la comtesse était une véritable catastrophe.

Geneviève fut aussi une des premières à s'en réjouir ; — et bien souvent Pascal surprit des éclairs de joie dans les yeux de sa femme.

Mais cette fuite fut pour le notaire un coup de massue qui le brisa ; aussi les travaux de l'étude s'en ressentirent-ils grandement.

Levé dès l'aube, il s'enfermait dans son cabinet pendant une heure — puis il sortait et ne rentrait jamais avant midi. Où allait-il ainsi ?

Geneviève l'ignorait complètement — et d'ailleurs elle ne lui demandait point compte de l'emploi de sa journée.

Pendant les repas, toujours très courts, Micheline seule, par son gentil ramage, égayait quelque peu cette heure de tête à tête où les deux époux, assis en face l'un de l'autre, ne s'adressaient la parole que pour s'intéresser aux affaires de l'étude — affaires que le premier clerc traitait d'ailleurs presque toutes.

Un jour cependant Geneviève dit timidement.

— Mon ami, aujourd'hui est venu de Retourner un de nos bons clients. Il s'agit, paraît-il, d'une affaire sérieuse à conclure ; — M. X... paraissait pressé — ne te trouvant point à l'étude, peut-être est-il allé ailleurs...

— Qu'il aille où il voudra, fit Pascal, avec indifférence.

— Ce n'est pas ainsi que tu parlais il y a quelques mois, reprit Geneviève. Nous étions heureux alors, trop heureux peut-être... il est des joies intimes et profondes qui ne peuvent durer ! Hélas, sur tout ce bonheur un vent de tempête a passé... et cette maison est devenue un enfer !

— Ici je traîne ma vie comme un far-

deau et je voudrais être loin de ce pays !

— Loin de ce pays... et aussi loin de nous, n'est-ce pas ? fit Geneviève avec un peu d'ironie.

« Alors, tu crois que tu trouveras ailleurs le bonheur ? — Eh bien, si tu as cette conviction, n'hésite pas... abandonne ta femme et ta fille ! Nous, tant qu'il sera possible de le faire, nous resterons dans cette maison, et nous y attendrons ton retour ! »

Il eut un bon mouvement ; — il prit la main de Geneviève, y appuya ses lèvres... et Geneviève sentit la brûlure d'une larme.

— Tu pleures ! fit-elle — pourquoi pleures-tu ?

— Je pleure sur notre vie perdue ! répondit-il très bas. Je t'entraîne dans l'abîme vers lequel je cours ; — que veux-tu ? c'est comme un mal étrange qui me ronge le cœur ; une bête venimeuse, attachée à moi, suce mon sang et me laisse sans force.

— La Pieuvre ! s'écria Geneviève dont les regards devinrent durs.

Mais Pascal vient de se ressaisir ; — et haussant les épaules...

— Je parle comme un collégien en vacances, et je te débite un tas de folies ridicules. Je suis un peu malade, voilà tout, et j'aurais besoin de changer d'air, de voyager ; — vois-tu, ma pauvre Geneviève, je suis miné par la neurasthénie...

« Miné par l'amour ! » pensait la noble femme.

Puis un silence se fit entre eux.

Pascal était gêné ; — pour se donner une contenance il prit un journal, le parcourut rapidement, puis d'un geste las le déposa sur la table.

— On ne parle plus de l'affaire de Preuil, dit Geneviève — sans doute elle est définitivement classée.

— Oui — mais sait-on ce qui arrivera plus tard...

— Oh ! si on apprenait jamais ce que tu as fait pour cette famille, dit Geneviève en passant la main sur son front, nous serions tous perdus... et toi, mon Pascal, tu serais traîné en cour d'assises !

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

— Hélas, je ne le sais que trop ! Mais dors en paix, ce n'est pas de moi que viendra la lumière — quoi que tu fasses, je garderai toujours ce secret maudit ! Il se leva brusquement.

Sous l'impression de cet infernal souvenir, sa face était devenue blême, et ses yeux avaient pris une expression d'angoisse profonde.

Il passa dans son cabinet, et s'y enferma.

Comme jamais il n'avait agi ainsi, Geneviève s'effraya.

Dans le couloir obscur aboutissant à

cette pièce elle resta pour écouter, l'oreille collée à la cloison.

Pourquoi s'enfermait-il ainsi ? Qu'allait-il donc faire ?...

Une panoplie, elle le savait, occupait tout un panneau du cabinet de Pascal ; et à un moment donné il lui sembla que des pas légers se rapprochaient de cette panoplie... et qu'une main tremblante y saisissait une arme quelconque.

« S'il prend un revolver... il est sauvé ! pensa-t-elle, une lueur de joie dans les yeux ; — mais s'il s'empare d'une autre arme... il est perdu : dans la disposition d'esprit où il se trouve il se tuera certainement ! »

Et devant ses regards voilés par les larmes et l'angoisse passa l'horrible vision d'un drame qui allait sans doute s'accomplir là, derrière cette cloison que le poids de son corps ébranlait...

Un lourd silence s'était fait dans la paisible maison — dans cette demeure d'aspect monacal qu'on eût pu appeler autrefois la maison du bonheur !

Et Geneviève, toujours immobile à la même place, écoutait, le regard fiévreux, la main sur son cœur pour en comprimer les battements...

Puis tout à coup un pas lourd résonna, la clef grinça dans la serrure du cabinet... et la porte s'ouvrit, livrant passage au notaire.

Aussitôt la pensée vint à la jeune femme de le retenir, de lui demander l'explication de cette heure de solitude ; — mais elle n'osa. Devant cet homme au regard morne, à la démarche affaissée presque chancelante, elle recula... elle eut peur !

Et dans l'ombre elle resta blottie, écoutant le bruit des pas de Pascal se perdre peu à peu dans les corridors déserts.

Un instant elle eut la pensée qu'il se rendait à l'étude pour travailler jusqu'au soir ; — mais elle fut vite déçue dans son espoir.

Pascal passa devant la porte de l'étude, mais il n'y pénétra point. Sous les yeux des clerks ahuris par une telle indifférence, il traversa la vaste cour de la maison... et sortit.

Geneviève perçut alors nettement le bruit de la lourde porte de chêne qui s'ouvrait et se refermait brusquement. Où allait-il ?...

Accoudée à sa fenêtre, longtemps Geneviève le suivit des yeux.

Tout d'abord il se dirigea vers Kichompré ; — puis il rebroussa chemin, et s'engagea dans la route conduisant à l'observatoire du Phény.

Alors elle pensa :

« Il va s'informer de cette femme près de la Maheude... il va parler d'elle ! »

Lentement Geneviève referma la fenêtre de sa chambre ; puis, inquiète, elle revint dans le cabinet de Pascal.

Aussitôt elle leva les yeux sur la panoplie, compta les armes... et constata qu'un revolver manquait.

Avait-il donc décidé de se tuer ? Le poison mortel dont il s'était abreuvé dans les bras d'Huberte allait-il donc produire son oeuvre, allait-il donc conduire ce malheureux au suicide ?...

Et Geneviève atterrée, Geneviève éperdue, courut à la chambre de Micheline. Il lui semblait que près de cette enfant elle puiserait le courage dont elle avait tant besoin...

Micheline jouait avec sa poupée ; — inconsciente, elle ne soupçonnait point la tempête déchaînée dans le cœur de sa mère...

Elle allait et venait, joyeuse, dans la petite pièce tendue de rose et meublée d'un lit de laque blanc, de quelques chaises et d'une armoire assortie au lit. Un beau tapis aux larges roses faisait ressortir l'élégance des tentures et des meubles.

Et quel superbe panorama se déroulait sous les yeux de l'enfant : de hautes montagnes se profilaient dans la douce



La société américaine General Foods (Café Maxwell House, chocolat Baker, Jell-O, Postum, Swans Down, céréales Post's, etc) a marqué dernièrement son 25e anniversaire par une émission formidable à la TV (une heure et demie). Ce programme était sous le signe des comédies musicales de Rodgers et Hammerstein. Voici la distribution de chanteurs et de chanteuses qui y participèrent.

clarté d'un ciel magnifique ; — à droite, le lac de Gérardmer se découvrait, avec ses pins et ses saules aux longues chevelures ondulantes jusqu'à la rive, et baignées d'une écume argentée.

La mère, silencieuse et très grave, s'était assise près de la fenêtre, reposant sa tête lourde de soucis et d'angoisse dans sa main tremblante crispée sur la barre d'appui, et fixant obstinément ses regards sur cette route de l'observatoire du Phény où tout à l'heure elle avait vu disparaître Pascal.

— Mère !... petite mère !...

Micheline s'était levée ; et de ses deux bras elle enveloppait la tête de sa mère, baisant les cheveux, le front, les yeux qui maintenant se fermaient sous une poussée de larmes.

— Mère !... petite mère !... tu as du chagrin, n'est-ce pas ? beaucoup de chagrin ? Mais, je ne sais pas, moi, pourquoi tu pleures ! Serais-tu malade ? — alors je vais appeler papa... dis, veux-tu ?

— Ton père ! fit Geneviève en serrant sa fille dans ses bras, non, n'appelle pas ton père... il est à l'étude, et tu le dérangerais. Puis, il a beaucoup de peine, lui aussi, ton père, et notre avenir à tous le préoccupe sans cesse...

« Aussi, vois-tu, ma mignonne chérie, il se peut qu'un jour ton père se décide à entreprendre un long très long voyage, et que nous restions seules toutes deux ici ; — il faut donc dès maintenant t'habituer à ne pas le voir aussi souvent qu'autrefois.

Geneviève connaissait la nature sensitive de sa fille : et déjà elle la préparait à l'abandon qui les menaçait toutes deux.

Et l'enfant eut tout à coup la prescience d'une chose terrible : — elle eut un tremblement, voulut crier sa peine — mais elle ne put articuler un son... et lourdement elle tomba dans les bras de sa mère épouvantée.

Or, tandis que Geneviève et Micheline confondaient leurs larmes, Pascal, lui, poursuivait lentement sa route.

Il se dirigeait vers l'observatoire du Phény.

La journée était splendide ; et sur les hautes montagnes le soleil tombait en longues grappes d'or.

En cet endroit, et à cette heure chaude de la journée, la solitude était complète.

Pascal hâta le pas, et s'engagea dans le sentier rocailleux conduisant à la mesure de la Maheude.

Il voulait voir ce coin sauvage, cette cabane ébranlée par les vents où Huberte et son officier de marine s'étaient réfugiés pendant de longues heures.

Tout le monde à Gérardmer et dans les environs connaissait cette histoire d'amour, et tout le monde en faisait des gorges chaudes.

Aussi la cabane de la Maheude fut-elle pendant plusieurs jours un véritable but de promenade ; — chacun voulait voir et interroger la vieille femme — cette sorcière qui avait eu l'honneur de recevoir dans son antre branlant la comtesse de Preuil et l'élégant jeune homme venu tout exprès de Paris pour la retrouver.

Et Pascal, lui aussi, voulait voir, voulait interroger la Maheude et lui demander si toute cette histoire de rendez-vous n'était point un affreux mensonge...

Bien des fois déjà il s'était consolé en songeant qu'Huberte n'avait pu être aussi imprudente.

Quand il arriva enfin chez la Maheude il trouva la cabane vide.

Un frugal repas composé de fromage du pays et d'un morceau de pain noir était préparé sur une table boiteuse installée dans un coin ; — et ces préparatifs firent croire à Pascal que la vieille femme ne tarderait pas à rentrer.

Dans la cabane, vaguement éclairée par une fenêtre sans rideaux, il se promena de long en large, comme un oiseau prisonnier dans une cage dont il ne peut s'évader ; il était là, rivé à ce sol par

LA MOUFFETTE

(Texte et dessins de St-Denys J.-Duchesnay du ministère de la Chasse et des Pêcheries.)

LA MOUFFETTE commune (*Mephitis mephitis*) a mauvaise réputation. On l'a noircie à dessein. Nos chasseurs l'ont appelée bête puante et les anciens assuraient qu'il n'est pas au monde un être aussi nauséabond. Nos cultivateurs l'accusent aussi de tuer leurs poules. Et puis, elle dort pendant le jour et empesté la nuit. Au demeurant, dirions-nous, la meilleure fille du monde...

On aura beau vanter ses mérites, son utilité, ses gentillesses, rappeler qu'elle recherche la compagnie de l'homme et se plaît en sa présence. Les cyniques répondront qu'il en est ainsi de l'homme, et même de la femme. Ce qui ne prouve rien, ajouteront-ils.

Examinons les pièces. La mouffette est utile. Sa fourrure est assez recherchée pour prendre le nom, une fois teinte, de martre, martre brune. Il existe même de prospères fermes de mouffettes. D'ailleurs, l'argent n'a plus d'odeur depuis deux mille ans. Faut-il le rappeler ?

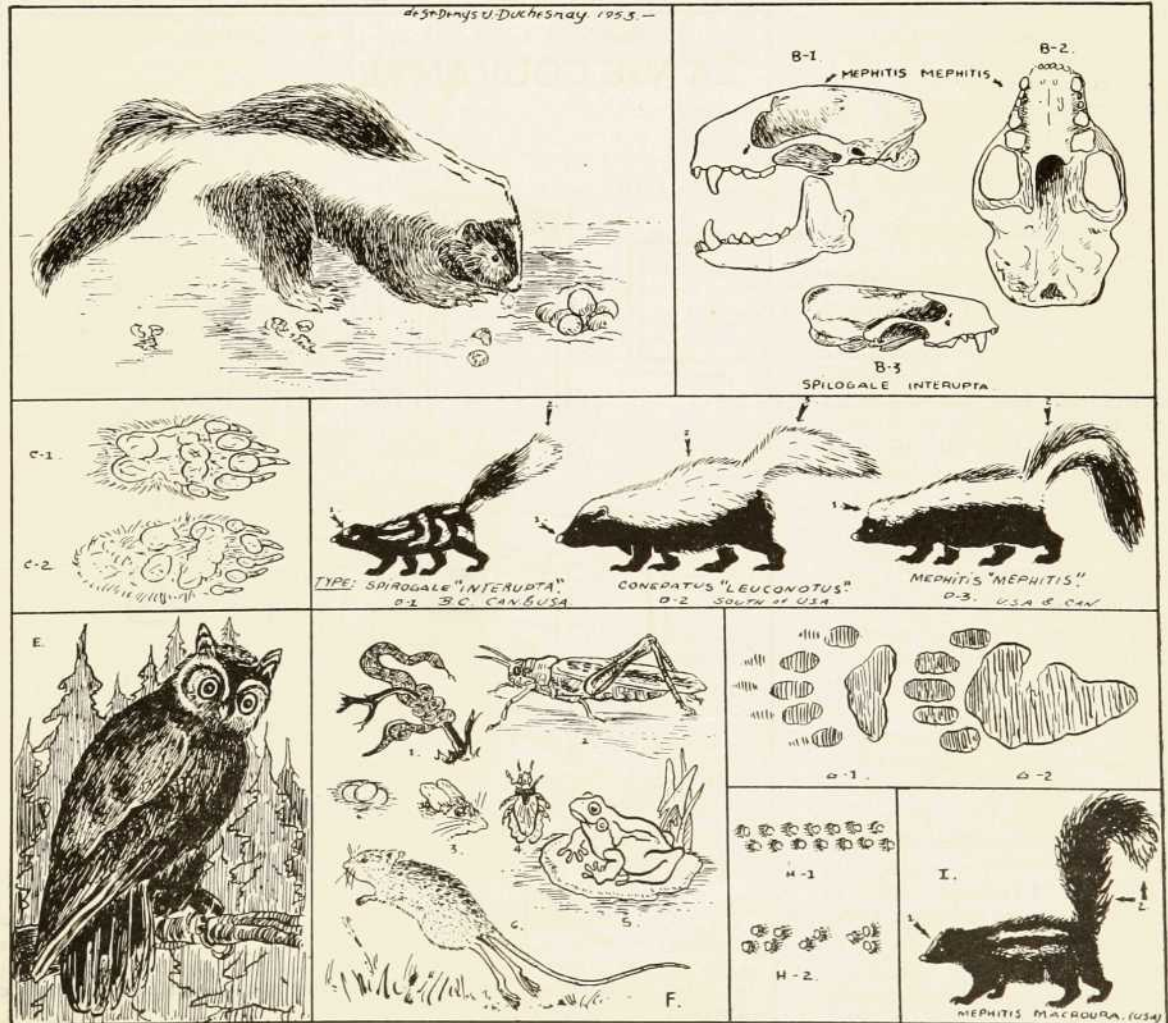
Cet intéressant quadrupède nous dé-

barrasse de souris, rats, hannetons, sauterelles et autres insectes.

L'horreur en laquelle on la tient provient de sa technique défensive. Elle possède deux glandes anales remplies (qui donc en douterait ?) d'un fluide malodorant qu'elle vaporise promptement et avec une grande justesse de lancement. Toutefois, elle donne un loyal avertissement. Si vous lui disputez le droit de passage, elle commence à vous invectiver par des grognements nasaux ressemblant à des insultes et recule un peu en grattant le sol. Quand elle a constaté que vous négligez ce signal, elle baisse la tête, fait demi-tour, lève la queue, vous présente son derrière, et vous en êtes quitte ensuite pour enterrer votre habit durant quinze jours. Si votre chien a subi cette humiliation, il vous faudra le désodoriser avec du jus de tomate.

La mouffette s'approprie facilement et devient une compagne enjouée et amusante si, par une menue opération, vous avez au préalable la sagesse de la rendre inoffensive.

(A) La mouffette commune, celle que nous avons dans le Québec. (B-1) et (B-2) Deux aspects du crâne de la mouffette. (B-3) Profil du crâne de la mouffette tachetée (*Spilogale interupta*) dans l'ouest du Canada et des Etats-Unis. (C-1) et (C-2) Pattes de la mouffette tachetée (*Spilogale interupta*). (D-1) Mouffette tachetée. (D-2) *Conepatus mesoleucus*, de l'Amérique du Sud et du sud des Etats-Unis. (D-3) *MEPHITIS mephitis*, notre mouffette commune du Québec. (E) Le Grand duc de Virginie, le seul ennemi de notre mouffette commune. (F) Menu de la mouffette. (G-1) et (G-2) Pistes de la mouffette commune. (H-1) Pistes de la mouffette commune qui marche et (H-2) au petit trot. (I) Type *Macroua*, mouffette commune dans le centre des Etats-Unis.



le souvenir de celle qui était venue se réfugier là en compagnie d'un homme qu'elle aimait certainement... et à qui elle s'était donnée !...

Mais quel était cet homme ? — pour le savoir, Pascal eût volontiers donné tout ce qu'on lui eût demandé.

Dans les journaux il avait lu le nom de l'assassin de la marquise de Preuil ; et ce nom d'Abel de Burne ne lui était pas inconnu : alors qu'Huberte habitait Roquebrune, n'avait-il pas entendu dire qu'elle avait un ami portant ce nom ?...

L'assassin de la marquise de Preuil s'appelait donc comme l'officier de marine — et ce rapprochement faisait lever dans l'esprit de Pascal bien des hypothèses.

Sans doute ces deux hommes n'en faisaient qu'un — et alors qui sait si Huberte n'avait pas été l'instigatrice de l'odieuse meurtre !...

Seul dans cette mesure, Pascal éprouva un sentiment d'horreur en songeant à cette femme ; — mais bien vite ce sentiment fut étouffé par la jalousie atroce qui écrasait son cœur.

Mais après cette crise de jalousie il eut une crise de joie en pensant qu'il n'était point seul coupable ; en songeant qu'un autre, plus misérable encore que lui, avait, pour l'amour d'Huberte, étranglé une moribonde !...

Il resta là longtemps ; — des heures sonnèrent qu'il n'entendit point.

Puis la nuit vint lentement, voilant peu à peu l'horizon empourpré et la cime des monts.

Que faisait-il là ? qu'attendait-il, immobile sur le seuil de cette cabane ?

Il attendait le retour de la Maheude ! Enfin, elle vient ; il l'entend graver la sente de son pas lourd ; le souffle rauque de cette vieille poitrine oppressée par une montée trop rapide, parvient jusqu'à lui...

Puis bientôt il la voit s'avancer dans l'ombre, le dos voûté, la démarche chancelante, traînant derrière elle un fagot de bois mort, et portant au bras un panier rempli de croûtes de pain et de restes recueillis dans les cuisines des principaux hôtels de Gérardmer.

En apercevant Pascal Aubertot, ses yeux aux prunelles changeantes clignotèrent ; — et, indécise, elle s'arrêta à quelques pas de la cabane.

Lui, nerveux, lui cria :
— Mais arrivez donc — j'ai à vous parler.

— Ah ! c'est monsieur Aubertot — je ne vous reconnaissais pas... il fait déjà si noir.

Elle hâta le pas... et bientôt les voilà face à face.

Dans la mesure elle dépose son fagot, son panier, tout en murmurant lentement.

— Cette année, le froid se fait sentir de bonne heure dans nos Vosges ; et avant qu'il soit longtemps les montagnes seront couvertes de neige...

D'un buffet branlant elle tira une chandelle qu'elle alluma ; — puis se tournant brusquement vers le notaire...

— Maintenant expliquez-vous — qu'est-ce que vous me voulez ?

— Oh ! moi, fit Pascal extrêmement pâle, je ne suis point venu ici pour attendre une belle... comme l'autre jour est venu en attendre une l'élégant monsieur de Paris.

— Bon, je comprends. Vous êtes comme les autres, vous : vous voudriez savoir de quoi il retourne, savoir ce qui a été dit ici, dans cet antre où le vent siffle — l'amour, voyez-vous, monsieur le notaire, se contente de tout...

« Eh bien, voici. Ils étaient là, où vous êtes ; elle assise sur cet escabeau, et lui debout devant elle.

« Ah ! c'est vraiment une femme superbe que cette comtesse de Preuil. On ne compte pas ses admirateurs, paraît-il ; et on sait que vous-même, monsieur

le notaire, n'êtes pas insensible à tant de charmes — dame voyez-vous, dans nos montagnes les langues vont vite... et on a bientôt fait de tout apprendre.

— Je ne sais de quoi ni de qui vous voulez parler, fit Pascal en relevant le front ; — absorbé par le travail, je n'ai pas le temps de m'occuper de toutes ces sornettes...

— Alors que venez-vous faire ici ? que voulez-vous de moi ? ricana la Maheude. Ce n'est certainement pas pour vous faire dire la bonne aventure que vous avez gravi la montée, mais uniquement, pas vrai, pour savoir ce qui a été dit ici par ces deux amoureux.

— C'est vrai — et si tu veux gagner un louis...

Les yeux de la Maheude s'agrandirent, papillotèrent, s'allumèrent d'un éclair de convoitise — et une flamme de joie anima le visage ravagé de la pauvre femme.

Et d'un ton de douceur triste...

— Un louis !... à moi ?

Et ses mains décharnées se tendirent pour saisir la pièce d'or qu'offrait Pascal.

— J'enverrai cet argent à mon petit soldat, dit-elle doucement.

Elle avait un petit-fils, cette femme, l'enfant de l'ainé de ses garçons à elle — et c'est à ce petit-fils qu'elle songeait à ce moment.

Tous ses enfants et petits-enfants étaient morts ; — un seul restait, à qui la vieille grand-mère avait appris de bonne heure à gagner sa vie.

— Ah ! vous ne connaissez pas mon petit soldat, reprit la Maheude devenue sombre — c'est le dernier des sept garçons que j'ai élevés...

« Il a fallu trimer dur, croyez-le bien, pour nourrir toute cette nichée ! — Malheureusement, tout ça buvait de l'eau-de-vie, en veux-tu, en v'la — il faut bien se réchauffer quand on a froid, pas vrai — et l'eau-de-vie coupe la faim, l'eau-de-vie tue !... »

« Ah ! les pauvres petits, ils étaient difformes, presque idiots, que ça faisait

pitié de les voir ; — et là, dans cette cabane, ils sont tous morts les uns après les autres !...

— Mais il vous en reste un, et pour celui-là je vous donnerai encore de l'argent, fit Pascal qui avait hâte d'entendre parler d'Huberte.

Comme si elle eût compris cette pensée, la Maheude dit, non sans un peu d'ironie.

— Oui, je sais, il vous tarde que je vous entretienne de la comtesse de Preuil. Dame, monsieur le notaire, on n'ignore pas que vous passez une partie de vos soirées sous les fenêtres du Val-Rouge. Les ouvriers des scieries vous ont vu souvent ; et tous les habitants de Gérardmer savent que vous vous consommez d'amour pour cette superbe femme...

— Qu'est-elle devenue ? demanda Pascal — vous devez le savoir, vous.

— Je ne sais rien de rien ; — une fois partie d'ici elle n'est point revenue me faire part de son prochain voyage, ricana la vieille en faisant claquer sa langue. Tout ce que je peux dire c'est qu'ayant sans doute un rendez-vous avec l'« autre », elle a filé sans crier gare...

— Avec l'« autre » ?...

— Mais oui — avec ce beau jeune homme qui un jour a conduit ici cette belle des belles — Ah ! quel élégant garçon ! — comme il était jeune et digne d'être aimé !...

— Vous connaissez son nom ?

— Je l'ignore complètement.

Puis elle ajouta :

— J'aurais peut-être pu l'apprendre si j'étais rentrée chez moi plus tôt, si je les avais surpris au début de leur entretien ; — mais quand je suis arrivée ils étaient là depuis longtemps... et il m'a semblé qu'une discussion très vive s'élevait entre eux.

« Puis bientôt la comtesse partit, et lui, resta seul... tenez, là, couché sur ce lit de bruyère où il était tombé, sanglotant, brisé sans doute par la scène orageuse qui venait d'éclater entre sa maîtresse et lui.

Pascal, atterré, ne pouvait trouver une parole.

Après un moment de silence la Maheude reprit finement...

— Une autre, arrivée ici avant moi, a certainement surpris ce secret d'amour.

— Et cette autre... vous la connaissez ?

— Oui.

— C'est ?

— Mlle Colette de Preuil.

« Colette ! » pensa Pascal.

Et une sueur froide mouilla son front.

Il éprouva un moment de terreur folle en songeant que, dans une minute d'exaspération et de colère, son nom avait peut-être été prononcé par Huberte.

— Etes-vous bien sûre de ce que vous dites ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre indifférente.

— Absolument sûre.

— Alors, selon vous, cet homme était épris de la comtesse de Preuil ?

— Mais, ça sautait aux yeux, ricana la Maheude.

« On est de pauvres montagnards, on ne sait pas grand-chose de la vie, mais tout de même on sait ce que c'est que l'amour — et ce pauvre jeune homme en avait plein les yeux ! »

— Et elle ?... elle ?... s'écria Pascal.

— Tiens... tiens... vous voilà comme un cop en colère. Mais, qu'est-ce que ça peut bien vous faire à vous, que la comtesse aime ou n'aime pas cet étranger ? Ce n'est pas votre femme, n'est-ce pas — alors laissez au comte de Preuil le soin de se mêler de ces choses-là.

Puis elle ajouta malicieusement :

— Et je crois qu'il aura fort à faire : cette belle comtesse vous a des yeux à damner tous les saints du paradis — et quelle taille élégante, quels superbes cheveux ! Dame, elle n'était guère faite pour la vie calme de nos montagnes — aussi personne n'a-t-il été surpris dans le pays quand on a vu qu'elle avait joué de la fille de l'air...

Pascal ne se sentit pas la force d'en entendre davantage ; — sur l'unique siège de la mesure il se laissa tomber, accablé par toutes ces confidences venant raviver l'intense jalousie qui le dévorait depuis la fuite d'Huberte.

« Oh ! savoir... savoir ce qu'elle est devenue ! » pensait-il.

Il resta là longtemps, l'esprit perdu.

Puis quand vint le soir, quand il pensa que personne ne pouvait le voir sortir de cet antre, il partit.

Où allait-il... il l'ignorait lui-même. Il fuyait, sans but précis, cherchant dans la fatigue physique un apaisement à ses souffrances morales, un dérivatif, à sa peine.

Un gros rocher lui apparut, surmonté d'une croix et d'une toute petite Vierge de pierre, crevassée et noircie par le temps.

C'était la Vierge de la Creuse.

Un jour — rapporte la tradition — ce rocher se fendit en deux. Un morceau roula dans la vallée ; et sur la partie restée debout on vit peinte une vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras.

La Vierge de la Creuse fut depuis longtemps un lieu de pèlerinage, et bien des mères vinrent là implorer pour leurs enfants ; — au pied du rocher existe une petite fontaine réputée pour guérir les maux d'yeux.

Pascal s'arrêta devant ce rocher ; — il se pencha vers la fontaine, et, pour rafraîchir la brûlure de son front, prit de l'eau dans le creux de sa main et se lava le visage.

Là il était venu bien des fois le dimanche avec Geneviève et Micheline, heureuses toutes deux de faire en sa compagnie cette agréable promenade.

Y reviendrait-il jamais avec elles !... Sa vie n'était-elle pas finie ?...

Et machinalement il cressa dans sa poche la crosse d'un revolver.

Que se passe-t-il dans l'esprit et dans le cœur de cet homme qui a fui sa de-



— Dites donc, Pierre, vous me ferez penser que je dois faire réparer cette chaise !

meure avec l'intention de n'y plus revenir !...

Peut-il vivre maintenant avec la pensée que c'en est fait, qu'il ne reverra plus jamais Huberte puisqu'elle lui en a préféré un autre et que cet autre, lié à elle par le plus abominable des pactes, vivra avec elle toujours...

Du reste où pourrait-il la retrouver maintenant ? Elle a disparu de sa vie comme elle a disparu de la vie du comte de Preuil...

Oh ! comme il l'aime encore cependant !...

Pour la reprendre, pour la tenir, ne fût-ce qu'une heure dans ses bras, il est prêt à commettre encore tous les crimes — si ces crimes étaient commandés par elle !

Il est toujours l'esclave d'Huberte — de cette femme qui cependant lui en a préféré un autre !...

Et à cette pensée des lueurs étranges passent dans ses yeux.

Tous ces racontars de village sont donc vrais ? — Il est donc bien vrai que, là-haut, à l'observatoire du Phény, elle a donné rendez-vous à son amoureux ! — Bien vrai que tous deux se sont réfugiés dans la mesure de la Maheude... et que là sans doute il l'a tenue dans ses bras, qu'ils se sont aimés !...

Et il a honte de lui ; — il éprouve le besoin de se cacher dans la nuit pour y pleurer son amour méconnu !...

Il fait quelques pas ; — et sous un splendide clair de lune il découvre maintenant le Xetté, haute montagne dont les pentes viennent mourir à ses pieds.

Alors il s'engage dans les petits sentiers conduisant au sommet du mont. Il marche droit devant lui, montant toujours ; — et cette ascension, rendue fatigante par la quantité d'aiguilles de pins qui recouvrent les chemins, ne le rebute point.

Il n'a plus qu'un but maintenant : atteindre la faite de la montagne, et mourir !

Son corps restera là longtemps ; en cette saison les touristes ne parcourent point les sentiers du Xetté — et bientôt la neige tombera, l'ensevelissant pour de longs mois dans son linceul glacé !

Lentement il gravit la pente, s'accrochant aux arbres pour ne pas tomber ; et il parvient enfin au sommet de la montagne.

Là la solitude est complète. De grosses pierres, et d'énormes blocs de rochers ressemblant quelque peu à des pierres tombales, s'offrent à la vue de Pascal ; — un silence profond règne, que seul le vent interrompt par instants.

Pas un cri d'oiseau, pas un battement d'ailes — c'est l'aspect sauvage qu'aurait une terre inhabitée.

Et devant toutes ces choses qu'il connaît cependant, Pascal reste indifférent ; — ne vient-il point pour mourir... là... sur ce plateau ressemblant à un cimetière, et en ce moment éclairé par les rayons de la pleine lune...

De sa poche il tire son revolver ; — et minutieusement il examine l'arme, veut en compter les cartouches.

O rage !... le revolver a été déchargé...

Furieux, Pascal le jette au hasard devant lui.

Force lui sera donc de recommencer demain cette course pénible — et demain il lui faudra subir encore les affres de l'horrible mort qu'il a décidée !

Et cette nuit il devra encore rentrer à Gérardmer, et regagner cette maison où il a honte de pénétrer ! Cette nuit il lui faudra affronter les reproches amers de sa femme et de sa fille... à moins cependant qu'il ne se jette du haut du Xetté dans l'abîme ouvert à ses pieds, ou qu'il ne se fracasse la tête sur les rochers qui se dressent devant lui.

Mais qui donc a enlevé ces cartouches ? Qui donc... si ce n'est Geneviève, cette pauvre douce créature à laquelle

il ne songe point, elle qu'il veut quitter et abandonner à jamais !

Alors il pense qu'à cette heure Geneviève s'est aperçue de la disparition de ce revolver, et qu'elle doit rire de lui à l'idée de la mystification qui a si bien réussi.

« Oh ! murmure Pascal, je saurai bien prendre ma revanche !

Quand il rentra chez lui, onze heures sonnaient à l'église de Gérardmer ; — le ciel était toujours superbe, l'air très doux.

Sans bruit, Pascal ouvrit la lourde porte cochère ; — et il constata que cette porte n'était point fermée à clef, comme on avait coutume de le faire tous les soirs.

C'est que Geneviève l'avait ouverte bien souvent pendant les longues heures de cette interminable soirée ; — bien souvent la pauvre femme s'était avancée au milieu de la route, guettant anxieusement le retour de Pascal.

Grelottante, elle s'était assise sur le banc de pierre placé devant la maison ; — et les voisins curieux avaient pu la voir écoutant, le cou tendu, si un bruit de pas bien connu ne venait pas enfin frapper ses oreilles.

Puis, angoissée — car elle savait qu'elle avait tout à redouter de Pascal — elle était remontée à son appartement, avait ouvert la fenêtre de sa chambre, et s'était anxieusement penchée sur la barre d'appui.

Et longtemps elle resta là, dans l'attente fiévreuse du retour de Pascal.

Son cœur battit violemment quand elle entendit enfin le glissement des pas de son mari dans la chambre voisine.

Alors elle se redressa ; — et sans trop savoir ce qu'elle allait dire, ce qu'elle allait faire, elle s'élança, ouvrit doucement la porte... et apparut comme grande dans la longue robe flottante qui l'enveloppait tout entière.

— Pas encore couchée ? fit Pascal.

— Je t'attendais, répondit-elle très calme et maîtresse d'elle-même. J'étais intimement convaincue que tu reviendrais cette nuit... et cependant j'avais peur ! Oh ! ces longues heures de solitude dans cette maison vide !...

« Où es-tu allé... je l'ignore ; — mais néanmoins je vais te dire le motif de ta promenade nocturne.

Et d'un ton sec...

— Tu voulais mourir... car tu as emporté le revolver qui manque à cette panoplie !

— Ce revolver... je l'ai jeté au vent ; tu l'avais déchargé, fit Pascal avec un sourire plein d'ironie.

« Tu n'as donc pas réfléchi que c'était là un jeu d'enfant qui ne te réussira point. Tu n'as pas le droit de m'empêcher d'agir comme bon me semble ; et si je suis las de la vie misérable que je traîne depuis quelques mois, tu ne dois pas t'opposer à ma résolution irrévocable de la quitter !

« Aujourd'hui j'ai échoué dans ma tentative... mais je recommencerai demain !

Alors Geneviève, frémissante, prend le malheureux par le bras, l'entraîne dans la chambre voisine, le conduit tout près d'un petit lit d'enfant, écarte doucement les rideaux... et lui crie dans le cœur :

— Regarde ; elle est insouciance, rêvant de toi et de moi peut-être. Les enfants, vois-tu, songent sans cesse, même dans le sommeil, à leur père et à leur mère, et souvent ils ont l'intuition d'un malheur qui les menace.

« Ce soir, Micheline a prié plus longtemps que d'habitude ; — puis, une fois couchée, elle ne s'est point endormie, et toutes les fois que je me suis rendue près d'elle je l'ai trouvée éveillée, les yeux grands ouverts... et sous les cils blonds j'ai aperçu de grosses larmes.

« J'ai tant pleuré devant elle, devant cet ange à qui je ne puis ouvrir mon cœur, qu'elle a bien vite compris ma



CHARITÉ BIEN ORDONNÉE...

Si vous aimez LE SAMEDI, vous aimerez sûrement aussi LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Offrez-vous ce luxe parfaitement à la portée de votre bourse et ce, sans bousculer votre budget. Une véritable aubaine dont vous vous félicitez, ainsi que toute votre famille. Un abonnement à nos trois magazines :

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

est l'économie en même temps que la simplicité même. Vous n'avez qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous et nous nous occupons du reste.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

(Pour 12 mois)

<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
----------------------------------------------------	---------------	-------------------

OU A VOTRE CHOIX

<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

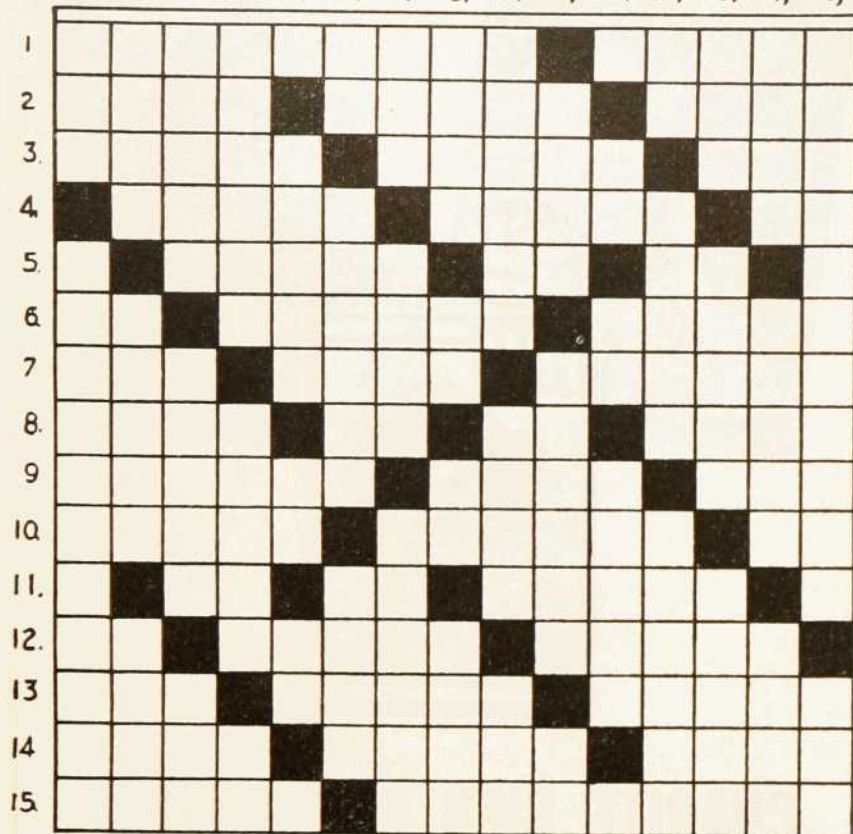
Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1174

HORIZONTALEMENT

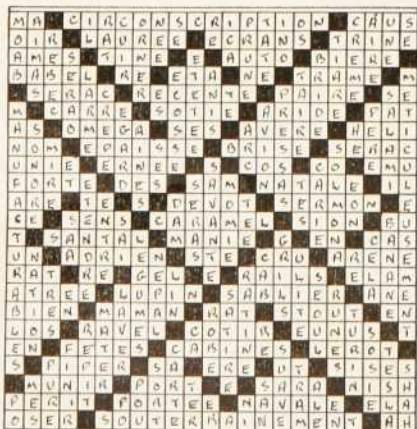
- 1—Genre de mammifères marsupiaux d'Océanie. — Fromage des Alpes.
- 2—Neuvième lettre de l'alphabet grec. — Donnas de l'air. — Cercle lumineux qui entoure quelquefois le soleil.
- 3—Physicien français qui, avec sa femme, découvrit le radium. — Oeuvre d'imagination. — Rivière de la Sibérie.
- 4—Privation de quelque chose dont on jouissait. — Autrement, sans quoi. — Préfixe.
- 5—Fils d'Edouard l'Ancien. — En les. — Fille d'Inachos.
- 6—Du verbe être. — Ancienne mesure pour les grains. — Tendons des muscles.
- 7—Substantif. — Une des collines de Jérusalem. — Parlas trop.
- 8—Plateau montagneux de l'Asie. — Pronom indéfini. — A lui. — Femme de Tyndare.
- 9—Attestation quelconque d'un fait. — Tige graduée sur laquelle on dirige un niveau. — Unité monétaire roumaine.
- 10—Genre de reptiles ophidiens dont le type est le *serpent corail*. — Ustensile pour soutenir les rideaux. — Symbole chimique du *strontium*.
- 11—Symbole chimique du *sodium*. — Article contracté. — Ville de Palestine, au sud du Thabor.
- 12—Cela. — Bord d'un astre. — Maréchal de France, né à Reims, gouverneur général de l'Algérie en 1834.
- 13—Colère. — Danse. — Espèce de canard du Nord.
- 14—Emotion. — Genre d'ombelliféracées à fruits aromatiques. — Irlande du Sud.
- 15—Réputation. — L'alphabet français en contient vingt.

VERTICALEMENT

- 1—Instrument pour casser des cailloux. — Prêtre commis pour absoudre les cas réservés.
- 2—Interjection, servant à appeler, exciter. — Ville maritime à l'entrée du Richelieu. — Instrument d'attaque ou de défense.
- 3—Fils de Pélopes et roi de Mycènes. — Mère, dans le langage des en-

- fants. — Aventurier, né à Tonnerre.
- 4—Maîtres de manoirs, en Ecosse. — Nom vulgaire du genre *oponce*. — Fut changée en génisse par Jupiter.
- 5—Différentes parties d'une habitation. — Se suivent dans *viser*. — Quatre.
- 6—Symbole chimique. — Roi de Thèbes, en Cilicie. — Accumulation.
- 7—Pic des Pyrénées. — Disciple de Platon. — Relatif à tout un peuple.
- 8—Nom grec du dieu de l'Amour. — Dans. — A moi. — Marque populaire de carburant.
- 9—Assemblage de branchages. — Paysage. — Parut habillé en femme à la cour de la tsarine Elisabeth.
- 10—Préposition qui marque privation. — Partie immergée d'un navire. — Notre Seigneur.
- 11—Lac du Soudan d'Afrique. — Symbole du *sodium*. — Rivière de France, affluent de la Loire.
- 12—Exclamation d'admiration. — Chef-lieu de canton (Haute-Vienne), arr. de Limoges. — De l'Eolide.
- 13—Homme avare. — Peintre français, né à Oullins; s'est distingué dans la peinture religieuse. — Sculpteur français, auteur du *Penseur*.
- 14—Titre légal de l'or. — Inspides, sans saveur. — Se suivent dans *panerée*.
- 15—Qui est chargé de fonctions temporaires. — Se suivent dans *trésor*.

Solution du problème No 1173



détresse... et qu'elle aussi a pleuré !
 — La vie est maintenant pour moi impossible ! fit Pascal en refermant les rideaux du petit lit pour ne plus voir ce joli minois dont la vue lui brisait l'âme. Je suis un misérable ! Tu connais le crime dont je me suis rendu coupable, tu sais toutes les infamies que j'ai commises pour cette femme... et cependant tu veux que je vive, tu veux que je reste ici parmi vous, avec l'éternel souvenir de ce passé maudit.

Et d'une voix âpre...
 — Est-ce possible, dis... est-ce possible ?

Un léger bruit se fit entendre : le grincement de rideaux sur une tringle... C'était Micheline qui au bruit s'était éveillée et avait tiré ses rideaux, et qui se tenait assise, son adorable tête émergeant des dentelles de sa longue chemise de nuit.

— Papa !... petite mère !...
 Et Geneviève se précipita, embrassa follement la fillette.

— Dors, ma mignonne... dors : petit père est revenu. Nous avons eu tant de peine toutes deux de ne pas le voir rentrer — mais maintenant il est là... dors, mon enfant, dors...

Alors à nouveau vaincue par le sommeil, Micheline laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et se rendormit bientôt profondément.

D'un regard morne Pascal vit les rideaux du petit lit se refermer ; — puis fuyant ce spectacle qui ranimait en lui tant de remords, il regagna son cabinet de travail où Geneviève le suivit.

Là, face à face, ils s'examinèrent longuement.

— Tu sais où je suis allé, fit Pascal, et peut-être m'as-tu suivi.

« C'est une véritable folie qui s'est emparée de moi... et certaines folies sont inguérissables ; — la mort seule peut délivrer les malheureux qui en sont atteints ! quant à moi, j'ai là dans le coeur, une chose atroce qui l'écrase !... »

— Ton amour pour cette femme ? reprit Geneviève implacable ; et cet amour maudit, tu ne peux l'arracher de ton coeur, de ta vie ! La Pieuvre s'est glissée en toi comme un reptile, mordant ta chair, suçante, répandant dans tout ton être son poison mortel !...

« Et tu ne peux te ressaisir, tu ne peux calmer cette souffrance dont tu voudrais mourir ! »

« Spectatrice attentive de ta douleur, depuis longtemps j'en constate en toi les ravages ; — je vois tes yeux se cerner, ton front se creuser de rides profondes, ta jeunesse s'évanouir !... Dans peu de temps, si tu ne parviens point à réagir, tu ne seras plus qu'une loque humaine ; — et j'aurai l'immense peine de te voir rouler dans l'abîme que tu auras toi-même ouvert ! »

— Geneviève !...

— Tu le vois, j'ai suivi toutes les phases de cette passion ! J'ai passé des jours et des nuits à chercher un remède qui te guérisse de ton mal... et il me semble l'avoir trouvé !

Il eut un geste las, un haussement d'épaules.

— Et quel est ce remède ? fit-il avec un peu d'ironie ; — si tu crois à son efficacité... eh bien, applique-le sans tarder.

— Il nous faut quitter Gérardmer, mettre entre la France et nous des milliers de lieues, nous réfugier dans quelque contrée lointaine d'où nous ne reviendrons jamais... jamais.

— Tu es folle ! — Et que deviendrait mon étude ? Et comment ferions-nous pour vivre ? Crois-tu donc que je pourrais me refaire au loin une situation acceptable ?...

« Non, non, ton remède est mauvais ; et celui que j'ai trouvé, moi, pour échapper à ce torturant souvenir est le seul efficace ! »

— Le suicide ! s'écria Geneviève. Mais alors tu nous hais donc, ta fille et moi, puisque tu veux nous abandonner à ja-

mais, puisque tu es résolu à une mort horrible qui nous couvrira de honte !...
 « Et que pensera-t-on de toi si tu t'évades ainsi de la vie ? Ton nom sera exécré de tous, ta mémoire sera à jamais souillée ! Ceux qui sauront que tu meurs pour la femme d'un autre, pour une véritable gourgardine, te mépriseront profondément... et les autres penseront que ta conscience était chargée de quelque lourde infamie !... »

— Geneviève !...

— Mais on peut effacer ce crime, on peut réparer ce vol, s'écria la jeune femme en faisant quelques pas vers Pascal.

— Comment... comment, murmura-t-il.

Et d'une voix blanche il ajouta :

— Le testament de la marquise était là, dans ce coffre-fort ; je l'ai pris, et je l'ai brûlé... tu le sais bien ! En m'en parlant encore on croirait que tu te plais à me torturer le coeur !

— Malheureux !

— Tu vois donc bien qu'il est impossible de réparer mon crime, et qu'il ne me reste plus qu'à choisir entre la mort et le baigne !

Alors Geneviève s'affala sur un siège et sanglota.

— Je suis perdu, bien perdu, reprit Pascal, et de quelque côté que je me tourne je ne vois que des gouffres.

Pascal ajouta :

— Depuis que j'ai commis cet odieux vol je me débats entre les cris de ma conscience révoltée et la violence de la passion maudite qui me dévore ! Il m'est impossible de résister à cet amour insensé ! C'est Huberte qu'il me faut... j'ai soif de cette femme !

Alors Geneviève releva la tête... Et très grave :

— Je connais l'état de ton coeur ; — il était donc inutile de me le dépeindre comme tu viens de le faire.

— Geneviève, pardonne-moi !

— Je te pardonne parce que tu es un malheureux. Tu ne sais plus où tu vas — tu es comme un navire désemparé fuyant au hasard des vents !

« Abandonne-nous, quitte ta femme et ton enfant puisque tu ne peux plus vivre avec elles ; — mais fais-moi le serment de ne point attenter à tes jours... »

Il fit ce serment.

Un mois s'écoula.

Dans la maison du notaire Aubertot le calme semblait revenu ; — mais cependant Geneviève, toujours en éveil, ne s'illusionnait point et s'attendait sans cesse à quelque catastrophe.

Elle tremblait constamment à l'idée d'une séparation définitive et prochaine, et malgré son calme apparent elle ne vivait plus.

Elle s'étiolait, elle aussi ; et elle n'était heureuse que lorsque les affaires retenaient Pascal à l'étude.

Après la scène tragique que nous avons précédemment racontée, Pascal avait certainement essayé de se soustraire à la suggestion amoureuse qui le minait. Enfermé dans son cabinet, il passait une partie des après-midi à travailler avec son premier clerc, garçon fort intelligent pour qui il paraissait éprouver une vive affection.

Le plus qu'il lui était possible, il évitait la présence de Geneviève qu'il ne retrouvait guère qu'au moment des repas.

Minutes bien longues pour lui — bien courtes pour elle !

Pâle et amaigri, Pascal touchait à peine aux mets qui lui étaient servis ; puis le dîner, ou le souper, achevé, il se hâtait de regagner son cabinet de travail où il s'enfermait.

Pour calmer la fièvre qui le dévorait, il avait, avec l'aide de son premier clerc, entrepris de procéder à la liquidation complète de la fortune de la marquise de Preuil, et ce travail était presque entièrement achevé.

[à suivre dans le prochain numéro]

RIEN DE SÉRIEUX

Le pugilat de boxe avait lieu entre un blanc et un noir et les chances semblaient toutes du côté du noir. En effet, dès la première ronde, le blanc reçoit une tape formidable qui l'envoie au matelas où il ne lui manque plus que de ronfler tellement il semble bien endormi.

— Un ! compte l'arbitre, puis, une minute après : deux ! puis : trois ! après une autre minute encore ; enfin à la neuvième minute, le boxeur blanc se réveille et profite de l'inattention du nègre pour lui retourner une caresse qui le fait tomber sur les genoux.

L'arbitre alors se met à compter aussi rapidement que possible :

— Un, deux, trois, quatre, cinq et cinq dix ! le nègre est battu !

Monsieur. — Quelle idée d'avoir fait couper tes cheveux aussi courts ! tu es réellement affreuse comme ça !

Madame. — C'est vrai... j'ai l'air d'un homme.

Un nouveau domestique vient d'entrer au service de deux frères dont l'un est compétement sourd. Le lendemain l'un des deux l'appelle.

— Allez me chercher mes chaussures, lui dit-il.

— Oui, vieux fou, répond le domestique.

— Vous les nettoierez convenablement.

— Sans doute, vieille dinde.

— Ensuite, vous me préparerez du café.

— Est-ce tout, vilaine tête de singe ?

— Non, répond le bonhomme, j'ai encore à vous dire que ce n'est pas moi mais mon frère qui est sourd et que vous pouvez prendre la porte.

— Vivre seul est quelquefois bien ennuyant pour un garçon !

— Pour une fille aussi.

— Je pense quelquefois à une petite maison dans la verdure avec des fleurs autour...

— Ce serait bien joli !

— Et je m'imagine arriver le soir dans cette petite maison et y retrouver une gentille petite femme qui m'accueillerait avec un bon baiser.

— Ce serait bien agréable pour la femme aussi.

— Et puis, l'été, qu'il ferait bon parler d'amour en respirant l'odeur des fleurs avec les fenêtres ouvertes, l'hiver, vous... je veux dire la femme ferait de la musique pendant que je lirais les journaux...

— Ce serait la bonne vie douce.

— Eh bien, alors...

A ce moment de la tendre conversation, une femme passa poussant un carrosse dans lequel deux bébés hurlaient comme des enrégés au point de faire fuir les oiseaux.

Et les jeunes gens se mirent à parler de la pluie et du beau temps sans plus penser à la petite maison.

S'il y a des gens qui parlent de courses de taureaux et de combats de lions pour faire cesser la crise, il y en a d'autres qui ont des idées aussi mirabolantes mais plus faciles à réaliser. A preuve le propriétaire de certain magasin.

— Pourquoi donc, lui demandait-on, avez-vous mis des étiquettes avec des chiffres si petits sur vos marchandises ?

— Tiens, répondit le bonhomme, comme ça tout le monde voit immédiatement que j'ai réduit mes prix.

LA VIE COURANTE...



— Si tu veux que je commence à te rembourser tes avances, papa, je pense que tu as intérêt à me donner une augmentation.

LE CRIME DE MINUIT 13

[Suite de la page 17]

dormie, il se rend à la cuisine, à la recherche d'une arme quelconque, la première venue : un couteau. Mais il regagne sa chambre ; car il l'aime, sa chambre-prison ; c'est là qu'il veut mourir ! Et d'un geste brusque — c'est un vieillard, mais c'est un nerveux aussi — avec une force décuplée par le désir d'en finir avec cette existence terrestre qu'il juge insipide, il se plonge le couteau en plein cœur, si vivement que la mort est immédiate.

— Mon Dieu ! gémit Miss Bedford en se tordant les mains. Mon Dieu ! mon pauvre maître !...

Tom Flip, toujours allant et venant à grands pas, termina :

— Sir Ardelton s'écroule au pied du lit. Chute lourde, au cours de laquelle l'arme quitte la plaie et, roule à côté de lui, tandis que le verre de son bracelet-montre se brise et que les aiguilles de celui-ci s'arrêtent sur le chiffre faux de minuit treize. A cause de vous, Miss Bedford, il n'était pas minuit treize, mais minuit moins dix-sept minutes ; c'était donc à cette heure-ci, non à une autre, que mourut Sir Ardelton. L'autopsie, je le reconnais, ne nous a pas égarés, puisqu'elle concluait approximativement à la mort vers minuit ; treize minutes après ou bien dix-sept avant, y a-t-il là de quoi fouetter un chat ?...

Il sourit, puis, s'adressant aux deux domestiques ensemble :

— Mais pourquoi, ni l'un ni l'autre, comprenant très bien que l'on vous

soupçonnait, connaissant au surplus les idées noires et la neurasthénie grandissante de votre maître, pourquoi n'avez-vous rien dit ?... L'idée qu'il avait pu se suicider ne vous est-elle donc pas venue à l'esprit ? Et vous, Miss Bedford, pourquoi n'avoir pas avoué,

GRACE KELLY

[Suite de la page 6]

Tout le monde se souvient du film « High Noon » où elle se trouvait la femme de Gary Cooper. Avec « Rear Window », aux côtés de James Stewart, et « The Bridges at Toko-Ri », où elle tient le rôle de la femme de William Holden, une histoire exotante d'un épisode de la guerre de Corée, elle continue son ascension.

Miss Kelly possède un appartement où elle retourne entre ses séjours de travail à Hollywood.

Et cette aimable personne converse couramment en français, aussi bien qu'en espagnol. Elle aime la pratique des sports, excelle surtout dans l'équitation et la natation. Elle remporta d'ailleurs des prix dans ces deux genres d'exercices.

Comme toutes les jeunes filles, Grace a ses heures de rêverie, où l'humeur incline vers la romance. C'est pourquoi sans doute elle confie les siens (de rêves) à son piano qu'elle manie avec

tout simplement, la louable raison que vous aviez de faire disparaître le revolver de Sir Ardelton ?...

La gouvernante répondit la première :

— Vous ne m'auriez pas crue, monsieur l'inspecteur, certainement en ce qui concerne le revolver, et je m'en rendais bien compte !... Quant au suicide, hélas !... je n'y ai pas pensé une minute ; j'étais obsédée par l'idée que

c'était Jimmy, mon petit Jimmy, le meurtrier !... C'est pour cela que je tremblais toujours ; si j'avais été seule en cause, je me serais moins tourmentée !...

— Et vous, Edward ?...

— J'ai pensé au suicide, oui... mais... j'avais à peine rejoint Miss Bedford, qui m'appelait, qu'elle se confessa à moi en pleurant — ou du moins, crut se confesser — en me disant que son frère Jimmy avait assassiné notre maître !... Dès lors, j'ai songé qu'elle en savait certainement plus long que moi à ce sujet, et j'ai écarté d'office l'hypothèse du suicide...

— ...laquelle, acheva Tom Flip, ne trouva qu'à demi crédit au village ; les avis y étaient partagés ; celui du meurtre primait. L'arme du crime, ce vieux manoir isolé dans ce décor grandiose mais sauvage un peu... Les gens aiment à dramatiser, et le château de Sir Ardelton s'y prêtait si bien !... Miss Bedford, ne pleurez plus... Jimmy s'amendera : il me l'a promis...

La gouvernante joignit les mains :

— Que va-t-on faire de lui, monsieur l'inspecteur ? Est-ce que je pourrai aller le voir en prison ?

— Certainly !... Je m'en charge...

Elle sortit en le remerciant. Edward s'en fut à son tour. Nous restâmes seuls.

— Mes compliments, Tom Flip...

Il eut un geste de protestation insouciant :

— Oh !... vous savez !... Je n'ai pas grand mérite... Il faut seulement savoir regarder, dans la vie... Yes : regarder l'heure, regarder l'âme.

MAX-ANDRÉ DAZERGUES.

L. G. S.

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUATRE-VINGT-SEPTIEME EPISODE



Ô MAÎTRE!... REGARDEZ! DIEU EST BON!

TU CONNAISSAIS CES FEMMES?

RAPH MARC



APPROCHEZ-VOUS... REGARDEZ-LES!

AMRAH... CE N'EST PAS POSSIBLE... JE RÊVE!



MÈRE... TIRZAH... DITES-MOI QUE C'EST VRAI! JE NE ME TROMPE PAS!

N'AVANCE PAS JUDA! PAR PITIE! IMPURES, IMPURES!



VOUS ÊTES GUÉRIES! PLUS DE CRAINTE!

OUI, MÈRE! DIEU EST BON... TIRZAH, MA CHÈRE TIRZAH!

259

Reconnaissant Juda qu'elle n'avait pas remarqué, Amrah tombe à ses pieds, versant des larmes de joie. Elle ne sait comment lui annoncer la merveilleuse nouvelle. Son attitude, les quelques mots qu'elle parvient à articuler frappent Ben-Hur. Il pressent que ces femmes sont la cause de cette joie. — C'est pour elles qu'Amrah est ici en ce lieu et à cette heure insolites. Il se retourne alors vers

elles. Son coeur lui sembla s'arrêter. Incapable de faire un seul pas, de jeter même un cri, il resta immobile, stupéfait. Certes, il avait vu les deux malheureuses implorer le Nazaréen, mais maintenant... — Il reconnait leurs traits. Il les retrouve telles qu'il les avait quittées le jour où les Romains les avaient séparées de lui. Sa mère avec des cheveux plus gris, Tirzah moins enfant, plus femme, mais aussi belle. Instinctivement sa mère fait un mouvement

en arrière et pousse une dernière fois le cri lugubre des lépreux. — La crainte plus encore que l'habitude lui a fait prononcer ces mots terribles, crainte d'une mère qui ne veut pas transmettre son mal à son enfant. Ben-Hur n'y a point pris garde. Elles sont là toutes les deux. Un long moment ils mêlent leurs larmes continuant de s'embrasser tendrement.



MÈRE, QUI EST CET HOMME À VOTRE AVIS?

LE MESSIE! SA PUISSANCE LUI VIENT DE DIEU!

RAPH MARC



PRENDS CE MANTEAU, TIRZAH! TU N'AS PLUS DE VÊTEMENTS!

POUR QUOI CE GLAIVE? SOMMES-NOUS EN GUERRE?



NON, MAIS IL SERA PEUT-ÊTRE NÉCESSAIRE DE DÉFENDRE LE NAZARÉEN.

IL A DES ENNEMIS!



OUI... ET ILS NE SONT PAS TOUS ROMAINS!

IL PRÊCHE L'AMOUR ET LA PITIE. QUEL CRIME!

260

Les premiers moments de tendre effusion passés, Ben-Hur fait part à sa mère de ses sentiments contradictoires concernant le Nazaréen. Mais pour elle, cet homme ne peut être que le Fils de Dieu s'il n'est pas Dieu lui-même. — Ben-Hur remarque alors les vêtements en lambeaux de sa

soeur. Personne n'y aurait pris garde auparavant! Il ôte son manteau, découvrant dans son geste le glaive attaché à sa ceinture. — Sa mère s'étonne de voir cette arme. Comment un homme qui sème la joie et le bonheur sur son passage peut-il avoir à craindre pour sa vie? C'est pourtant la triste vérité. Le Nazaréen doit être sur ses

gardes et ses amis veillent sur lui — Que les Romains cherchent à se débarrasser de lui, la chose à la rigueur peut paraître plausible. Mais hélas, les rabbins et les docteurs ne lui pardonnent pas de prêcher une foi où le gentil mérite autant de faveur que le juif le plus fidèle à la Loi.



QU'ALLONS NOUS FAIRE MAINTENANT?

NOUS NE POUVONS RENTRER AU PALAIS, LA LOI EST FORMELLE!



OÙ IRONS NOUS ALORS?

EN ATTENDANT QUE LE PRÊTRE PUISSE CERTIFIER VOTRE GUÉRISON, JE VAIS FAIRE DRESSER DEUX TENTES SUR LES BORDS DU CÉDRON.

TU VAS NOUS QUITTER?



LE TEMPS DE VEILLER AUX PRÉPARATIFS NÉCESSAIRES!

VOICI LE CÉDRON!

RAPH MARC



AMRAH VA RESTER AVEC VOUS. ATTENDEZ-MOI À L'ABRI DE CET ARBRE!

261

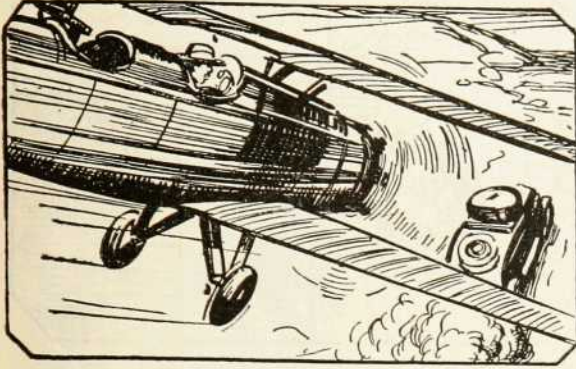
Comme on le pense, Ben-Hur est impatient de ramener sa mère et Tirzah au Palais et d'entendre le récit de leurs aventures. Mais les prescriptions de la loi sont formelles. Elles n'ont pas le droit de se rendre encore à Jérusalem. — Le premier soin de Ben-Hur sera de rendre visite au prêtre qui seul sera en mesure d'attester qu'elles ne sont plus

lépreuses et ne peuvent transmettre leur mal. Les formalités sont parfois longues et en attendant elles demeureront sous la tente. — Les deux femmes marchent d'un pas vif, sans la moindre fatigue, et quelques instants plus tard le petit groupe atteint le ravin du Cédron. C'est là

que Ben-Hur va laisser les trois femmes, le temps de faire transporter le matériel nécessaire. — Amrah, en effet, restera auprès de ses maîtresses. Un arbre leur donnera de l'ombre et le lieu est assez peu fréquenté. Elles n'auront rien à redouter des curieux. D'ailleurs Ben-Hur va se hâter et sera bientôt de retour. (à suivre)

L'INTRÉPIDE LÉGIONNAIRE

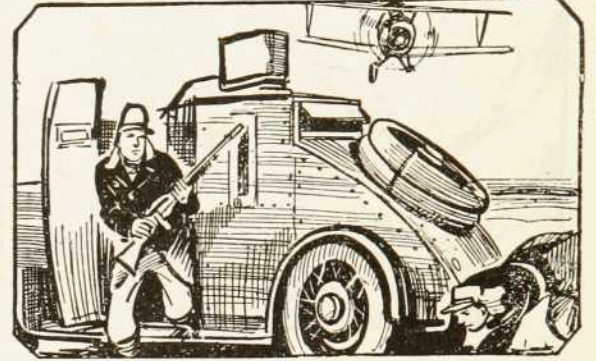
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUARANTIÈME ÉPISODE



1. Le désert qui était d'un calme impressionnant résonna soudain d'éclatements de bombes et grondements de mitrailleuses. Nos amis Paulo et Spud, accompagnés de Marie et du lieutenant livraient une fois de plus bataille.



2. Leur ennemi, l'infâme Schwartz, les bombardait de son avion volé à l'armée française. Soudain, le lieutenant poussa un cri : le réservoir d'essence de l'automitrailleuse était atteint, l'essence baissait à vue d'œil.



3. Les légionnaires ne furent pas longs à réagir. Tandis que Spud se précipitait sous la voiture pour colmater la fuite avec un vieux chiffon, Paulo, de toutes ses forces, mit en batterie une mitrailleuse.



4. L'avion ne tarda pas à revenir à l'attaque. Cette fois on l'attendait ! Paulo fit feu avec le calme traditionnel de la légion. En même temps, pour se donner du courage, il traitait l'ennemi de tous les noms possibles.



5. Deux ou trois rafales de mitrailleuses se succédèrent sans succès. Mais Paulo eut raison de ne pas perdre courage. Tout à coup l'avion inclina bizarrement à gauche, son moteur éternua plusieurs fois avant de se taire. Puis l'appareil prenant feu piqua vers le sol à une vitesse impressionnante. "Hourra !" Ce fut une belle joie pour nos amis qui pensaient être enfin débarrassés de l'infâme Schwartz qui plusieurs fois avait failli les tuer.



6. Marie et le lieutenant, cependant, sortirent de l'auto blindée et leurs sentiments humanitaires prirent le dessus. Si cruel soit un homme, on ne pouvait pas le laisser mourir dans les flammes sans tenter de lui porter secours.



7. L'automitrailleuse se dirigea donc à pleine vitesse vers le lieu où l'avion, dans un bruit de tonnerre, toucha le sol. Ce coquin de Schwartz, d'ailleurs, était en mauvaise posture et croyait bien sa dernière heure venue.



8. Mais par on ne sait quelle chance que Dieu donne aux malfaiteurs pour qu'ils aient l'occasion de faire leur salut ou éprouver les bons, le bandit fut projeté sain et sauf en dehors du brasier dont il émergea à peine courbaturé.



9. Il sortit, du reste, du côté opposé à celui par lequel arriva l'automitrailleuse. Le lieutenant, Marie et les deux légionnaires se précipitèrent mais n'osèrent entrer dans les flammes. A tout moment on pouvait s'attendre à une explosion : "Eh bien ! je crois que c'est la fin de ce coquin. Il n'a certainement pas pu échapper, et nous devons dire adieu à la carte au trésor". Tel fut l'oraison funèbre que prononça Paulo.



10. Puisqu'il n'y avait rien de mieux à faire qu'à se remettre de ses émotions, tous se préparèrent à manger le repas cuisiné par Marie. Le lieutenant voulut aller chercher de l'eau à l'oasis. Une mauvaise surprise l'y attendait !...
(à suivre dans le prochain numéro)

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

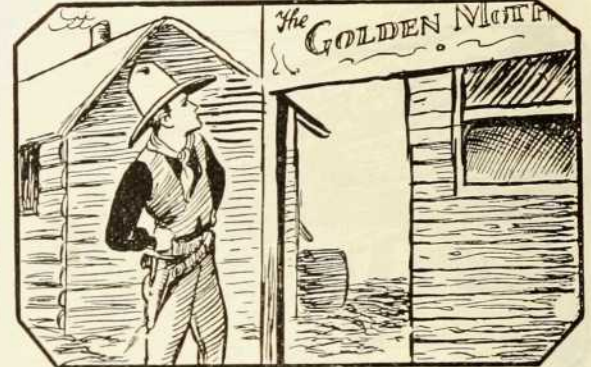
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGT-QUATRIÈME ÉPISODE



1. Le type au fusil se heurta la tête, en tombant, contre une des nombreuses roches, et demeura inconscient. Toni eut tôt fait de recouvrir sa ceinture d'armes, et, serrant farouchement les mâchoires, il se mit de nouveau en route par le sentier.



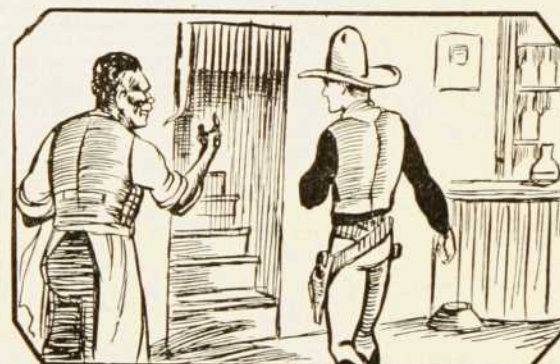
2. Atteignant le faite du défilé, Toni vit, s'étendant à ses regards étonnés, la ville entière des hors-la-loi que commandaient les deux Métis. Chacun des hommes dans cette ville était hors-la-loi.



3. "Il va me falloir faire une enquête discrète si je veux découvrir la retraite de Margot!" se dit Toni. Il s'arrêta alors devant un cabaret, le Papillon d'Or, qu'il décida de choisir comme quartiers-généraux.



4. Pénétrant dans le cabaret, Toni se dirigea vers le bar derrière lequel un noir faisait office de barman. "Je voudrais demeurer ici pour quelque temps", dit Toni. "Avez-vous une chambre de libre?"



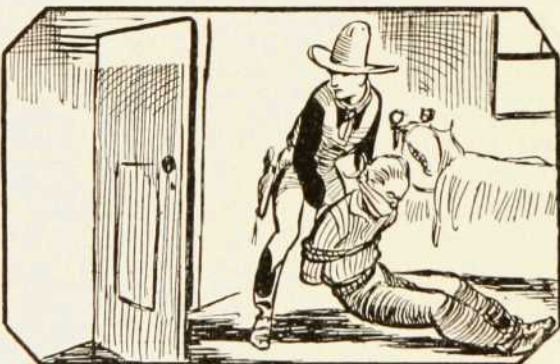
5. Le noir sortit de derrière le bar et indiqua un escalier conduisant à l'étage supérieur. "Montez par là, bass!" dit-il. "C'est la première chambre à droite!"



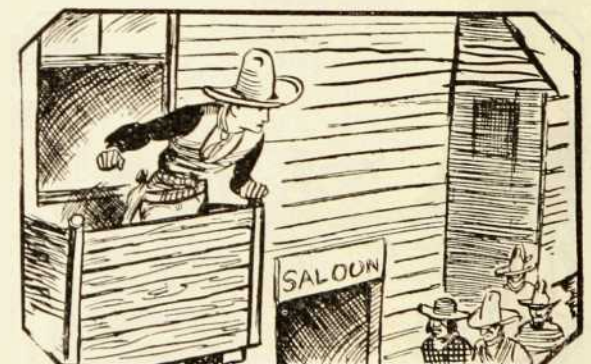
6. Toni avait à peine gravi les marches qu'un cowboy qui passait par là s'arrêta tout à coup et se mit à le dévisager. "Je vous reconnais, vous!" dit-il, en fixant Toni Carden. "Vous vous appelez..."



7. Le type ne put jamais finir sa phrase! D'être reconnu dans cette ville de hors-la-loi était, en effet, pour Toni, la dernière chose qu'il souhaitait. Aussi assena-t-il à l'autre un formidable coup droit avant qu'il n'en dit davantage.



8. Toni s'empressa alors de traîner l'individu dans la chambre libre et trouvant là de la corde, il le ficela solidement. "Je vais le cacher là-dedans!" marmotta-t-il, apercevant un placard.



9. Notre jeune héros venait à peine de mettre le type dans le placard qu'il entendit du brouhaha en dehors. Gagnant la véranda, il aperçut dans la rue les deux Métis qui entraient.



10. Du haut de l'escalier, Toni put entendre Miguel et Davos qui annonçaient aux autres hors-la-loi, dans le cabaret, qu'ils allaient, le soir même, attaquer un train.



11. Après avoir donné aux hors-la-loi des instructions plus précises et fixé un rendez-vous à l'entrée du camp dans une demi-heure, les deux Métis quittèrent le cabaret. Toni se hâta de descendre l'escalier et de les suivre.



12. Épiant les moindres gestes des deux Métis, Toni les vit pénétrer dans une habitation à quelque distance de là. "Margot doit être en dedans — autrement ils n'auraient pas posté de garde!" marmotta-t-il. (à suivre)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"



Colette Mars, voulait devenir danseuse, mais ses parents s'y opposaient

COLETTE MARS, est la fille du Général Huot qui fut longtemps, au Maroc, le bras droit du Maréchal Lyautey, et de Madame Perrier, administratrice du grand journal « *L'Echo d'Oran* », créé par son arrière-grand-père. Sa famille, composée de journalistes, avocats, notaires, prêtres, ne pouvait concevoir qu'une des leurs puisse vouloir devenir chanteuse, et ce qui plus est, chanteuse de cabaret. Colette eut donc d'énormes difficultés pour arriver à ses fins. Elle fut élevée à Paris, où elle poursuivit ses études jusqu'en philosophie, ensuite elle suivit, en amateur, des cours de Droit et de Littérature étrangère. Déjà toute jeune, Colette chantait au pensionnat et dans les salons, sa passion du music-hall grandit avec elle, mais elle ne pensait jamais pouvoir la réaliser. En 1939, pour gagner un pari, Colette prit part sous un faux nom, au concours d'amateurs du poste parisien. Elle obtint un premier prix qui lui donna le droit de chanter un mois au music-hall « *Bobino* ». Colette le dit à sa mère qui protesta tellement que, pour ne pas lui déplaire, elle renonça au bénéfice de son prix. Colette Mars avait connu, lors de ce concours, Jean Delettre, qui la poussa à travailler. Il est son parrain, c'est lui qui lui trouva le nom de Colette Mars. Il la fit passer au cabaret « *Le pont Aven* ». Elle y chanta dix jours, mais c'était dans sa famille de tels drames, qu'elle cessa encore une fois. Pendant la guerre, en 41, elle partit en Afrique du Nord. A son retour à Paris, elle acheta avec une amie, le cabaret de Suzy Solidor. C'est donc chez elle, « *A la vie Parisienne* » qu'elle fit ses vrais débuts en public, en 1945. L'an dernier, elle mit son cabaret en gérance pour commencer à voyager. Depuis elle a présenté son tour de chant dans les plus grandes villes du monde : New-York, Rome, Genève, Madrid, Rio-de-Janeiro. Souhaitons la voir bientôt ici, car, en plus d'être une excellente chanteuse, Colette Mars est une des femmes les plus élégantes de Paris, ce qui ne fait qu'ajouter à sa beauté naturelle.

JAC DUVAL.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Port-Gentil, situé sur le delta du fleuve Ogooué, ne possède encore qu'un mouillage rudimentaire dont le fond ne dépasse pas 10 pieds à grande marée basse. C'est le débouché naturel de l'exportation des bois précieux, la plus authentique richesse du Gabon. Une usine de déroulage des bois a été construite près du port, qui est, si l'on excepte celle des Etats-Unis, la plus importante et la plus moderne du monde pour le traitement du bois et la fabrication du contreplaqué.

Le rat brun est venu en Amérique avec les habits rouges, durant la Révolution. Il pèse une livre, mesure 16 à 18 pouces, est laid et vif. Ces rats mangent comme des humains : grains, légumes, viande. Ils n'hésitent pas à mordre un éléphant, à tuer poules, poulets, canards, jeunes porcs et jeunes agneaux. Ils peuvent détruire les fondations d'une maison, les tuyaux et les fils électriques causant ainsi des dommages incalculables.

L'aciérie de Jamshedpur dans la plaine du nord de Calcutta, est la plus grande aciérie d'Asie et du Commonwealth. Elle dépend de la *Tata Industrial Steel Corporation*, qui produit 1,200,000 tonnes d'acier, soit la quasi-totalité de la production de l'Inde. La ville même compte 220,000 habitants et a été créée, ainsi que l'usine, il y a 43 ans par Jamshedji Tata, qui lui a donné son nom.

La plus chaude température jamais enregistrée fut celle de 136 degrés à Azize, en Lybie. Mais le 10 juillet 1913, à Death Valley, en Californie, le thermomètre marquait 134 degrés.

Lorsque Albert Schweitzer a été reçu à l'Académie des Sciences morales et politiques, il a prononcé un magnifique discours sur « le problème de l'éthique dans la pensée contemporaine ». Il venait cependant d'accomplir une tâche épuisante pour un homme de soixante-dix-sept ans : Durant une semaine, il avait enregistré chez Columbia, sept heures par jour, les grandes oeuvres de Jean-Sébastien Bach.

La ville de Rome, au temps de Jules César, comptait 1,200,000 habitants, de nos jours, cette ville atteindra bientôt la même population.

La *Curtiss Candy Company* possède une ferme de 2,500 acres qui a rapporté l'an dernier, \$3,500,000, moins les frais d'exploitation. Cette propriété fait l'orgueil et la joie du président de la compagnie, Otto Schneiring, car elle produit chaque année : 550,000 poulets, 30,000 canards, 6,500 dindons, 2,000,000 d'œufs, 30,000 truites et vend sur le marché 2,400 porcs. Le troupeau qui comprend des vaches Jersey, Guernsey, Holstein et Ayrshire a remporté 28 championnats et 69 rubans bleus à la Foire de 1952.

On a expédié de Lourdes en 1951, 4,630,000 cartes postales illustrées et acheté 58 millions de timbres-poste.

On comptait plus de 72 millions d'autos sur la planète le 1er janvier 1952, dont 49 millions pour les Etats-Unis et 2,400,000 pour la France.

Il y a une centaine d'années, les Indiens du Colorado et du Utah avaient signé un traité avec le gouvernement américain leur garantissant une réserve de 15,000,000 d'acres au Colorado. Mais petit à petit, les Blancs avaient repris ce territoire, ce qui suscita bien des querelles et même un massacre. En 1935, un jeune avocat Mormon, Ernest Lery Wilkinson, prit en mains la cause des Indiens, et après 15 ans de procédures légales, leur a obtenu en 1950, la somme de \$32,000,000, touchant lui-même des honoraires s'élevant à la jolie somme de \$2,800,000.

Utilité des oiseaux : Un couple de moineaux porte à ses petits environ 4,300 chenilles ou scarabées par semaine ; une mésange, 300 par jour. Dans les prairies humides, on voit les corbeaux piocher la terre pour s'emparer du ver blanc qui, trois années durant, avant de devenir hanneton, ronge les racines de nos foins.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirage

ABONNEMENTS : LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

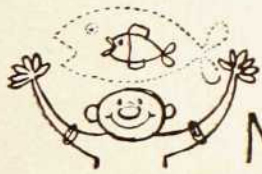
Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Notre couverture :

JEANINE MIGNOLET, l'amusante « *Rita Toulouse* » des *Plouffe* et interprète d'autres grands rôles à la radio et à la TV. (Photo Jac-Guy).

Il y a profit... et profit!

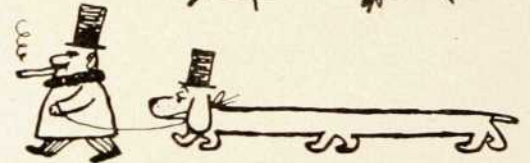



Notre profit est bien moindre que ne le veut l'opinion générale!

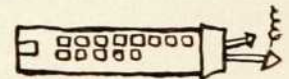
La seule chose que la plupart des gens reprochent
au profit, c'est d'être disproportionné...



Mais que faut-il entendre par "disproportionné"?



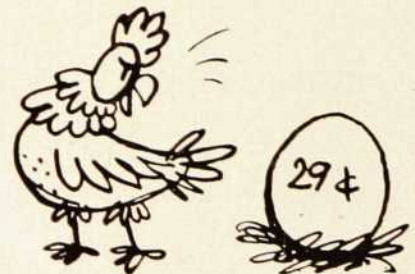
On a enquêté là-dessus  dans tout le Canada.



La plupart des Canadiens s'imaginent

que des compagnies

comme l'Imperial Oil réalisent un profit de 29¢
par dollar de revenu.



En général, on admettrait aisément un profit
deux fois moindre... soit exactement

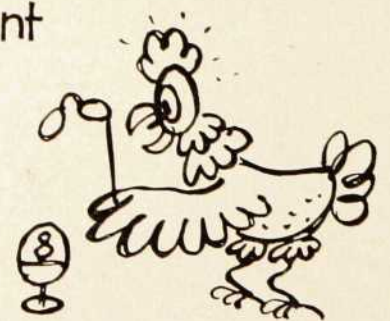


15½¢ par dollar de revenu. En 1953,

l'Imperial Oil a réalisé un profit de moins de 8¢...

soit moins du tiers du profit que lui attribuent

la plupart des gens.



IMPERIAL OIL LIMITED

MME WILFRID LAURENDEA
29 BEAUCHESNE
ARTHABASKIAVILLE QUE
77031
1F55-R-75405